

GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADEMIE FRANCAISE

CHRONIQUE DES PASQUIER

Le

Désert de Bièvres

SIXIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVII

A M. Radoff,  
en respectueux hommage,  
avec les vœux empreints  
d'un médeui honoraire

Suhamef

Juillet 1937

# LE DÉSERT DE BIÈVRES



**OUVRAGES DE GEORGES DUHAMEL**

*Récits, Romans, Voyages, Essais.*

VIE DES MARTYRS, 1914-1916 .....	1 vol.
CIVILISATION, 1914-1917. <i>Prix Goncourt 1918</i> .....	1 vol.
LA POSSESSION DU MONDE .....	1 vol.
ENTRETIENS DANS LE TUMULTE .....	1 vol.
LES HOMMES ABANDONNÉS .....	1 vol.
LES PLAISIRS ET LES JEUX .....	1 vol.
LE PRINCE JAFFAR .....	1 vol.
LA PIERRE D'HOREB .....	1 vol.
LETTRES AU PATAGON .....	1 vol.
LE VOYAGE DE MOSCOU .....	1 vol.
LA NUIT D'ORAGE .....	1 vol.
LES SEPT DERNIÈRES PLATES .....	1 vol.
SCÈNES DE LA VIE FUTURE .....	1 vol.
GÉOGRAPHIE CORDIALE DE L'EUROPE .....	1 vol.
QUERELLES DE FAMILLE .....	1 vol.
TABLES DE MON JARDIN .....	1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE M. HENRY BORDEAUX .....	1 vol.

*Vie et aventures de Salavin*

I. CONFESSION DE MINUIT .....	1 vol.
II. DEUX HOMMES .....	1 vol.
III. JOURNAL DE SALAVIN .....	1 vol.
IV. LE CLUB DES LYONNAIS .....	1 vol.
V. TEL QU'EN LUI-MÊME .....	1 vol.

*Chronique des Pasquier*

I. LE NOTAIRE DU HAVRE .....	1 vol.
II. LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES .....	1 vol.
III. VUE DE LA TERRE PROMISE .....	1 vol.
IV. LA NUIT DE LA SAINT-JEAN .....	1 vol.
V. LE DÉSERT DE BIÈVRES .....	1 vol.

*Critique*

LES POÈTES ET LA POÉSIE .....	1 vol.
PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES .....	1 vol.
REMARQUES SUR LES MÉMOIRES IMAGINAIRES .....	1 vol.

*Théâtre*

LA LUMIÈRE .....	1 vol.
LE COMBAT .....	1 vol.
DANS L'OMBRE DES STATUES ( <i>Nouvelle Revue française</i> ) .....	1 vol.
L'ŒUVRE DES ATHLÈTES ( <i>Nouvelle Revue française</i> ) .....	1 vol.
LA JOURNÉE DES AVEUX, suivie de QUAND VOUS VOUDREZ .....	1 vol.

*Poésie*

COMPAGNONS ( <i>Nouvelle Revue française</i> ) .....	1 vol.
ÉLÉGIES .....	1 vol.

*Ouvrage pour la jeunesse*

LES JUMEAUX DE VALLANGOUJARD. Illustrations de B. Mahn (Paul Hartmann) .....	1 vol.
---	--------

ДАРЕНИЕ  
СИМЕОН РАДЕВ

GEORGES DUHAMEL

ЭК АКАДЕМИК ФРАНЦУЗСКИ

Автограф

CHRONIQUE DES PASQUIER

Le

# Désert de Bièvres

SIXIÈME ÉDITION



1937

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMXXXVII

65660

IL A ÉTÉ TIRÉ

Dans le format in-8° raisin :

22 exemplaires sur Japon impérial  
numérotés à la presse de 1 à 21 plus un marqué H. C.

66 exemplaires sur Hollande numérotés  
à la presse de 23 à 88.

11 exemplaires sur Ingres crème  
numérotés à la presse de 89 à 99.

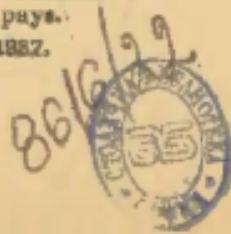
Dans le format in-16 double couronne :

La première édition a été tirée sur vergé pur fil Lafuma.  
Elle comprend 965 exemplaires numérotés de 100  
à 1064, et 25 exemplaires marqués de A à Z.

Il a été tiré en outre 200 exemplaires  
sur pur Alfa, réservés à la Sélection Lardanchet,  
marqués ex. sur Alfa de 1 à 200.

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by MERCURE DE FRANCE, 1952.



## CHAPITRE PREMIER

### SONGE D'UN SOIR D'HIVER ET PRÉLUDE A NOTRE AVENTURE.

Le chemin qui, venant de Jouy, longe le val de Bièvres sur la rive gauche est étroit et nonchalant. Il s'insinue, à flanc de colline, entre les murailles et les haies de riches propriétés bourgeoises. Parfois, à la faveur d'une venelle, d'une grille, d'un verger bâillant aux brises, l'œil s'échappe vers les collines boisées de la rive méridionale, et le voyageur, un instant, aperçoit le fond du val avec les prés et les jardins où la rivière se prélasser, ignorante encore de sa misère prochaine et de l'obscuré destinée que lui réserve Paris.

C'est un paysage courtois, sans grandeur mais non sans grâce, propice à de patientes pensées, à des félicités placides, à des travaux, à des retraites. C'est là, s'il faut en croire la

légende, que s'est exhalée, jadis, la tristesse d'Olympio. Le poète aurait peine à retrouver maintenant le silence de ses songeries. Pareils à des nids de frelons, les aérodromes installés sur les plateaux du voisinage lancent tout le jour dans le ciel des essaims de machines grondantes. La route de la rive droite porte, comme des fruits, toutes sortes de villages neufs. Mais le chemin qui court, au nord, entre les domaines bien clos, est encore à peu près tel qu'il apparaissait, par une assez triste soirée de janvier 1907, aux yeux de quatre jeunes gens qui se dirigeaient, en causant tous ensemble, vers la petite ville de Bièvres.

Il avait plu pendant toute la matinée. La route était mouillée mais non fangeuse. Aux approches de la nuit, un vent plus froid venait de nettoyer le ciel, et les quatre jeunes hommes, levant le nez, secouant leurs manteaux, semblaient accueillir cette rémission avec un sensible soulagement. Ils étaient vêtus comme peuvent l'être, de tout temps, des étudiants pauvres ou des employés mal nantis. Deux d'entre eux portaient la barbe en collier, ainsi qu'il était de mode pour la jeunesse à cette époque. L'un de ceux-ci, le plus grand, le plus robuste en apparence, dit soudain d'une voix boudeuse :

— Villégiature pour millionnaires! Rien dans notre genre par ici!

Le plus petit de la bande, un garçon au

visage frais, rasé comme celui d'un acteur, à la chevelure flambante et bouclée, au grand nez palpitant, et, qui, parfois, courait un peu pour se remettre au pas des autres, fit entendre un rugissement.

— Il faut chercher, bon sang! Toi, Larseur, tu dis : pays de riches! Attends seulement de voir le village : un trou, des marchands de haricots, des bricoleurs, des retraités, le bout du monde.

Il avança la lèvre inférieure d'un air mécontent et reprit, après un instant de silence :

— Il faudrait quand même se décider. La région de Bonneuil, de Saint-Maur, de Créteil, Laurent ne veut pas en entendre parler.

— On m'y connaît, fit celui qui venait d'être mis en cause et qui se trouvait être le moins grand des deux barbus. On m'y connaît... cela signifie qu'on y connaît ma famille, enfin, que mon père... Oh! rien de très grave, bien sûr. Mais je n'ai jamais envie de retourner dans ces patelins où mon père s'est manifesté. C'est une superstition. Et toi, Justin, tu peux me comprendre mieux que personne.

— Sans doute. Je ne dis pas le contraire. La banlieue nord, Sénac l'a, je ne sais pourquoi, en horreur. Il dit qu'elle sent la colle forte, à cause de Saint-Denis. Et c'est tout à fait injuste, parce qu'il y a, vers Gonesse ou Pierrefitte, des coins épataints où l'on cultive les arbres à fruits et qui vous plairaient au prin-

temps. Nous avons vu le Vésinet, Bougival, Saint-Germain, et nous n'avons rien trouvé, rien, du moins, à notre goût.

— Eh bien ! oui, quoi ! On est difficile. Quand on ne possède rien, on peut être très difficile.

— Evidemment !... Versailles, c'est tout le contraire de ce que nous cherchons. C'est beau, c'est magnifique; mais ce n'est pas la solitude, ce n'est pas la Thébaïde. Moi, j'espérais que, par ici... Autrefois, mes parents louaient une villa, dans le bout de Jouy. Qu'est-ce qui peut me donner du feu ? Voilà le vent qui recommence et les nuages qui rappliquent.

— A quelle heure est le train ? demanda celui qui n'avait rien dit encore.

C'était un garçon délicat, à la taille fragile, aux épaules basses. Il montrait une tête fine, des traits précocement fatigués, des paupières cernées de mauve, des rides mobiles qu'accentuait le dessin d'une petite moustache. De temps en temps, il retirait son chapeau pour en secouer les gouttes de pluie et il découvrait deux bandeaux de cheveux blonds, appliqués sur un crâne étroit, en partie dégarni déjà. Ses mains étaient fines et blanches. Son vêtement, luisant mais propre, attestait de la recherche.

Il ajouta, comme pour expliquer sa question :

— Alice rentre à sept heures, sept heures et quart au plus.

— Tu as mille fois le temps. Des trains, il y en a beaucoup.

— Attention ! Attention ! dit le plus grand des deux barbus, l'homme à la voix grondeuse. J'ai, à six heures et demie, une leçon que je ne peux manquer.

— Enfin, Larseneur, il faut aller jusqu'au bout de cette recherche, ou nous aurons perdu notre après-midi, une fois de plus.

— Mais non, mais non, Justin. La balade, c'est déjà quelque chose.

— Ah ! soupira Justin d'une voix dramatique, vous êtes comme des veaux lâchés. Deux heures de grand air et cela vous rassasie. Ce qu'il faut, ce que nous voulons, c'est une liberté totale, une vie noble, harmonieuse ! On pourrait croire, à certains moments, que vous l'oubliez. Vous êtes tous à vous plaindre, à maudire la société qui vous mesure durement la place. Vous pliez les reins comme des esclaves fouettés. Et quand on vous propose un plan précis, un programme indiscutable, vous commencez tout de suite à chercher la petite bête.

Larseneur joignit les talons, une seconde, porta les doigts au bord de son feutre et dit :

— Oui, mon adjudant !

Justin venait de s'arrêter. Une respiration rapide agitait ses grandes narines membranées.

— Armand! cria-t-il d'une voix grosse de reproche.

— Tu sais, dit encore Larseneur, qu'il va me falloir veiller une bonne partie de la nuit et copier des milliers de notes pour payer cette promenade.

— Oui, oui, s'écria Laurent, nous le savons, et c'est bien pourquoi une idée comme celle de Justin mérite considération.

— Mon idée! N'exagère rien. C'est notre idée à tous, reprit Justin. Oui, je sais, Armand, que tu vas travailler une partie de la nuit pour payer cette balade. Je voudrais... Mais non. Je suis fâché avec ma famille. C'est peut-être absurde. Pour faire ce que nous voulons faire, il fallait cette fâcherie. Ah! nous arrivons au village. Comme la petite place est belle! Et plus belle encore en été, quand la verdure fait explosion.

— Peut-être, fit Larseneur. En attendant, la nuit va tomber et nous ne verrons plus rien. Et puis voilà que la pluie recommence.

— Un nuage qui passe, tout au plus. Nous avons encore un moment de clarté. Par là, ça monte vers l'église. Ici, la route de Paris. C'est une route magnifique! Elle s'élève doucement, doucement, jusqu'au plateau de Châtillon. On découvre les vergers, le fort, les genêts jaunes au printemps et, tout à coup, Paris, en bas, dans la plaine où le vent chasse toutes les fumées dans le même sens. J'ai fait le voyage

vingt fois, à bicyclette et même à pied. Attendez, ce chemin-là va dans la forêt de Verrières. Ah! vous sauriez, vous sauriez ce que c'est qu'une feuille de chêne quand elle commence à sortir et qu'elle est toute rose. Et l'odeur de fraise mouillée, même quand il n'y a pas de fraises. Il ne fait pas encore trop sombre. Nous pouvons chercher encore.

Les quatre jeunes hommes commencèrent d'errer en devisant dans les rues de la petite ville. Elles étaient désertes. Les lampes, au fond des maisons, s'allumaient de place en place. Une paix mortelle grelottait dans les courvettes et les jardinets ruisselants. De grosses perles enivrées d'une lumière pure et poignante tremblaient à la pointe des branches. Bernard Jusserand, le grand jeune homme aux mains fluettes, releva le col de son pardessus et se prit à frissonner.

— Comme c'est triste, ce pays!

— Mais non, mais non, disait Justin d'une voix chaleureuse. Mais non! Moi, je ne suis pas, comme toi, Bernard, un philosophe, un sage de carrière, mais je serais capable de me représenter la lumière, oui, la lumière de l'aurore, même au fond d'une cave, même au fond d'une tombe. Venez, venez par ici.

— Où nous emmènes-tu, Justin?

Justin, le nez en mouvement, semblait, tel un chien de chasse, flairer le vent des ruelles.

— Par là, dit-il, on retourne vers la gare.

Laissez-moi réfléchir une demi-seconde. Par là, c'est le vieux moulin...

— Tu connais très bien le pays.  
— Non, pas très bien. Marchons quand même.

— Tu as une idée?  
— Je ne sais même pas. Suivez-moi.  
— On dirait un cul-de-sac.  
— Suivez-moi donc. Je suis venu déjà, voici près de quatre ans. On apercevait une grille, tout au bout d'un long mur...

Les jeunes gens venaient de s'engager sur une route humide et sombre dont l'extrémité se perdait dans les vapeurs du crépuscule. D'un pas soudain rapide et comme somnambulique, ils longeaient une muraille ruineuse que les vignes folles et les viornes devaient, à la belle saison, couvrir d'une fourrure bourdonnante. De l'autre côté du mur, on apercevait des arbres, grands, nus, l'air de spectres, avec des gaines de lierre funéraire et des boules de gui dans la ramure. Encore que l'on fût assez près de la petite ville, un silence presque solennel, un silence de planète morte errait sur la terre transie.

— Maintenant, j'en ai plein les pattes, dit soudain Larseneur.

Il avait parlé tout bas et il acheva dans un souffle comme s'il eût vraiment eu peur de troubler une solitude surnaturelle. Nulle voix ne répondit. Justin avait pris les devants. Il

allait vite, le col tendu, les sourcils froncés, ses larges oreilles agitées de secousses, comme celles des animaux. Il finit par s'arrêter devant une grille branlante. Il en saisit à deux mains les barreaux mouillés et dit, dans un souffle :

— C'est tel qu'il y a quatre ans. Eh bien ! que pensez-vous de cela ?

Les quatre jeunes hommes, rassemblés maintenant, regardaient sans mot dire ce que le mur d'enceinte leur avait caché jusque-là. C'était un grand jardin, complètement décharné par l'hiver et dont on apercevait encore, malgré l'ombre croissante, les profondeurs et les retraites. Au centre d'un espace libre s'élevait une bâtisse flanquée, à la manière de beaucoup de maisons bourgeoises, au siècle dernier, de deux ailes basses surmontées par des terrasses à balustres. La maison semblait spacieuse et montrait de nombreuses fenêtres. Elle était encadrée par deux arbres que la brume faisait paraître gigantesques : un sapin compact et un platane dont le tronc squameux ruisselait et luisait comme un monstre aquatique. Plus loin, dans la région basse du parc, miroitait l'eau dormante d'une mare ou d'un bassin. Les persiennes de la maison étaient closes, sauf l'une d'entre elles qui pendait, à demi descellée, et qu'un souffle d'air fit claquer faiblement. Le crépi des murailles, autrefois rose, était ulcétré par larges places. D'entre les branches du sapin, un couple

d'oiseaux noirs prit soudain l'essor en criant. Puis le silence retomba, parfait, définitif, et les quatre jeunes gens, le visage à la grille, demeurèrent là sans parler, un long moment pendant lequel un vol de pluie glazée traversa l'étendue.

— Elle est à louer, enceinte, comme il y a quatre ans, finit par dire Justin.

Il ajouta, d'une voix recueillie :

— C'est toujours une maison comme celle-ci que j'ai vue dans mes rêves.

— Mais tu la connaissais, cette maison-là ?

— Nous l'avions visitée, il y a quatre ans, pour un frère de ma mère. C'était beaucoup trop grand pour lui. Je ne l'avais quand même pas oubliée. J'y songeais en venant ici.

Il fit une pause, éteignit plus fort les barreaux de la grille et dit avec recueillement :

— Moi, je trouve cela magnifique.

— Assurément, dit une voix. Puisque tu connais la maison, dis-nous ce qu'il y a, dans le prolongement, à droite.

— A droite ? Sous la terrasse ? Attends, mon ami ; que je te le dise. Eh bien ! c'est l'atelier. Oh ! il y a de la place. La machine y serait à l'aise et les casses et tout le matériel. Mais oui, c'est notre atelier ; cela crève les yeux.

— Et de l'autre côté ?

— Symétriquement ? Sous l'autre terrasse ? Ce ne peut être que la salle de musique. C'est bien ton avis, l'hospiceur ? La salle de réunion,

la salle des expositions. On devrait l'appeler salle des beaux-arts.

— Mais la bibliothèque?

— N'aie pas peur. C'est grand. Il y a plusieurs belles pièces au rez-de-chaussée.

— Évidemment. Et le réfectoire?

— Ne parle pas de réfectoire : ça sont le collège et les ratatouilles.

— Mettons la salle à manger. Il faut quelque chose de clair. J'ai toujours rêvé de voir du soleil sur la table, sur la nappe, sur les plats et les verres. Et cela ne m'est pas arrivé souvent. Rue de La Condamine, c'est un caveau. Oai, du soleil dans la salle à manger!

— Bon! Où est le midi?

— Là-bas, devant et un peu vers la gauche.

— Tu sais que Jusserand veut une chambre au midi, à cause de ses crises de rhumatisme.

— Non, non, je vous assure. Je prendrai ce que l'on me donnera. La seule chose à considérer dans mon cas est qu'il s'agit d'un ménage, puisque ma femme viendrait, puisqu'elle est convertie et qu'elle ne demande pas mieux.

— Le soleil doit se lever là-bas, tout à fait sur la gauche, au-dessus de cette tour.

— Ce n'est pas une tour, c'est sûrement un château d'eau.

— Un château d'eau, si tu veux. Le soleil, aussitôt levé, touche la salle de réunion, le

temple de la musique, le domaine de Larseur.

— Impossible. Il atteint d'abord les étages supérieurs de la maison, où nous aurons nos chambres.

— A propos de chambres, j'en demande une au nord.

— Pourquoi? Regarde comme c'est grand! Il y a sûrement une multitude de chambres. Pourquoi en prendre une au nord?

— Pour la joie de laisser les plus belles chambres aux autres.

— C'est à voir. Il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui aient la gloire de se dévouer. Alors, tu disais : le soleil?

— Il descend, au fur et à mesure qu'il monte.

— Comprends pas. Ah! si, si. Tu veux dire que sa lumière descend petit à petit sur les étages inférieurs. La salle de réunion, la salle à manger, la bibliothèque... Mais, la bibliothèque, cela pourrait se passer de soleil.

— Je me demande pourquoi. La bibliothèque, c'est le sanctuaire de l'esprit. De la lumière partout!

— Bien. D'accord! Alors le soleil gagne la bibliothèque et, de là, il passe sur l'atelier. A ce moment-là, c'est un embrasement. Toute la maison grille et bourdonne. C'est le moment du plein travail. Et, sur le coup de midi, dzing,

dzing, drelin, drelin, baoum, baoum, la cloche,  
la cloche!

— Il y a une cloche?

— Bien sûr. Tu ne voudrais pas qu'il n'y en eût pas. Et tout le monde va boustifailler. Nourriture saine, abondante, savoureuse. Rien à voir avec Papillon. Des choses franches : du gigot, du bœuf mode, mais avec tout ce qu'il faut : le pied, la couenne et les lardons...

— Moi, je suis végétarien.

— Tu auras ton menu pour toi. Liberté parfaite. Et, après le déjeuner : divertissements champêtres. Exercices physiques. Chœur mixte. Musique en plein air.

— Et le travail?

— C'est essentiel. Il a ses heures. Mettons que l'on retourne au travail.

— Et le soleil?

— Il continue de circuler autour de la maison.

— Bien. Mais le potager? Il y a sûrement un potager. Moi, je suis absolument pour le travail de la terre. C'est le principe de tout. Vous savez ce que dit Tolstoï?

— Pour le travail de la terre, le mieux sera de se lever de bonne heure.

— C'est vrai : à la campagne, il faut se lever de bonne heure.

— As-tu pensé seulement à la salle de lecture, pour nos lectures du soir?

— Cela pourrait se faire dans la salle de musique, dans la grande salle des fêtes.

— Moi, je ne suis pas de cet avis. C'est trop grand, la salle des fêtes. Ça manque d'intimité.

— Es-tu sûr que ce soit trop grand?

— J'en suis absolument sûr. Il faut trouver quelque chose d'intime où la voix garde toute sa chaleur, où l'on puisse entendre tomber un poil.

— C'est à chercher. Et l'atelier pour les peintres?

— Pour les peintres? Tu vois large : « les » peintres!

— Pense à l'avetir.

— Ils peuvent peindre chacun chez soi.

— Non, non. Question d'éclairage. Je verrais un bel atelier là, dans le haut, vers la droite. Les fenêtres sont plus larges, à moins que je ne me trompe. Vois-tu? Là, près des grosses branches de l'arbre qui a l'air mort.

— Il a l'air mort, mais il ne l'est pas.

Il y eut un silence assez long, puis une voix hésitante demanda :

— Tu le vois encore, l'arbre, toi? Moi, je ne vois vraiment plus rien.

Il y eut encore un silence et l'on entendit Jusserand qui claquait doucement des dents.

— Qu'est-ce que tu as? fit Laurent.

— Je crois que j'ai seulement froid. Je suis très sensible au froid.

— Ma parole, soupira Justin, c'est la nuit noire. Ma parole, on ne voit plus rien.

— Vas-tu retrouver le chemin ?

— Oh ! sans difficulté. Comme c'est drôle ! Il me semble que j'ai rêvé. Le soleil ? Le soleil ? Vous pouvez dire que je l'ai vu. Que c'est épantant, tout de même ! Attendez, les gars, c'est par là. Et ne nous séparons plus. Il s'agit de ne pas se perdre.

Pendant quelques minutes, les quatre amis piétinèrent dans l'ombre. De temps en temps, avec un grognement, un soupir, l'un d'entre eux mettait les pieds dans une flaue. Puis Larseneur s'arrêta pour allumer sa pipe et la lueur, une seconde, illumina les gouttes de pluie. Enfin, Justin reprit avec une calme ferveur :

— Nous commençons à désespérer. Et, tout à coup, nous tombons là-dessus. Quelle chance ! J'en avais le pressentiment. J'y pensais depuis midi. Je ne peux pas vous dire à quel point cela me plaît. C'est cela, cela et pas autre chose.

— Tu es sûr que c'est à louer ?

— Sûr. J'ai vu l'écriveau. Malheureusement...

— Malheureusement quoi ?

— Je n'ai pas pu lire l'adresse. Elle était toute brouillée par les pluies. Non, faudra revenir. Tournez à gauche, maintenant, et nous allons être à la gare. Nous aurons bientôt un train.

Quelques minutes plus tard, les quatre jeunes gens montaient, en gare de Bièvres, dans un vénérable wagon qui fleurait la bergerie. Ils se trouvèrent aussitôt, peut-être pour se réchauffer, serrés les uns contre les autres, les genoux mêlés aux genoux, l'épaule touchant l'épaule, oreilles et bouches luttant contre le tumulte du train. Une flamme incertaine éclairait la voiture et l'huile dégorgée par le quinquet tremblait avec des lueurs jaunes au creux du globe de verre enchâssé dans le plafond. Les jeunes gens se mirent à fumer. Ils se regardaient l'un l'autre avec une ardeur amicale. Et, soudain, Jusserand, le long jeune homme au visage mince, dit d'un air inquiet :

- Et si c'était inhabitable?
- Oh! répondit une voix, suffisait de travailler. Nous remettrons tout en état.
- Et si c'était trop cher pour nous?
- Nous saurons bien nous débattre, qu'il s'agit de sauver une idée comme celle-là...
- Et s'il ne voulait pas, le propriétaire, nous faire un bail convenable, sous prétexte, par exemple, que nous sommes trop nombreux, enfin que ce n'est pas une location normale?

Il y eut un moment d'angoisse et une voix qui pouvait être celle de Justin Weill domina le bruit du train :

- Allons, allons! Bernard! Homme de peu de foi!

## CHAPITRE II

LAURENT REPRENDS LA PLUME DU MÉMORIALISTE.  
SÉNAC, OU LA CRAINTE DU RIDICULE. LOCATION  
D'UNE REQUIMPETTE. UN GRAND PROJET QUI RESTE  
MYSTÉRIEUX. LA CAVERNE A PAPILLON. ESQUISSE  
DE TESTEVEL ET SILHOUETTE DE MONMERQUÉ.  
CONVERSATION DANS LE MÉTRO. IL N'Y A PAS CENT  
FAÇONS D'INSPIRER CONFIANCE.

CESTE journée d'hiver, cette journée qui fut au commencement de tout, j'ai voulu la revoir encore dans la clarté légendaire qui restera, pour nous autres, la clarté de cette année-là. Ce Laurent qui pourchasse un rêve, au milieu de ses compagnons, dans le crépuscule d'hiver, je peux, sans un trop gros effort, l'apercevoir hors de moi-même, comme l'image vive et poignante d'une créature étrangère dont pourtant toutes les pensées me resteraient fraternelles. Et maintenant je vais reprendre la plume du mémorialiste pour conter cette aventure qui nous a tous meurtris, déses-

pérés et quand même éblouis. Il me faudrait, pour bien faire, donner sur moi-même et les événements de ma vie des renseignements que je n'ai ni l'envie, ni le courage de consigner avec ordre. Bah! je n'en dirai que trop! Je n'espère plus de me peindre; mais plutôt de m'oublier.

Justin, quelques jours après cette fameuse course de Bièvres, nous avait fixé rendez-vous chez une fripière de la rue Saint-André-des-Arts. Si l'on veut bien considérer comme un rêve ce que j'ai conté jusqu'ici, prenons que mon récit commence.

C'était un endroit lugubre et que nous connaîtions bien, car nous y venions parfois pour y acheter des hardes. Deux couples de mannequins embusqués dans la vitrine refoulaient à gestes compassés l'aigre lumière matinale. Le cœur de la boutique était obscur. De toutes parts, les vêtements pendus à des clous, à des patères, à des crocs, semblaient solliciter non les bonnes grâces du chaland, mais la compassion du fossoyeur. L'ombrage septait le mouton, le coton, le camphre et le caoutchouc. Un ouvrier tailleur, à groupettes sur son établi, agitait, avec des soupirs et des claquements de mandibule, de longs ciseaux pareils à des instruments de torture.

Jean-Paul Sénaç, à moitié dévêtu, debout devant un comptoir, frissonna, bâilla sans mesure et dit, l'accent suprême :

— Toi, Pasquier, toi qui es médecin, tu m'avoueras que ce n'est pas sain de rester debout quand on a de l'albumine.

J'étais, ce jour-là, fort soucieux pour des raisons que je dirai peut-être si la chance m'en est donnée. Je répondis en haussant les épaules :

— Ce serait mauvais si tu avais de l'albumine; mais puisque tu n'en as pas...

— Tu m'étonnes, fit Sénac de sa voix molle et obstinée. J'ai toujours eu la certitude que j'en avais.

— C'est une pure question de chimie.

— Mais non, pour moi, c'est une question de sentiment.

Tel était Sénac, et nul n'y pouvait rien. Je retombai dans mon silence. On entendit, un instant, la fripière gémir dans son arrière-boutique et Jean-Paul Sézac se reprenait à bâiller quand Justin Weill s'écria, d'une voix que l'impatience faisait chanceler :

— Quand tu seras là-bas, Sénac, avec nous, devant les casses, il faudra bien que tu restes debout, comme tout le monde.

Sénac laissa deux ou trois fois rouler sa tête d'une épaule à l'autre :

— Je n'ai jamais dit le contraire.

Et, tout de suite, il ajouta, d'un ton plaintif :

— Je ferai comme les autres, assurément, si toutefois je ne crève pas demain d'une fluxion de poitrine. On gèle dans cette cave,

Justin Weill éleva la voix :

— Madame Eugène, cria-t-il, ce n'est jamais qu'une location. Ne laissez pas mourir de froid ce jeune homme sensible.

Jean-Paul leva les bras au ciel :

— Une location! Une location! Je ne dis pas le contraire. Mais je ne veux quand même pas me couvrir de ridicule. Non! J'exige quelque chose de correct, ou je ne marche pas, pour la délégation.

Justin Weill se prit à piaffer :

— Alors, bats la semelle ou fais de la gymnastique suédoise.

Il soufflait entre ses dents, comme un chat courroucé, puis il se tourna vers moi, se forçant à sourire :

— Qu'est-ce que tu as? Tu es un peu blanc. Tu ne vas pas flancher, toi, le plus solide? Tu ne dis rien, aujourd'hui.

Je ne voulais rien dire et me contentai de secouer la tête. A ce moment, la vieille femme sortit en hennissant d'entre les nippes accrochées à la muraille.

— Voilà, soupira-t-elle. On ne peut pas trouver mieux. Vous n'essaierez le pantalon que si le reste vous convient.

Jean-Paul Sénac fit une grimace d'horreur.

— C'est fou! C'est fou! C'est la chienlit!

— Minute, siffla Justin, l'air sévère. Minute! Il retira son pardessus et parut drapé d'une

redingote gris de fer, aux revers de satin miroitant. Justin était de petite stature. Il avait, dans les derniers temps, beaucoup grossi. Les traits de son visage avaient pris de la pesanteur et de l'autorité. Ses cheveux longs, couleur de flamme, étaient rejetés en arrière. Il avait les mains trop potelées, les phalanges trop velues, les pieds trop longs et non point parallèles pendant la marche et le repos, mais divergents. Le ventre commençait, chez ce tout jeune homme, à soulever le gilet qui était de velours noir, et croisé. Tel, et malgré la disgrâce de proportions malheureuses, Justin Weill respirait l'intelligence, la volonté toujours en éveil, l'attention prompte et soutenue. Il ne prêtait point à rire.

Comme beaucoup d'hommes petits, il portait des chaussures à grands talons. Il se dressa, se rodit, bandant tous ses muscles pour ne pas perdre une ligne de sa taille. Il disait, les dents serrées :

— Si tu veux crier à la chienlit, ne te gêne pas, Jean-Paul. J'ai fait le nécessaire pour avoir un vêtement convenable à me coller sur le dos. Et Laurent s'est débrouillé pour dénicher, lui aussi, une redingote. Toi, Sénac, tu n'as, pas plus que Larseneur et même que Brenugat et même que Testevel, la moindre idée de ces gens que nous devons aller voir. L'autre jour il m'écrivit, le Prince des orchidées, notre bonhomme de tantôt, d'aller le rejoindre, pour

parler un peu, dans sa loge, au théâtre Sarah-Bernhardt. J'y vais. J'arrive en avance, d'au moins dix minutes, ce qui est ridicule et ce que je ne ferai plus jamais. J'attends. Au bout d'un moment, entre un monsieur en frac. Il s'assied sur un fauteuil sans rien dire. Et la pièce commence. Le Prince des orchidées s'annonce au milieu du premier acte. Il ne me voit pas tout de suite et, finalement, d'un air distrait : « Ah ! Monsieur Weill. Enchanté ! Venez, venez que je vous présente à Monseigneur le duc de Vendôme... ». Oui, quelque chose comme un prince du sang. Je vous ferai observer que tout cela ne me trouble guère...

— Je l'espére bien, vociféra Sénac.

— ...Une seule chose me gênait : je n'étais pas en habit. Et pour cause. Il ne faut à aucun prix donner à rire aux gaillards de cette espèce,

— Mais, Justin, dit Sénac d'une voix dolente, c'est avec cette défroque-là que je vais leur donner à rire. Mon veston est impossible, il est sale, il est troué, mais il n'est pas ridicule. Tandis que cette requimlette !

— Attendez, disait la fripière qui passait la main, à plat, sur les reins de Jean-Paul Sénac. Attendez ! La redingote est très bien. Je vous affirme qu'elle n'a rien de ridicule.

— Je ne dis pas qu'elle va mal, riposta Sénac, l'accent boudeur. Mais elle est d'un ton beaucoup trop clair. J'ai l'air d'un proprié-

taire d'écurie de courses, d'un cercleux, d'un vieux marcheur.

Justin s'était pris à tourner autour de notre ami, l'œil mi-clos, la lèvre inférieure, qu'il avait grosse et fendue, avancée d'un air méditatif.

— Mais non, mais non, disait-il. C'est parfait. Tu n'as pas l'air d'un grand-duc. Tu es convenable, voilà tout. Change tes affaires de poche. Oh ! tu n'auras pas le temps d'en prendre l'habitude. Une après-midi, c'est tout, et on vous la rend, votre pelure, madame Eugène.

La vieille dame montrait un sourire à chicots.

— Je ne suis pas pressée de la reprendre. Et si votre ami veut la garder, monsieur Weill, ce sera comme pour vous : trente francs le vêtement complet, les retouches comprises. Maintenant, passez derrière le comptoir, pour essayer le pantalon.

Sénac fit en grognant ce qu'on le priait de faire. Justin Weill, les poings fermés, semblait malaxer une résistance chimérique.

— Il s'agit, marmonnait-il, de savoir si nous avons une volonté.

Sénac s'était remis debout et tirait sur le pantalon avec des gestes moroses et mécontents. Il gémissait, entre les poils de sa longue moustache d'un noir mat : « Nous avons décidé de nous retirer du monde, ce que je

trouve très épataut; mais, pour commencer, nous allons voir toutes sortes de gens du monde. Nous voulons vivre en ermites, en solitaires, ce qui est tout à fait de mon goût, et nous allons d'abord faire des risettes et des courbettes aux gens que nous voulons fuir justement parce qu'ils nous dégoûtent. C'est incompréhensible. Nous méprisons les politiques et nous prenons leur avis. Je demande qu'on m'explique ça. Un truc dans le genre du nôtre, pour être pur, il faudrait le réaliser dans l'ombre, dans le silence, dans le mépris de tout le reste. Et, quand on aurait réussi, quel enseignement ce serait pour les jeunesse futures! Nous sommes des individualistes, et même des libertaires, et même des anarchistes, tout comme M. Barrès, seulement nous avons l'air, pour être ce que nous sommes, d'en demander l'autorisation à tous les snobs, à tous les paltoquets, à tous les pontifes du monde. Comprends pas. »

— Qu'est-ce que tu dis? demanda Justin, l'accent distrait.

Sénac baissa la tête et répondit lâchement :

— Rien. Je ne dis rien. Je dis que le pantalon va, mais que la redingote me remplit de honte. J'ai l'air d'être déguisé en chef du protocole, en arbitre des élégances.

— Pas d'importance, répond Justin avec obstination. Attends : tourne-toi. Penche-toi. Redresse-toi. Lève les bras. Mais non, c'est

convenable. C'est correct. Tout à fait ce que j'ai demandé.

Il se pencha vers moi, m'enveloppa d'un regard chaleureux que je connaissais bien et dit :

— Comment trouves-tu ce vêtement?

Sans même attendre la réponse, il poursuivit aussitôt :

— Tu n'as pas l'air à ton aise et c'est fâcheux pour tout ce que nous avons à faire aujourd'hui. Alors, madame Eugène, le jeune homme vous rapportera les frusques dès ce soir. Nous réglerons la chose ensemble. En attendant, gardez ses nippes et si le cœur vous en dit, passez-les à la ravaudeuse : ça ne leur fera pas de mal. Et maintenant, allons briffer. Jusserand nous attendra vers trois heures au métro de la Porte Maillot. Testevel est chez Papillon. Mais nous ne sommes pas en avance.

— Et Larseneur? demanda Sénac.

— Il n'a pas pu se libérer. Pas d'importance. Cinq sur sept, il n'y a rien à dire. Larseneur n'est pas follement décoratif.

— S'il t'entendait!

— Je le lui ai dit cent fois. Il se néglige. Il pense que, pour un artiste, c'est plus nature. Tant pis! je ne suis pas un artiste, dans ces conditions. Sortons, maintenant. J'ai très bien entendu ce que tu disais tout à l'heure, Jean-Paul. Eh bien! oui, nous allons faire quelque chose de très beau, de très grand — du moins

c'est notre pensée profonde et c'est notre conviction à tous — et nous sommes obligés pour arriver à nos fins de commencer par toutes sortes de sales corvées. Nous allons fausser compagnie aux hommes du xx<sup>e</sup> siècle. Mais nous ne pouvons pas le faire sans leur assentiment et même sans leur aide. Tout cela parce que nous sommes pauvres. Si nous étions riches, nous n'aurions probablement aucune envie de faire ce que nous voulons faire. Nous avons la volonté de soustraire notre belle vie, notre jeune vie, à toutes les vilénies de l'argent; mais, pour y parvenir, il nous faut justement de l'argent, un peu d'argent. Tu comprends? Vous comprenez? Voilà le vrai de la chose. Nous autres, nous ne faisons pas de politique, notre expérience est humaine. Mais songez aux politiques : si jamais Seltleiter, ce socialiste, arrive à son but, s'il parvient jamais à détruire le capital, comme il dit, il faudra que cette destruction soit financée par quelqu'un. Dépêchons-nous. Si nous faisons attendre Testevel, il est capable de foutre le camp. Ce n'est pas facile de mettre d'accord toutes ces mauvaises têtes. Mais si nous avions affaire à ce qu'on appelle de bonnes têtes, il n'y aurait rien à espérer pour notre truc. Ça ne les intéresserait pas. Notre idée n'intéresse pas les satisfait, les endormis. Cette maison de Bièvres, dire que tu ne l'as pas vue, toi, Sénac!

Justin semblait fort exalté. Il me saisit par le bras et s'écria, sautant d'une idée à l'autre comme il faisait volontiers :

— Qu'est-ce que tu as donc ce matin ? Je ne te trouve pas bonne mine. Leur as-tu seulement parlé de notre maison de Bièvres, à ceux qui ne l'ont pas vue ? Il est maintenant près d'une heure et demie. Avez-vous encore faim ? Moi, je ne sais plus. Moins je mange, plus j'engraisse. Tu veux dire quelque chose, toi, Sénac ? Tu veux peut-être rouspéter ? Ecoute, Sénac. Ecoute, Jean-Paul Sénac. Je ne suis pas un tortionnaire. Nous ne sommes pas des illuminés. Nous n'avons pas le désir de t'entraîner contre ton gré. Si notre projet te rebute, ah ! dis-le, mon cher, dis-le. Tu nous laisseras partir tout seuls, et nous t'aimerons quand même.

Sénac fit deux ou trois mouvements de déglutition, haussa les épaules et modula d'une voix douce, obstinée :

— J'ai gardé la redingote pour te faire plaisir ; mais ça me déplaît et je te préviens que je n'enlèverai pas mon pardessus chez le prince des Orchiblèches.

Justin pâlit de colère.

— Tu parles comme s'il s'agissait de moi, encore de moi, toujours de moi, et comme si tu tenais à me contrarier personnellement. Mais il s'agit de nous tous et, mieux encore, il s'agit d'une idée.

— D'accord! Mais une idée de cette espèce n'a rien à voir avec une redingote gris-perle. Je ne quitterai pas mon pardessus.

— Alors il ne fallait pas endosser la redingote. Tu vas quand même quitter le pardessus pour manger, chez Papillon.

— Non, surtout pas chez Papillon. On me connaît là-dedans. Dieu, qu'il fait froid sur cette garce de place! Et voici la grêle, maintenant. Tu dis, Justin, que vous pouvez marcher sans moi? Mais non, j'en suis, du truc. Et avec enthousiasme. Encore la grêle! Et vos gibus?

Un vent bourru poussait de gros nuages qui, de temps en temps, lâchaient quelques bordées de grêlons.

— Ce n'est pas de la vraie grêle, dit Justin, c'est du grésil, de la saleté. Mais c'est mauvais pour les gibus. Je vais ouvrir le riflard. Et, maintenant, tous les trois, relevons le bas de nos pantalons. Nous devons jusqu'au soir rester impeccablement propres. Encore deux cents pas et nous sommes au port.

Nous avancions, sous la rafale, serrés les uns contre les autres. Et, quelques minutes plus tard, nous entrâmes chez Papillon.

— Ouf! soupirait Sénac, ce n'est pas une bonne journée pour aller en procession consulter les hommes illustres.

Justin frappa le sol du pied, peut-être pour secouer les gouttes de pluie, plus sûrement

---

encore pour exaucer la colère que lui donnaient les propos de Sénac.

— Allons, descendons, dit-il. Bonjour, Pap. Ça sent le civet dans votre cambuse. Bonjour, Françoise. Testevel est encore là ! Quelle merveille !

La petite salle du restaurant était presque vide, à cette heure. Le sol en était poudré de ce sable dit « sable à lapins » qui crie finement sous les semelles. Au fond, s'ouvrait l'étroit escalier spiral par lequel on descendait dans cette espèce de cave sans jour et presque sans air où nous aimions de nous rejoindre pour manger et disputer. Les médecins, les scientifiques appelaient ce réduit la spélonque. Les lettrés, les philosophes disaient volontiers la caverne, en souvenir de Platon.

Il était plus d'une heure et demie : les hôtes ordinaires de la spélonque étaient venus et repartis. Testevel, assis devant un verre de café, devisait, au bout de la table, avec un personnage qui, dès notre arrivée, recula sa chaise d'un pas.

— Je commençais à désespérer, dit Testevel d'une voix tragique. Et, tout de suite, il se prit à rire. C'était un jeune géant au poil clair, à la carnation translucide. Un sang prompt et chaleureux injectait au moindre propos ses yeux bordés de cils presque blancs. Un faux col de celluloid l'obligeait à tendre le cou qu'il avait large et bref. Sur son menton glabre, un

peu lourd, on voyait une fossette où croissaient des fils de barbe que le rasoir n'atteignait pas. Il se mit debout et parut sanglé dans une longue jaquette de serge.

— Tu vois, dit-il, j'ai fait des frais. Et maintenant, que je vous présente : voici Monmerqué, oui, Gabriel Monmerqué, dont je t'ai déjà parlé, car il pourrait nous rendre les plus grands services.

Le visage de Justin devint attentif et froid. L'espace de quelques secondes, il considéra le nouveau venu qui s'était levé sur ces mots. C'était un homme de beaucoup plus âgé que les camarades assemblés dans la caverne. Il avait atteint ou franchi la quarantaine. Sa barbiche courte, largement accrochée sur les joues, était grise, et gris aussi les cheveux ras, épars sur un gros crâne luisant. Les traits étaient fatigués, le teint blême et comme anémisé dans l'ombre. Il avait de belles mains aux ongles longs, aux gestes méticuleux. Il n'était pas ventru, mais largement étoffé. Son vêtement gris se montrait fort modeste. Un lacet noué sur le col puissant fermait la chemise et tenait lieu de cravate.

— Nous sommes très touchés, monsieur, dit Justin d'une voix méditative, oui, très touchés et des conseils que vous voulez bien nous promettre et des précieux renseignements...

— Il a trouvé notre homme, coupa Testevel. C'est un gars nommé Picquenart...

— Permettez... fit Monmerqué, je crois que Jules Picquenart répondrait assez bien à ce que vous souhaitez. Je vous le présenterai. C'est un excellent ouvrier.

— Il faut vous avouer, fit Justin, que notre projet est encore loin d'être mûr.

Une brusque et faible rougeur se répandit sur le grand front de l'étranger. Il murmura d'une voix sourde, nasale, voilée par l'accent lyonnais :

— Laissez-moi vous dire, monsieur, que je ne suis pas pressé.

— Mais, je pense bien, dit Justin. C'est nous qui sommes pressés et l'idée que vous voudrez bien nous assister, nous rendre service...

— Attendez, dit Monmerqué d'un air sombre, les services que je peux vous rendre ne seront peut-être pas de votre goût.

— J'espère, monsieur, dit Justin soudain décontenancé, j'espère que je ne vous ai pas blessé le moins du monde.

Monmerqué fit un rire du nez :

— Si vous m'aviez blessé, je serais déjà parti. D'ailleurs je m'en vais, maintenant. Non, non, je ne vous en veux pas de m'avoir fait attendre. Je ne vous attendais pas : je causais avec Testevel. Je n'attends jamais personne. Je vais vous laisser discuter vos affaires.

— Vous savez, Monmerqué, s'écria Testevel, qu'il nous serait agréable de discuter devant

vous, avec vous, comme avec un futur collaborateur.

— Certainement, reprit Justin. Il sera même nécessaire d'étudier les conditions d'une pareille collaboration.

Monmerqué rougit de nouveau, en coup de vent. Ses traits s'assombrirent et il se prit à secouer la tête :

— Je ne sais ce que vous entendez par ce mot de « conditions ». Mais j'ai le sentiment que vous faites erreur et que vous me connaissez mal.

— C'est le plus désintéressé des hommes ! déclara Testevel.

— Allons, allons, n'embrouillez pas les choses, dit encore l'étrange personnage. Et maintenant, je vous quitte.

Justin venait de bondir.

— Jean-Paul ! Pas d'apéritif aujourd'hui. Non et non ! je te le demande. C'est le comble !

Jean-Paul arrêtait la servante par le bord du tablier. Il prit un air sombre.

— Rien qu'un très petit pernod.

— Non ! Je te le demande comme un service personnel. Excusez-moi, monsieur Monmerqué.

— Oui, je vois, murmura Monmerqué d'une voix rêveuse. Vous êtes, vous, pour la discipline. Je ne dis pas que vous avez tort. Moi, je ne suis pas discipliné. Au revoir, messieurs. Ah ! permettez...

De la poche intérieure de sa veste, il tirait un petit paquet qu'il développa lentement de ses belles mains attentives et qui contenait cinq ou six porte-plume coupés dans une tige de roseau, dans un rejet de coudrier, une ronce légère et nacrée, une baguette de frêne poli et qu'il avait garnis de plumes d'oie taillées avec soin.

— Permettez, reprit le visiteur, permettez-moi, en signe d'alliance... oh! sans engagement aucun, de vous offrir ces bibelots, bien nécessaires à des gens de notre espèce. Je les façonne en me promenant dans les bois, le mercredi, qui est mon jour de liberté. Cette fois, adieu, messieurs.

Les porte-plume distribués, il se coiffa d'un petit feutre rond et disparut aussitôt dans l'escalier en vrille.

— Eh bien? demanda Testevel. Comment le trouvez-vous?

— Il est étrange, fit Justin. Il n'a pas l'air commode. Il faudra reparler de ce gars-là. Dépêchons-nous, maintenant, de manger quelque chose. Tu lui as bien dit, Testouche, eh! tu m'entends, Testebiche, Testibroche, tu lui as bien dit qu'il ne s'agissait pas du tout d'un groupement politique?

— Je l'ai dit, mais ça ne fait rien. Le moindre geste, aujourd'hui, prend un sens politique. Monmerqué est un pur intellectuel, c'est-à-dire un anarchiste, oui, un anarchiste

résigné. Notre affaire l'intéresse. Il ne le dit pas, mais je le sens.

— Nous sommes peut-être des individualistes, murmura Justin, mais l'ordre nous est nécessaire. La discipline, comme dit justement ton Monmerqué !

Justin parlait entre ses dents, les sourcils froncés, la tête basse. Jean-Paul Sénac tourna vers lui des yeux intelligents, mais lourds et voilés.

— Cela signifie peut-être que tu veux m'empêcher aussi de boire du vin ?

Justin haussa les épaules.

— Pour le vin, je ne voulais rien dire. Mais, puisque tu prends sur toi d'en parler, je t'avouerai que je te trouve absurde. Et tu vas boire tout cela ?

Jean-Paul Sénac baissa la tête et répondit :

— Je te promets, Justin, je vous promets à tous, solennellement, que c'est la dernière fois. Non, je veux dire que quand nous serons là-bas, à Bièvres ou ailleurs, je ne boirai plus que de l'eau.

— Mon pauvre Jean-Paul, soupirait Justin, si seulement tu n'étais pas obligé de te priver de tout et du reste. Et puis, si tu supportais toutes ces saletés...

— Je te demande pardon, cria Sénac soudain cabré. J'ai la tête solide. Rappelle-toi, Laurent, le jour du congrès. Rappelez-vous le repas chez l'oncle de Jusserand.

— Ne parlons pas de ce jour-là, c'est préférable.

— Attention! fit soudain Justin Weill qui semblait courir d'une pensée à l'autre. Attention! Quand nous serons chez le gentilhomme, ne lancez pas à tort ou à travers des mots comme anarchiste ou individualiste.

— Des mots, ce ne sont pas des bombes.

— Sans doute, mais il ne comprendrait pas le sens très particulier que nous autres nous donnons à de tels mots. Il ne faut même pas lui faire de confidences du genre sentimental, lui dire par exemple que nous voulons sauver notre jeunesse. Tenons-nous en à des généralités sur l'art, la poésie, la pensée. Rien non plus qui touche au social. Avec Antoine, avec Richet, avec Bergson lui-même, nous pourrons tenir un autre langage. Et maintenant, qu'on nous donne le café! Tu vois, tu vois, Jean-Paul, que la bouteille y a passé. C'est effrayant!

Sénac eut un rire gloussant, bas, presque sournois.

— Qu'est-ce que tu veux? gémit-il. J'ai une dyspepsie chronique et, sûrement, une maladie de reins. J'ai des difficultés d'argent et des peines de cœur. Je me suis fâché, petit à petit, avec tous mes amis, sauf avec vous autres. Je hais le régime politique et, particulièrement, le gouvernement Clemenceau. Je suis sûr que nous aurons la guerre. Je ne fais pas le travail

que je voudrais faire. Et surtout, surtout, je ne sais pas pourquoi je suis au monde et je ne crois pas en Dieu.

Testevel abattit son poing sur l'épaule de Sénac :

— Mais tu es un poète, bon sang de sort!

— Oui, dit Sénac. Et, sans cela...

Il fit un geste des bras, un geste un peu dramatique, un peu vague. Justin haussait les épaules d'un air soudainement amusé.

— Sauf le respect que je te dois, dit-il, voilà des boniments qui appellent le coup de pied au cul. Et maintenant, en route. Tu n'as pas quitté ton pardessus, ô le plus entêté des Sénac!

— Non, j'ai honte. Et puis j'ai froid.

Quelques minutes plus tard, nous nous introduisions avec un visible souci de nos frusques dans une voiture du métro. Justin et moi nous portions des chapeaux de soie hauts de forme, Testevel un feutre marron, Sénac un vaste melon à bords plats. Debout, serrés l'un contre l'autre dans la foule, nous continuions de causer avec passion. Le voyageur qui, par hasard, eût prêté l'oreille à notre entretien, n'aurait pas sans étonnement entendu les bribes de phrases qui surgissaient puis se perdaient dans le grondement du tunnel : « Il n'y a qu'un moyen, pour des intellectuels, d'éviter les compromis et les chemins de descente... Expliquons bien, surtout, que le monde souffre

de la confusion des valeurs et que nous voulons restaurer la pureté... Je lui ai dit que notre jeunesse entendait prendre elle-même l'initiative de sa destinée... Le travail manuel, c'est en quelque sorte une loi sacrée... Comme représentant des arts plastiques, Brénugat, c'est parfait... Il est marié... Jusserand aussi est marié. Les femmes sont indispensables à l'harmonie d'une société comme la nôtre... Les économistes affirment que deux heures de travail assidu suffisent pour régler les questions matérielles et nous pouvons en donner quatre, cinq à l'extrême rigueur... Ce qu'il faut définir, c'est le statut des esprits libres dans la société moderne... Sénac, tu sens le vin et l'oignon de façon inconvenante... »

Nous descendîmes au terminus de Maillot. Parvenu sur le trottoir, Justin dit, l'accent navré : « Nous sommes, nous-mêmes, en retard de quinze minutes et Jusserand n'est pas là. Jusserand est incorrigible. »

Sénac revenait à sa question :

— Quel besoin de rendre visite au Prince des orchidouilles ?

— Tu n'as pas encore compris, répondit froidement Justin, qu'il nous faut rassembler quelque chose comme une clientèle ?

— Oui, mais si nous avons quelque chose comme une clientèle — c'est un mot de boutiquier — nous ne sommes plus indépendants. Tout est manqué.

Justin fit front, la tête dans les épaules :

— On n'est jamais indépendant, d'abord. Ensuite, je me demande quel plaisir tu peux prendre à jouer les idiots. Voyons, Jean-Paul, tu es instruit, tu as même quelques diplômes. On te considère déjà comme un poète de talent, comme un écrivain bien doué. Tu gagnes misérablement ta vie en servant de secrétaire à un personnage politique dont tu fais les articles et même les livres, ce qui prouve une fois de plus que tu n'es pas incapable de jugeote, sans cela le nommé Couallieux t'aurait, depuis longtemps, jeté dehors. Enfin, tu es notre ami, ce qui est un titre de noblesse. Et tu passes sournoisement ton temps à poser des questions qui pourraient nous faire croire que tu n'as pas plus d'intelligence qu'une sauterelle.

Sénac eut un rire humble, un petit rire de la ceinture. Il soupirait en remuant les sourcils :

— Voilà quand même Jusserand.

Bernard Jusserand venait en effet de paraître. Testevel dit en l'abordant :

— Comme on voit que tu es marié! C'est sûrement Alice qui t'a noué ta cravate. Quelle femme, mon gars! Quelle femme!

Jusserand souriait, se rengorgeait, distribuait des poignées de main.

— Et maintenant, dit Justin Weill, nous en

avons pour dix minutes et nous devons, surtout, surveiller le bas des pantalons. Il faut être impeccables. Il n'y a pas cent façons d'inspirer confiance.

### CHAPITRE III

RÉUNION PLÉNIÈRE. OU PRENDRE L'ARGENT ? UNE FAUSSE MANŒUVRE DE SCHLEITER. VISITE AU PRINCE DES ORCHIDOUILLES. RÊVE D'INDÉPENDANCE. DES JEUNES GENS QUI VEULENT VIVRE. LE PHÉNOMÈNE DE L'ENVOI. PREMIÈRE VUE SUR LE DÉSERT.  
ÉVASION DANS LA VIE.

Des larbins, mes enfants, des larbins ! Et de l'uniforme ! Je veux dire de la livrée ! Une véritable garde du corps. Une milice larbinière. Et l'air sérieux de Justin : un chat qui fait dans la cendre. Et la bobine de Laurent qui n'a pas dit trois syllabes et qui était plutôt pâle ! Et Sénac, homme du monde jusqu'au bout de ses ongles en deuil ! Et moi, Testevel, qui faisais des mines, et des petites moues et des soupirs. Sans parler de Jusserand que le marquis a commencé par faire poireauter dix minutes.

— Si vous commençiez, proposa Brénugat,

le peintre, par nous expliquer un peu ce que c'est que ce marquis. Larseneur et moi, nous demandons à tout savoir.

— Et, par exemple, que signifie cette histoire Jusserand?

Frêle et la taille fléchissante, son mince visage agité de secousses nerveuses, Jusserand s'était mis debout pour protester avec plus d'énergie:

— Il n'y a pas d'histoire Jusserand. Je n'étais pas annoncé. Une erreur de correspondance.

— Non, dis-je. On attendait quatre personnes. C'est ce qu'a fait remarquer le valet en ouvrant la porte.

— Quatre, cinq, six! Quelle importance?

— Le marquis de Fonfreyde a reçu les quatre visiteurs attendus et il a fait attendre Jusserand, seul, une dizaine de minutes, dans un salon qui ressemble à un musée historico-ethnographique.

— C'est une mesure vexatoire.

— Mais non, c'est l'étiquette.

— Je me demande un peu ce que des gens de notre sorte ont à voir avec l'étiquette.

— Si vous parlez tous à la fois, nous ne comprendrons rien. Moi, je n'ai rien compris encore.

— Larseneur a raison, fit Justin. Passez-moi la boîte d'allumettes. Je vais préparer le thé.

— Et moi, dit Testevel, je vais laver la vaisselle.

— Qu'est-ce que vous avez mangé?

— Des œufs sur le plat.

Testevel, d'une main, tenait une petite poêle et la torçait attentivement de l'autre, avec un bouchon de papier. Cette opération accomplie, Testevel suspendit la poêle à un clou planté dans le mur, puis, avec soin, il disposa, entre le mur et le bord de l'ustensile, une mince bande de buvard plusieurs fois repliée. A ces menues besognes ménagères, il appliquait, avec une délicatesse de vieille fille maniaque, son grand corps, ses membres gourds, ses mains rougeaudes et poilues, toute son encombrante personne. Pour finir, il aspira la salive entre ses dents rapprochées et rit avec jubilation.

— Ça y est, dit-il, la vaisselle est faite. Et maintenant, allons par ordre. Si je me trompe, vous le direz. Le marquis de Fonfreyde est une figure parisienne du coloris le plus brillant. C'est en outre un poète et un gentilhomme brocanteur.

— Et un spécialiste de la bougrerie.

— Ça, mon cher, tu n'en sais rien. Il s'est montré très convenable.

— N'aurait plus manqué que cela. Ah! mais!

— Assez! dit Brénugat en trépignant de rage. Vous continuez d'embrouiller tout et nous ne saurons jamais rien.

— Qu'est-ce que signifie cette visite? ajouta

Larseneur avec entêtement. Quel rapport entre nous, notre idée, notre œuvre et le personnage impossible que vous êtes allés voir? Toi, Sénac, explique-nous cela, puisque tu étais de la bande.

— Non, non, demande à Justin. Pour moi, toutes ces visites me semblent superflues et terriblement embêtantes.

Justin venait de verser l'eau bouillante dans la théière. Il gonfla ses joues de vent, souffla sur la flamme d'alcool, releva brusquement les sourcils et dit avec une ferveur frémissante :

— Vous êtes mes amis, tous, mes chers amis. Je vous connais et je vous aime. Nous allons sans doute faire ensemble une chose admirable. Mais, vraiment, vous n'avez pas l'air de voir le fond du problème.

— Oui, mon adjudant!

— Assez, Larseneur. Assez de cette plaisanterie. Le fond du problème est simple. D'abord il nous faut de l'argent.

Jean-Paul Sénac fit la moue.

— L'argent, ça se trouve toujours.

Justin jeta sur Sénac un regard presque cruel.

— Tu n'as pas l'air de quelqu'un qui en a trouvé beaucoup. Allons, laissez-moi parler. D'abord, il faut de l'argent. Ensuite, il nous faut du travail. Nous allons vivre à l'écart du monde. C'est très bien. C'est magnifique. Mais

il nous faut, je vous l'ai dit cent fois, de l'argent pour mettre l'affaire en route et des clients pour la faire vivre. Nous devons, résolument, frapper à toutes les portes. Je frappe. Nous frappons. Ce n'est pas toujours drôle. Sur les conseils de Schleiter, j'ai vu M<sup>me</sup> Gratz.

— Encore une millionnaire!

— Sauf erreur, il faut chercher l'argent chez ceux qui le possèdent.

— Ce n'est pas sûr. Et alors? M<sup>me</sup> Gratz?  
Justin haussa les épaules.

— N'en parlons plus. Elle a dit qu'elle nous enverrait des billets pour l'Opéra. C'était une mauvaise manœuvre. Nous en ferons beaucoup d'autres. J'ai demandé, toujours par Schleiter, une entrevue à Clemenceau.

— A Clemenceau?

— Parfaitement. Schleiter n'est pas la complaisance incarnée, mais puisque le voilà chef de cabinet de Viviani, c'est quand même assez naturel de le mettre à contribution. Il a vu Clemenceau et m'a raconté la scène. Clemenceau lui a demandé : « Qu'est-ce qu'ils veulent, vos jeunes amis? » — « Monsieur le Président, fonder un phalanstère pour y gagner leur vie en travaillant de leurs mains. » Clemenceau a considéré Schleiter sans rire et il a répondu : « Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute? » Puis il a regardé par la fenêtre un grand moment. Enfin, il s'est tourné tout d'une pièce. Il a dit : « On m'avait parlé

de vous comme d'un garçon sérieux. » Vous pensez bien qu'après cela nous n'aurons plus rien de Schleiter.

— C'est bien fait! hurla Sénac. Pas le moindre contact avec les politiques. Voilà ma devise.

— C'est entendu, reprit Justin d'une voix exaspérée. Aucun contact avec qui que ce soit. Nous n'avons pas le sou. Nous ne demanderons rien à personne et nous réussirons quand même. C'est prodigieux!

Il y eut un instant de silence. Testevel dit enfin :

— Allons, raconte Fonfreyde à ceux qui n'étaient pas là.

— Je veux bien, soupira Justin. Mais il faudrait pourtant s'entendre. On dit : pas de politiques. On dit : pas de gens du monde. Certains déclarent : pas de commerçants. Alors, vraiment, je ne sais plus. Fonfreyde! Je l'avais vu déjà deux fois. Il a beaucoup de relations et même une certaine renommée. Il peut nous trouver tout au moins du travail. Il ne nous a pas mal reçus.

— A cela près qu'il a fait poireauter Jusserand.

— Mettons qu'il est vétilleux. Tous ceux qui sont venus tantôt reconnaîtront quand même qu'il n'est pas désagréable.

— Il nous a reçus dans une pièce non chauffée.

— C'est parce que Sénac avait refusé d'enlever son pardessus.

— Pourquoi? demanda Larseneur.

— Pour des raisons ridicules. Ne revenons pas là-dessus. Les gens de cette espèce — je parle de Fonfreyde — ont des idées sur les convenances. Chez Fonfreyde, c'est réglé : on passe entre les mains de trois valets successifs qui vous regardent comme ils regarderaient des bêtes curieuses, qui, chacun, donnent un coup de cloche et vous font progresser de dix mètres. On attend dans un grand salon et, pour finir, on est reçu. Le personnage est courtois.

— Oh! il a gardé sa casquette et un plaid sur les épaules.

— Et un autre sur les genoux.

— C'est peut-être un vieillard.

— Mais non. Il a dans les cinquante ans.

— Il est fardé comme une maquerelle.

— Fardé? Fardé? Pourquoi?

— Ça, mon cher, ça le regarde. Vigny se maquillait bien.

— Vigny était un poète.

— Fonfreyde aussi est un poète. Ce n'est pas un très grand poète. Enfin, il a connu Verlaine.

— Vraiment? Il a connu Verlaine?

— Il l'a même hébergé.

— C'est plutôt une bonne note.

— Non, dit Sénac. Il faut voir ce que Verlaine en aurait dit.

— Tu as la rancune tenace.

— Dame! Il a fait une chose qu'on ne peut lui pardonner.

— Qu'est-ce qu'il a fait de si grave?

— Il nous a offert une collation au champagne.

— Avoue que ce n'est pas criminel.

— Si, parce que, lui, il n'a rien bu ni rien mangé. Il nous a regardés faire.

— Et toi, tu as bu et mangé?

— Oui, mais la mort dans l'âme. Ce qu'il a fait là, c'est à peine convenable.

— Il a peut-être l'estomac délicat.

— N'importe! J'ai l'estomac délicat et dans une circonstance telle j'aurais fait un petit effort.

— Tout cela n'est rien, reprit Justin. Nous lui avons exposé notre projet, loyalement.

— Vous lui avez bien dit que nous voulions acquérir l'indépendance en travaillant de nos mains?

— Parfaitement. Et que nous avions choisi de devenir imprimeurs.

— Et que nous voulions aller vivre comme des ermites dans une solitude rustique?

— Nous avons dit tout cela. Nous avons même expliqué, avec une foule de détails, que nous étions tous pauvres, que nous vivions tous plus ou moins de petits métiers, que nous pen-

sions assurer notre existence matérielle en donnant quelques heures par jour de travail manuel et que, le reste de notre temps, nous entendions le consacrer à la pensée, à l'art, à la philosophie, à tout ce qui peut embellir et même ennobrir la vie.

— Et qu'est-ce qu'il disait?

— Il se frisait la moustache. Il n'avait pas l'air convaincu. Il a répondu, finalement, comme tout le monde : « C'est une idée folle. » Puis il a dit encore : « Mais alors, il vous faut de l'argent. » — « Oui, de l'argent et du travail. » — « Pour le travail, on verra plus tard, quand vous serez à pied d'œuvre. Pour l'argent, je vous présenterai volontiers à quelques millionnaires de mes amis. »

— Voilà! Voilà! chanta Sénac. La grande question, c'est toujours de faire donner par les autres et de ne rien donner soi-même.

— Il ne faudrait quand même pas, dit une voix pensive, à la faveur d'un bref silence, il ne faudrait quand même pas, pour réaliser notre rêve d'indépendance, commencer par tendre la main, et, somme toute, par mendier, Seigneur! que tout est difficile!

— Et alors? demanda Brénugat.

— Eh bien! reprit Testevel, on a fini par s'en aller. Il était gentil, le Fonfreyde. Il commençait à s'attendrir. Il gémissait sur sa pauvreté, sur la difficulté des temps. Il nous faisait traverser des salons gigantesques, pleins

de vitrines, d'objets d'art, de bahuts, de reliquaires. Il ouvrait les uns ou les autres et en sortait parfois une pièce rare, entre le pouce et l'index : « Voici le lacrymatoire d'Agripine. Voici le peigne et le miroir de Cléopâtre. Ni plus ni moins. Cette petite veste de soie, Marie-Antoinette la portait le 13 janvier 1776. Voici le bistouri d'or avec lequel le chirurgien Félix opéra la fistule du Roi... » Il nous a montré, par la fenêtre, le bain de marbre rose où Madame de Pompadour en personne... oui, mon ange! Il avait des gants de peau blancs qui n'étaient pas boutonnés et qui lui retombaient jusque sur les phalanges. Et, j'oubliais, une fleur énorme au revers de sa jaquette, à quatre heures de l'après-midi.

Il y eut un assez long silence pendant lequel on entendit Larseneur et Brénugat suçoter leurs pipes éteintes. La chambre de Testevel, où se tenait notre assemblée, se trouvait sous les combles d'une vieille et haute maison de la rue Gay-Lussac. C'était une pièce fort basse de plafond, en partie lambrissée. Par la fenêtre sans rideaux, on apercevait les toits, les clochers et les dômes, ce soir-là couverts de neige, de la colline Sainte-Geneviève. La lueur de la ville montait et s'allait perdre dans un ciel chargé de frimas. Mais la petite chambre était chaude. Un feu de houille rougeoyait dans le creux de la cheminée. Testevel, de temps en temps, saisissait un morceau de

charbon, au moyen d'un bout de papier, pour ne pas se salir les doigts, et le lançait dans le foyer. Assis, qui sur le lit, qui sur les tabourets de bois ou sur des sièges de hasard, nous étions là tous les sept, fumant, buvant des verres de thé, devisant avec passion. Justin me regardait d'instant en instant avec inquiétude parce que je ne disais rien. Il était bientôt repris par la fièvre querelleuse, la controverse, les projets.

— En somme, disait Testevel, ce que nous ne pouvons pas leur expliquer, tout uniment, à ces illustres paltoquets, à ces boyards, à ces nababs, à ces virtuoses de la prostitution, à ces dinosaures de la finance, à tous ces hommes éminents qui se foutent pas mal de nous, comme de tout et comme du reste, ce que nous ne pouvons absolument pas leur expliquer, parce que c'est trop simple, c'est que nous voudrions vivre. .

— Oui, et que nous avons assez des sales petites besognes dans lesquelles nous gaspillons le meilleur de notre jeunesse.

— Et que nous avons soif d'air pur, de travail harmonieux...

— De liberté, de liberté!

— Tout cela, disait Jusserand, tout cela, c'est très raisonnable.

— C'est mieux que raisonnable : c'est juste et c'est humain.

A ce moment de nos entretiens se produisait

presque toujours un phénomène dont nous n'avions pas une conscience immédiate, mais qu'un observateur vigilant eût sans doute appelé : le phénomène de l'envol. L'un d'entre nous regardait par exemple avec une soudaine fixité quelque fleur du papier mural, une des taches du plafond, ou même la fumée des pipes et disait d'un air pénétré :

— Puisqu'il suffirait de quatre heures, le travail de l'imprimerie pourrait se faire le matin. Comme cela, dès midi, nous serions délivrés.

— Attends ! Ne dis pas : délivrés. Il ne faut pas laisser croire, il ne faut même pas penser qu'un travail librement choisi serait pour nous une servitude.

— D'accord, mais pense à Brénugat. Pour un peintre, l'essentiel est de prendre la lumière quand elle vient, quand elle est bonne. Il n'y a pas d'heures régulières.

— ...Pendant la belle saison, les exercices physiques auraient lieu sur une des pelouses.

— Et même pendant l'hiver. L'air yif est un stimulant délicieux.

— Un exercice excellent et profitable serait de cultiver la terre. Nous pouvons très facilement produire des légumes et des fleurs.

— Et même, s'il y avait trop de fleurs, comme nous serions près de Paris, nous devrions tâcher d'en vendre.

Depuis un instant déjà, l'on ne savait plus

très bien qui parlait et qui se taisait. Les voix se mariaient comme dans une fête chorale. On s'étonnait parfois, s'entendant parler soi-même, d'avoir envie de se répondre.

— Il faut chaque jour une séance de musique au moins. C'est un des rites du culte. Toute la tribu est rassemblée, comme dans un temple.

— Ce serait assez joli si l'on s'appelait la Tribu.

— « Imprimerie de la Tribu. » Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Moi, j'aimerais mieux La Ruche.

— Mon vieux, tu n'y penses pas : on aurait l'air d'une épicerie coopérative.

— Moi, j'aimerais Le Monastère, ou la Trappe, ou la Chartreuse, quelque chose qui fasse penser aux ordres contemplatifs.

— Contemplatifs ! Tu es bon. Et le boulot, mon ami ? Nous sommes, avant tout, un organisme de travail.

— Pas seulement de travail. De rêve aussi, de libre rêve.

— Ce qu'il faut surtout marquer, c'est l'idée d'une retraite, d'une séparation, d'un retranchement du monde.

— Voulez-vous La Thébaïde ?

— *La Thébaïde ou les frères ennemis.* C'est impossible.

— Attendez. Que diriez-vous d'un mot comme « Solitaires » ?

— En souvenir de Port-Royal?

— Eh bien! oui, mon vieux. Pourquoi pas?

— Ah! ce serait assez beau. Ce serait même assez grave. « Imprimerie des solitaires ».

— Moi, dit lentement Justin, j'accepte le mot de « solitaires ». Il me convient tout à fait. Mais alors, pour le lieu, il serait indiqué de le baptiser : Le Désert.

— « Imprimerie du Désert ».

— Penses-tu que l'on comprendra bien?

— Oh! cela, répliqua Justin, cela m'est tout à fait égal. Pour les gens ce n'est qu'un mot. Pour nous, c'est tout un programme. C'est presque une doctrine, presque une philosophie.

— Oui, murmura Testevel, c'est un peu romantique, mais cela ne me déplaît pas.

Il saisit un gros morceau de houille, le disposa dans le brasier, regarda longuement la flamme voler de-ci, de-là, et se prit à répéter : « Imprimerie du Désert... Imprimerie du Désert. » Ah! ça dit ce que ça veut dire. Il faut quand même avouer que ce serait une chose épataante.

Il y eut un long moment de silence et Justin s'écria tout à coup :

— Bernard, lis-nous quelque chose.

— Je veux bien. Que voulez-vous entendre, ce soir?

— Peut-être une scène de Shakespeare, une belle scène de *la Tempête*.

— Une page de La Boétie!

— Un grand morceau de Pascal, c'est le moment où jamais.

— Non, lis-nous plutôt quelque chose qui nous parle vraiment de nous, qui nous parle de l'évasion.

— Attention! Attention! de l'évasion dans la vie.

— Oui, de l'évasion dans la vie. Lis-nous *Bateau ivre*.

Nous fîmes aussitôt silence et Jusscrand se mit debout. Il avait une voix très grave, et qu'on n'aurait pas attendue, à voir sa chétive personne. Il lisait lentement, sans emphase, mais avec une pieuse ardeur, tel un officiant qui célèbre, aux catacombes, les rites d'une religion honnie. Il disait :

J'étais insoucieux de tous les équipages  
Porteurs de blés flamands ou de cotonnages  
Quand, avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Le menton dans la main, l'œil mi-clos, la lèvre humide, nous écoutions avec recueillement l'hymne à l'amère, à la mystérieuse liberté, le beau chant que nous savions tous par cœur, comme une prière bien aimée.

## CHAPITRE IV

ÉCHOUAGE SUR UN BAS-FOND. ÉTAT ET SIGNALEMENT DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE. DIVAGATIONS DE JUSTIN WEILL. ALLUSION A D'AUTRES RÉCITS. UN TREMBLEMENT TOUT A FAIT ANORMAL.

MAL réveillés de cette austère griserie, nous nous retrouvâmes, une heure plus tard, dans les ténèbres frissonnantes de l'hiver parisien. Nous ne descendions pas « des fleuves impassibles », nous n'étions point « hélés par d'ineffables vents », et nous ne pouvions en aucune manière entretenir l'illusion de suivre « la houle à l'assaut des récifs ». Le bateau ivre échouait momentanément sur un bas-fond. Rassemblés au bord du trottoir, à l'endroit où la rue Gay-Lussac, après s'être élevée lentement, franchit le dos de la colline, — très petite victoire sensible au pas de l'homme fatigué — nous piétinions dans la neige fon-

due et balancions à nous séparer, à nous enfoncer, solitaires, au plus noir de notre nuit.

Testevel, au sortir de sa tiède petite bauge où devaient flotter encore les nuées d'un tabac amical, allait, dans les bureaux d'une gazette, tenir, une partie de la nuit, son emploi de correcteur. Il vivait là, dans la rumeur et le remugle des machines, en société d'hommes étranges, lunatiques, irrités par les tâches nocturnes et dont certains — comme l'étrange Monmerqué — employaient à cette besogne un savoir monstrueux, sourcilleux et tâtillo. Armand Larseneur pensait que, dès l'aube du jour, il lui faudrait, un cartable de moleskine au poing, courir de quartier en quartier pour enseigner les rudiments de la musique à des marmots somnolents et renifleurs. Larseneur supportait des charges pour nous obscures parce qu'il n'en parlait guère et qui l'obligeaient en outre à travailler chez lui, le soir, au service d'éditeurs voraces. Jusserand était sans emploi, ce qui ne laissait pas de l'entretenir dans un état de nervosité douloreuse. Il avait, trois ans plus tôt, obtenu de manière brillante un diplôme de licencié ès lettres. Il s'était marié tout de suite avec une fille admirable, de quatre ans plus âgée que lui, qui travaillait durement, approvisionnait le ménage et s'enivrait d'abnégation. Cependant, le jeune homme cherchait une situation convenable ou qui du moins lui parût telle.

Il la cherchait avec inquiétude et hanteur. Elle tardait à se rencontrer. Brénugat vivait de son art et en tirait quelque orgueil. Il devait pourtant « s'aider » — c'était sa propre expression — en donnant, trois fois la semaine, des leçons de dessin aux pensionnaires d'un marchand de soupe. Il était marié, déjà père d'une petite fille. Il se montrait glorieux de cette famille qu'il n'arrivait à nourrir qu'au prix de peines extrêmes. Jean-Paul Sénac, je l'ai dit, végétait dans l'ombre d'un politicien nommé Couallieux qui le tyrannisait quand il n'avait pas quelque besoin précis de son humaniste à gages, mais qui le couvrait de blandices quand approchait le moment de rédiger un rapport ou de prononcer des harangues.

Nous étions donc là, devisant, sautant d'une jambe sur l'autre au coin de la rue des Ursulines, et mal prêts pour la solitude. Jusserand se prit à tousser et sortit un lourd foulard dont il s'enveloppa la gorge. Les malaises de Jusserand nous faisaient sourire une seconde et nous inquiétaient bientôt : nous aimions ce grand garçon consumé d'un orgueil dont il nous donnait naïvement le spectacle et où nous reconnaissions tous l'une de nos communes misères. Jusserand partit donc se coucher et nous nous séparâmes enfin.

— Viens, dis-je tout bas à Justin Weill, viens m'accompagner jusqu'à ma porte.

Une seconde, Justin me regarda :

— Laurent, dit-il, tu es malade.

— Non, je ne suis pas malade. Je suis triste. Justin me toucha l'épaule de sa main, sans trop appuyer. Il avait de ces élans légers, de ces élans musiciens qui me plaisaient et m'avaient, dès les lointains commencements, séduit. Nos discords n'étaient jamais envenimés et la colère elle-même, entre nous deux, gardait quelque chose de vénier et de tendre. J'aimais sa façon de marcher à mon côté. Plutôt que marcher, je devrais dire sautiller et bondir. Court de jambes et déjà menacé par l'embonpoint, il avait la légèreté des gros hommes avant l'asthme et les trébuchements du cœur. Il m'escortait donc en parlant sans arrêt. Il faisait de très petits pas, se laissait distancer, saisi qu'il était de quelque image obstinée. Puis il courait un peu, me rattrapait, me pinçait le bras parce qu'avec le vêtement il attrapait toujours un brin de peau. Puis il se jetait devant moi pour m'empêcher d'avancer, me retarder un peu, me garder à sa merci. Bafouillant soudain, la bouche pleine de salive, la mèche lyrique, il me saisissait alors par le revers ou par un bouton de mon palefroi. Je le sentais prêt à me prendre le nez ou le menton, tels ces enfants qui veulent coûte que coûte nous faire tourner la tête, nous contraindre à l'attention.

D'ordinaire, il pourchassait, ensemble, trois ou quatre idées, courait de l'une à l'autre et s'étonnait qu'on ne le suivit pas toujours et

même qu'on ne l'eût pas précédé, tant les enchainements de ses songeries lui semblaient logiques et surtout nécessaires. Il disait :

— Ne crois pas que je ne les connaisse pas, ne crois pas que je ne les juge pas. Et ne crois pas, surtout, que je ne me juge pas moi-même. Brénugat est une brute, une brute magnifique, évidemment. Larseneur est amer, mais fort : avec lui, on peut s'entendre et travailler. Jusserand est un tempérament féminin, c'est-à-dire qu'il faut se méfier. Oh ! je ne parle pas de leur talent, de leur esprit. Je ne pense qu'aux caractères. C'est avec les caractères que nous aurons à nous débattre... Il n'y en a pas un seul qui ait le sentiment de l'argent, de ce que vaut l'argent, de ce que représente l'argent. Ils se croient désintéressés, mais c'est parce qu'ils n'ont rien. Je comprends assez bien Sénac lorsqu'il dit que tous les gens illustres ne nous donneront pas un radis. Les gens qui savent la valeur de l'argent ne le donnent pas, comme cela, à tort et à travers... Testevel est faible, avec ses allures de bon géant. Au fond, rien ne se présente comme on l'avait d'abord souhaité... Le Monmerqué de Testevel, ce Monmerqué qu'il nous a sorti, notre Testebraque, eh bien ! c'est sûrement un caractère de cochon, parole ! Ne marche pas si vite, Laurent. Je monterai dans ta chambre avec toi. Je ne t'empêcherai pas de dormir. Vois-tu ? il faut que je te parle. Ou plutôt, si, tu dor-

miras et je te parlerai très doucement. Il faut que je vide mon sac, ou je vais devenir enragé... Sénac m'inquiète. C'est probablement la figure la plus curieuse de toute la bande, des autres, enfin je ne parle pas de nous deux. Mais c'est du sable mouvant. Ah! évidemment, on peut regretter que Chabot ne soit pas du truc, bien que ce soit, lui aussi, un coco très peu maniable. Roch et Vuillaume, n'en parlons plus : ils ne songent qu'à leur carrière, avec une retraite au bout. Que peut-on espérer de gars comme ceux-là? Que faire avec des gars qui n'ont pas encore trente ans et qui ne désirent pas quelque chose d'énorme, d'étonnant, d'extraordinaire? Que peut-on attendre de ceux qui sont contents de leur vie? Une minute, mon petit Laurent. Je sais bien que la rue est en pente, mais tu files, tu files. Attends que je te dise. Ecoute-moi, pour une fois, car c'est grave : le sacrifice est consommé. Je sais parfaitement que je n'épouserai pas Cécile. Dix-huit mois que je me laboure le cœur en long et en large. Résultat : je suis capable de parler de ça posément. Je ne serai pas ton beau-frère, Laurent. Je serai seulement ton frère.

Il avait, sur ces derniers mots, ralenti sa marche, au point que je l'entendais parler à deux ou trois pas derrière moi. Il fit un bond, me saisit le bras et poursuivit d'une voix timide, chaude et vraiment amicale :

— Toi non plus, tu n'auras pas celle que tu aimes. Je le sais. Tu ne m'as pas dit grand' chose, mais je sais tout, qu'elle est malade et partie et même perdue pour toi. Voilà : nous sommes désormais deux vrais frères dans la tristesse. Alors nous allons sortir de cette épreuve et faire quelque chose de grand, quelque chose de rare. Nous ne sommes pas de ceux que le malheur abat. Non, certes. Ce qui m'ennuie, c'est de te voir cette figure. Attends ! Nous allons monter ensemble. Si tu préfères que je m'en aille, je m'en irai. Tu te coucheras, si tu veux. Je peux aussi prendre un livre. Je ne te dérangerai pas, je te tournerai le dos. Moi, je ne sais plus dormir. Toujours une idée qui me tarabuste. Et il faudra, finalement, trouver l'argent. J'ai pensé à plusieurs choses. J'ai des allumettes. Je peux, si tu le veux, allumer ton poêle à pétrole. Oui, il faut trouver l'argent. Maintenant, je suis très pauvre. Ce n'est pas une pauvreté d'oprette. Ma famille, qui m'a tout passé jusqu'ici, est résolue à ne point me passer ce qu'ils appellent ma folie. Alors, une rupture complète, avec conseil de tribu, malédiction et mot d'ordre à la parentèle. Je vais donc dire adieu à toute mon ancienne vie... Mais, qu'est-ce que tu as, Laurent ? Oh ! ce n'est pas naturel. Je ne suis pas médecin, mais trembler comme tu trembles, c'est sûrement une chose anormale. Qu'est-ce qui te prend, Laurent ?

Je m'étais assis sur mon lit et je frissonnais si fort que je l'ébranlais tout entier.

— Je crois, dis-je avec effort, que je vais quand même être malade.

— Qu'est-ce que c'est, à ton avis?

Je haussai les épaules. J'avais résolu fermement de ne rien dire à Justin.

Justin me prit par la taille et me fit tenir debout.

— Tu ne peux rester là, dit-il, dans cette chambre sans feu.

— Conduis-moi tout de suite à l'hôpital. On me connaît dans le service de Letulle, et on m'y donnera un lit.

Cessant soudain de babiller, Justin me saisit par la taille, ferma la porte sur nos pas, me soutint pendant la longue descente de l'escalier, héla bientôt un fiacre qui tournait à l'angle de la rue des Ecoles et, retirant son pardessus, me le jeta sur les épaules.

A peine le fiacre en mouvement, je recommençai de trembler.

— Justin, fis-je à voix basse, n'allons pas à l'hôpital. Non. Conduis-moi chez mes parents, quai d'Austerlitz. C'est quand même là que j'aime encore mieux me trouver si je dois... aller très mal.

Les secousses de mes mâchoires m'empêchaient de parler. Chaque fois que nous traversions la lueur d'un réverbère, Justin me regardait attentivement.

— Qu'est-ce que ce peut bien être ? disait-il. Je n'ai jamais vu personne frissonner d'une telle façon. Tu dois bien avoir une idée : ce sont des choses que tu connais.

Je fis un signe de la tête et fermai les yeux avec force. Je ne pouvais rien dire à Justin des causes de cette maladie.

## CHAPITRE V

BRÈVE RELATION D'UNE GRANDE MALADIE. LE D<sup>r</sup> PASQUIER ÉCRIT SES MÉMOIRES. SONGES ET RÉCITS DE JUSTIN. ANDRÉ ANTOINE A L'ODÉON. POUVOIRS DU PHILOSOPHE. UNE ÉLÈVE DE SARAH BERNHARDT. M. JEAN HERMEREL ET LES MALADIES A PNEUMOCOQUE. CONTRIBUTIONS VOLONTAIRES. LA SAGESSE D'ALFRED VALLETTE. PERVERSION DE L'AMOUR MATERNEL. JOSEPH PASQUIER ET LES PETITS COMPTES. LES DIAMANTS GOLDENSTEIN. AVANTAGES DE LA CULTURE POTAGÈRE. PERRETTE ET LE POT AU LAIT. RÉVÉLATIONS SUR LES CAUSES D'UNE MALADIE.

Mes parents habitaient alors cette bâtie  
cubique et massive que l'on peut voir  
encore à l'angle du quai d'Austerlitz et du  
boulevard de la Gare. Mon père avait con-  
sumé toute l'année 1906 en joutes oratoires  
contre un propriétaire vindicatif. Pourvu d'un  
adversaire à sa mesure, mon père s'était sur-

passé. Le faubourg Saint-Antoine devait long-temps retentir de ces querelles fastueuses. Mon père avait quand même dû quitter la place et il était venu planter sa tente au bord du fleuve, dans ce quartier populeux, parcouru de vents salubres. Il avait dit aussitôt, comme il disait chaque fois : « Voilà mon pays ! C'est ici que je me sens à l'aise. Lucie, nous allons nous installer pour toujours. » Il avait d'ailleurs fait d'heureux débuts et groupé tout de suite un rudiment de clientèle. L'appartement, qui prenait jour sur le quai, était agréable, sinon fort grand. Outre le cabinet de consultations, un salon, une salle à manger, il comportait deux chambres — une pour les parents, une pour ma sœur Suzanne — et un réduit dans lequel on pouvait dresser un lit.

Je n'ai qu'un souvenir très brumeux de mon arrivée quai d'Austerlitz et des premiers temps de cette maladie qui fut la grande ou pour mieux dire la seule maladie de ma jeunesse. Je me vois tremblant avec fureur sur un lit que ma mère a garni de draps frais. J'entends la voix de Justin qui donne ou, du moins, s'efforce de donner des explications. Mon père est là, réveillé dans son premier somme. Il a un fixe-moustaches qui le défigure et que je ne connaissais pas, car il ne s'en sert que la nuit. Cet homme extraordinaire me regarde en souriant. Le sourire

froid, détaché, railleur, le sourire qui m'a, si longtemps, donné du malaise, est soudain coloré d'une sorte de tendresse. Mon père se prend à manipuler des tubes, des fioles et des seringues. Il m'introduit entre les lèvres une cuiller contre laquelle mes dents font un bruit enragé. Presque tout de suite, vient la chute dans des profondeurs ténébreuses. Sentiment d'être au plus creux de l'abîme et de ne pouvoir aller plus bas. De temps en temps on me roule dans un drap mouillé. Je me réveille pour frissonner et, tout de suite, je retombe aux profondeurs. Elles sont hantées de rêves qui rampent. Parfois, j'aperçois une porte, une porte fermée. J'éprouve une peur obsédante de voir sourdre par le trou de la serrure une dévorante et liquide flamme bleue qui est mon ennemie.

Il y a des moments de délire calme et le délire, alors, ressemble à la raison. Mon maître Renaud Censier est mort en Corée, il y a quelques semaines. Tous les journaux en ont parlé. Mais seul je sais le sens de cette mort... Laure Desgroux est partie, malade et malheureuse, dans une clinique des Alpes. Je ne la reverrai jamais. La tempête a passé sur nous. Ah! voici que ma mère me lave les mains et le visage. Odeur de l'alcool camphré. Ma mère n'a pas les traits fatigués, mais tendus et contractés, tout au contraire. Elle serre les lèvres et ne parle guère. Comme elle a

L'air attentif! Parfois, elle me soulève, car elle est encore forte, aussi forte qu'un homme. Ah! j'entends la voix de mon père. Il jure avec douceur. C'est lui, c'est sûrement lui qui me pique la cuisse. Toujours les drogues! Ah! Ah! l'odeur de l'éther. C'est une odeur de mon travail, une odeur du laboratoire... On verra, sur le cahier du laboratoire, on verra que j'ai fait cette injection... Tout est écrit. Seulement, je n'ai pas dit à qui j'avais fait l'injection. Le garçon n'a rien vu. M. Hermerel ne peut manquer de consulter le cahier. D'ailleurs, il manque une dose. Comme c'est drôle, de délivrer! Voici justement M. Hermerel, mon patron. Et il cause avec mon père. Quel rêve extraordinaire! Il suffit de penser aux gens pour les faire surgir. J'entends très bien. M. Hermerel dit : « Je pourrais, à la rigueur, le transporter. On le prendrait tout de suite à l'hôpital de l'Institut. Et vous pensez bien que, si je dis ce qu'il en est, on le traitera de façon particulière. Mais il y a les risques d'un tel transport : il est bien faible. Non, laissons-le. Je reviendrai demain, je reviendrai tous les jours, vous le pensez bien... Je vais faire une prise de sang. »

Et, de nouveau, je plonge. On est bien, au fond de l'abîme. Il est doux de penser qu'on ne peut aller plus bas. Quel repos dans la profondeur! Quelle paix dans le parfait désespoir! Maintenant, c'est Justin qui parle. Il dit :

« Vous verrez, madame Pasquier, nous lui préparerons une belle convalescence. » Maman souffle : « Ne parlons pas encore de convalescence, Justin ! » De temps en temps survient une surprenante rémission. Je n'aime plus la vie. J'ouvre les mains, j'abandonne, je renonce. Je suis délivré de tous les fardeaux. C'est le propre goût de la mort.

Les fardeaux revinrent, avec la vie, au bout de plusieurs semaines. Nous étions en février. Il faisait un hiver froid et lumineux. Aveuglante de clarté laiteuse, la fenêtre de ma chambre est encorée, après tant d'années, peinte sur le fond de mon œil. Plusieurs médecins, dont mon père, assemblés autour de moi, déclarèrent un jour que j'étais hors de danger, qu'il ne me restait qu'à me rétablir et que ce serait assez long.

Environ ce temps, je m'aperçus que j'étais couché dans la chambre de mes parents et que j'occupais leur lit. Je fis de lentes suppurations compliquées pour aboutir à cette conclusion fort simple qu'ils avaient dû s'accommoder tous deux du réduit dont j'ai parlé tantôt et qui manquait d'air et de jour. Je me hasardai, un matin, à en remercier mon père. Il détourna la tête, donna, comme pour en chasser quelque poussière, une chiquenaude à ses longues moustaches de chanvre rouillé, puis il dit, d'un air narquois :

— Je ne m'en étais même pas aperçu. Je suis un peu distrait, mon cher.

Il venait volontiers s'installer, non loin de mon lit, sur un sopha décoloré. Pendant quelques minutes, il lisait le journal ou rêvassait, les yeux au plafond. Puis il roulait adroitement et collait d'un coup de langue une cigarette qu'il irait fumer ailleurs. Ses doigts, sur le bois du meuble, battaient une charge nerveuse qui démentait l'apparent abandon de son attitude. Et, soudain, il se dressait et commençait de marcher dans la chambre en jetant de brefs coups d'œil au miroir de la cheminée. Il devait avoir, alors, un peu plus de soixante ans. Il était toujours chevelu, toujours blond, toujours en bataille, toujours vibrant comme un ressort prêt à l'action. Il apportait parfois sous son bras un pesant cahier recouvert de toile bise et disait, me le montrant :

— Vous lirez cela, plus tard, beaucoup plus tard, évidemment, et vous en serez stupéfaits.

Le génie des inventions et des brevets qui, pendant presque un lustre, avait tourmenté mon père, s'était épuisé brusquement dans le courant de l'année 1906. Eperonné d'une ambition toute neuve, mon père écrivait ses mémoires. Il faisait parfois, avec tranquillité, des allusions inquiétantes à ce grand travail.

— Restif et Casanova sont des enfants, disait-il, et surtout des vantards. J'ai lu tous ces gens-là, tu penses! — et le « tu penses »

avait le ton d'une remarque de spécialiste.

Au début de l'après-midi, les jours ouvrables, il attendait ses clients, ses malades, en bâillant et en sifflant dans son cabinet de travail d'où me venaient, à la faveur des courants d'air, d'épaisses bouffées d'iodoforme et de phénol. Puis, l'heure passée, quelque mystérieux signal le requérant, il saisissait son haut de forme, son pardessus, sa canne, et la maison, soudain, tombait dans un calme parfait, car Suzanne, alors élève au Conservatoire, dans la classe récemment donnée à Sarah Bernhardt, ne rentrait que tard au logis.

Je commençais d'aller mieux et même de prendre un semblant d'intérêt aux visites et entretiens. Parfois, pendant mes heures de solitude, toutes les potions bues, tous les soins donnés, ma mère venait coudre à côté de moi. Il arrivait qu'elle m'adressât la parole en appelant, comme toujours, tous ses enfants avant de retrouver mon nom : « Ferdinand, Cécile, Joseph... Ah ! non, voyons, c'est Laurent que je veux dire... » Le plus souvent, elle s'abandonnait, peut-être parce que j'étais faible, facilement ému, somme toute accessible, elle s'abandonnait à de monologuantes confidences. Elle rêvait tout haut en ravalant à chaque minute un peu de salive. Elle rêvait de son jeune temps et, presque chaque jour, me racontait dans les mêmes termes ses fiançailles, la visite de son futur, ses noces, les

premiers temps de son mariage. Elle se heurtait alors, ainsi voguant au fil de ses souvenirs, à des pensées incommuniquables, sans doute, car elle s'arrêtait soudain, la bouche ouverte, le regard accommodé sur quelque objet lointain, obscur et douloureux.

La voix de Justin fut la bourdonnante fanfare de ce retour à l'existence. Au début, il venait chaque jour, s'asseyait au pied de mon lit et se prenait à parler avec une ivresse volubile. Parfois, maman manœuvrait pour le tirer hors de la pièce. Il ne la voyait même pas et continuait d'extravaguer. Je l'écoutais au gré de mes forces. Il disait :

— J'ai vu Antoine. A l'Odéon, bien entendu. Je lui avais demandé rendez-vous en me recommandant de Lucien Descaves. Il n'a répondu qu'à ma troisième lettre, et encore, au bout de quinze jours. Mais il m'a répondu par télégramme. Et même, il fallait venir tout de suite. L'Odéon, c'est admirable! On répète dans tous les coins. De tous côtés, tu entends des gaillards qui gueulent. Corneille, Racine, les romantiques, les modernes! Ça pète, ça fuse, ça coule de toutes les portes. Ah! on travaille. Et le moindre des employés, l'accessoiriste, le concierge, a l'air fier et important, comme si le sort du monde était entre ses mains. Et Antoine, tu crois le voir partout, tu le rencontres trois ou quatre fois avant d'être vraiment devant lui. C'est le dessinateur, c'est

l'électricien, c'est n'importe qui, mais tout ce monde-là ressemble au patron. Et il y a toujours dix ou quinze poètes dans le couloir qui attendent avec des manuscrits plein les poches, plein les mains, plein le cœur. Je t'affirme que c'est grand, que c'est grandiose!

Justin Weill avait le goût et le don de l'imitation. Il se mettait debout, enflait le souffle, tournait la jambe, rassemblait immédiatement tous les muscles de son visage et jouait avec enthousiasme le personnage dont il parlait.

— Antoine! Antoine! disait-il : imagine une voix de fer blanc qui passe tout entière par le nez parce que la bouche se tortille pour maintenir en équilibre une cigarette opiniâtre. Il fait, toutes les dix secondes, avec ses mains, un geste de chien qui nage, mais c'est pour remonter ses manchettes qui ne sont pas boutonnées et qui lui tombent sur les doigts. Il a deux petits yeux clairs, d'un bleu frais, presque froid. Il vous les montre, brusquement. Il vous les pose brusquement sur la cervelle. Quelle surprise! On ne sait plus où se fourrer. Et il dit : « C'est épata<sup>n</sup>t, ce que vous cuisinez dans votre coin, là-bas. Moi, j'aime ça. Marchez, marchez. Et puis, écrivez-moi des pièces : je vous les jouerai. Voilà ce que je peux faire pour vous. Et maintenant, suis pressé. Venez avec moi. Je vais à la répétition. Descaves m'a dit que vous étiez un poète. Eh bien! ça vous intéressera. » J'y suis allé,

tu penses! On commençait à répéter *Florise...*

La vie! Elle ressemble à ce jour dont tu vois  
Tomber le soir tremblant sur la cime des bois!

Je ne peux pas te dire que j'aime cela. Entre nous, c'est mauvais, c'est très mauvais. Antoine a l'air de dormir, dans un des fauteuils d'orchestre. Et, tout à coup, il commence d'engueuler les acteurs. C'est effroyable! Je voulais le voir, il fallait le voir. Je ne sais s'il pourra vraiment nous être utile. Figure-toi que Sénac m'accompagnait dans cette visite. Il avait du coton rose dans les oreilles. Il dit que c'est à cause du vent. Je trouve cela un peu dégoûtant. Au sortir de l'Odéon, moi, j'étais dans l'allégresse. Et lui, Sénac, il voit une pierre sur le trottoir et il se met à jouer à la marelle, avec sa canne et son melon et sa serviette sous le bras. Il n'a pas le sens des réalités. Est-ce que je te fatigue? Non?

Là-dessus, Justin tirait de sa poche un petit calepin sur lequel il consignait toutes sortes de notes mystérieuses. Il disait, en appuyant le bout de son crayon sur ses dents, d'un air pensif :

— Il faut dix mille francs, en chiffres ronds, pour les grosses dépenses. La machine, le caractère, le loyer... Et encore, avec des paiements échelonnés.

Puis il repartait à des récits postillonneurs.

— J'ai vu Bergson. Il fallait absolument faire une visite à Bergson.

Comme il s'arrêtait, la bouche ouverte, je sortis de la torpeur et finis par lui demander :

— Et que t'a dit Bergson ?

— C'est extraordinaire, murmura Justin en secouant lentement la tête : il nous a écoutés pendant cinq ou six minutes, pas plus, et après...

— Après ?

— Il a commencé de nous expliquer avec une clarté merveilleuse tout ce que nous voulions faire. Je ne savais plus que dire. Il n'y avait plus rien à dire. Figure-toi que Sénac est insupportable. Il a la manie argotique de chambouler la fin des mots. Nous commençons tous à prendre cette même manie. Dans l'escalier il parlait, à voix haute, de l'*Essai sur les données immédiouilles de la consmuche*. Je te demande un peu. Et puis, quand il s'est trouvé devant Bergson, il a été terriblement intimidé. Il en était pâle. Je voyais trembler tous les poils de sa moustache. A part cela, il ne respecte rien, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il soit courageux. Et, tout à coup, il sort d'une voix plaintive des confidences qui ont l'air gentilles et que je trouve révoltantes. Il me dit : « Si ce n'était pas pour toi, je ne me lancerais pas dans cette histoire... » J'ai envie de lui tirer les cheveux, de lui donner des coups de savate dans les gencives.

Justin continuait de me narrer et les événements et ses rêves. Je ne les distinguais pas toujours les uns des autres. Pour moi qui remontais de loin, la passion de mon ami tantôt m'effrayait un peu et tantôt me semblait inintelligible.

Parfois, ma sœur Suzanne, revenue de bonne heure à la maison, répétait l'un de ses rôles dans la chambre voisine. Les deux voix, celles de Suzanne et de Justin, se répandaient, discordantes, dans l'appartement trop étroit. Elles m'indisposaient jusqu'à la souffrance. Suzanne qui était alors dans le premier éclat de sa beauté. Suzanne qui, vers ce temps, était toute joie futile, ivre jeunesse, fleur heureuse, se croyait des vertus expresses pour la tragédie la plus austère. Elle imitait Sarah Bernhardt avec, disait-elle modestement, plus de jet et plus de sang — c'étaient là des mots que je ne sais plus quel journaliste lui avait versés dans l'oreille. — Elle se voyait Bérénice et se lamentait sur les exigences de l'empire et sur la grandeur du renoncement. Certain jour, importunée au milieu de ses soupirs par le monologue de Justin, elle ouvrit la porte, un livre à la main. Elle avait les cheveux, — ces cheveux blonds Pasquier d'une chaleur et d'une lumière incomparables — elle avait, dis-je, les cheveux roulés tout autour de la tête en un bourrelet vaporeux dans lequel courait une torsade de mousse-

line fauve. Un mince ruban presque noir, à plat sur la peau du col, lui était parure parfaite. Elle était un tout petit peu plus grande que moi et de proportions délicieuses. Elle mit le livre, de force, entre les mains de Justin et lui demanda la réplique — je veux dire celle de Titus. — Il la donna sans déplaisir et même avec assez d'accent, tout remué qu'il était alors d'un renoncement non feint. Les deux voix, accordées tout à coup, roulaient dans ma tête malade. Les acteurs ne tardèrent pas à m'oublier tout à fait. Ma mère, enfin, les vint chasser.

Souvent, et presque chaque jour, M. Hermerel me rendait visite. Jean Hermerel avait pris la succession de Renaud Censier au laboratoire de l'hôpital Boucicault. Il commençait alors de se faire connaître par ses recherches sur les maladies à pneumocoque et sur la vaccination de ces maladies. Il a poursuivi, par la suite, à l'Institut Pasteur, ces travaux qui l'ont rendu célèbre. Il venait donc me faire visite et posait à mon père de rares questions en général techniques. Il me considérait ensuite sans rien dire, d'un œil qui se voulait froid et que je sentais amical. Il était fort peu loquace. Il dit, un jour :

— Il faudra beaucoup de repos.

Je répondis de manière ambiguë que je pensais justement demander un long congé. M. Hermerel fit de la tête un signe d'assentiment.

Justin montrait moins de réserve. Il me pressait, chaque jour, à mi-voix, pour n'être pas entendu de mon père dont il craignait, avec raison, les fureurs.

— Commence, disait-il, par te libérer un an. Si tu as des examens à passer, tu feras quand même le nécessaire et nous te faciliterons les choses. Un savant, un médecin, il en faut évidemment un dans notre groupe. Mais, quand tu auras goûté de cette vie-là, quand tu auras passé la première année avec nous, tu nous seras gagné pour toujours. Pense donc, voilà résolu le problème de la vie en société! C'est l'harmonie, l'équilibre, l'accord parfait du corps et de l'esprit, des mains et du cerveau.

J'écoutais en souriant. Justin s'arrêtait et repartait d'une voix soudain hésitante.

— Oh! ce n'est pas que les encouragements nous soient prodigués. C'est drôle de voir comme tout le monde est prudent et comme, au fond, les gens sont peu curieux. J'ai parlé à Paul Adam. Il est gentil. Gros, barbu, l'air considérable. Il sait tout. Il fait un effort méritoire pour avoir l'air de s'intéresser à la jeunesse. Il habite un appartement princier et, pendant l'été, des châteaux avec cour d'honneur, miroir d'eau, perspectives et tout le bataclan. Il nous aidera, c'est entendu. Il nous donnera du travail. Au fond, nous ne demandons pas autre chose. L'argent, il faudra que je le trouve tout seul. Ne souris pas : j'ai des

idées. Si je n'avais pas « des idées » je ne me serais même pas laissé partir dans cette espérance. Je ne peux guère compter sur les autres, sinon pour le tout début, et seulement pour le courant de la maison. Jusserand n'a pas cinq cent francs d'avance. Brénugat aura tout juste de quoi payer leur déménagement. Le métier de peintre est ruineux : il exige un matériel. Larseneur a mille francs et les versera sans hésiter pour la caisse-popote. Tu sais, il parle tout le temps, Larseneur, de ses charges personnelles. C'est tout honnêtement sa mère qui est infirme et dont il paye la pension. Mais il ne faut jamais y faire allusion : il a peur d'avoir l'air sentimental et, tout de suite, il se hérisse. Chose curieuse, Testevel est à la tête d'une petite fortune : il apportera deux mille francs. Il travaille dur — la nuit, c'est pénible — mais il gagne régulièrement.

— Tu sais, dis-je, qu'en rassemblant tout ce que j'ai pu mettre de côté depuis trois ou quatre ans, je disposerais, moi aussi, de deux mille francs, à peu près.

Justin prenait des notes sur son fameux calepin. Il me saisit les doigts et les serra.

— Oh ! dis-je, ce n'est pas un acte de générosité, puisqu'il s'agit de nous, de nous tous. Je voudrais être riche, comme mon frère Joseph.

Justin Weill dressa l'oreille une seconde. Mais il tendait, déjà, la voile à d'autres souffles.

— Sénac, dit-il, est toujours à sec et, quand il a quelques sous, il les boit. Cela m'inquiète, vois-tu? Ah! au fait, que je te dise : j'ai voulu prendre l'avis d'un homme du métier, car, en somme, nous allons être imprimeurs et même éditeurs. Bien entendu, Sénac proteste quand on parle de compétences. Il dit que nous ne devons imiter personne, que notre entreprise doit être absolument originale. Des boniments! Je me demande si Sénac, malgré ses grandes qualités, n'est pas un esprit faux. Enfin, ne parlons pas de Sénac : il est exaspérant... J'ai donc vu Vallette, le directeur du *Mercure de France*. C'est un personnage intimidant, par sa simplicité même. Je suis allé le voir un matin, en m'excusant d'arriver de bonne heure. Il était neuf heures, à peu près. Il m'a répondu paisiblement : « Vous pouvez venir plus tôt si le cœur vous en dit. Je suis à ma table de travail depuis plus de quatre heures déjà. » Il n'est pas de grande taille. Il est même un peu fort comme beaucoup de sédentaires. Mais il a l'air robuste, massif sans pesanteur. Quelque chose de rassurant, de fixe : un rocher. Ses cheveux sont déjà gris et grise aussi sa moustache. Le regard est jeune. C'est un regard qui voudrait être sceptique, et qui est, d'abord, humain. Vraiment, il m'a beaucoup plu. C'est tout le contraire d'un bonhomme à effusions. Il vous laisse parler sans lâcher une syllabe. De temps

en temps, il vous regarde. Oh! sans dureté, mais aussi sans faiblesse. Ce regard dit simplement : « Marchez, marchez toujours. Et ne dites pas de sottises. Surtout, tâchez d'être clair. J'aime les esprits précis. » J'ai fait de mon mieux pour être un esprit précis, et ce n'est pas toujours commode. Alfred Vallette écoute merveilleusement bien. Quelle force! J'en peux parler, Laurent, moi qui n'écoute, au fond, personne, puisque je ne m'écoute pas toujours moi-même. Alfred Vallette écoute, attend, et, quand on a vidé son sac, alors il réfléchit et donne en deux mots son avis.

— Il t'a découragé? fis-je, comme Justin se taisait et tombait en rêverie.

— Eh bien! non, certes non. Quand une idée l'intéresse, son œil brille, tout à coup, et on sent que cet homme d'aspect froid est quand même plein de flamme. Il a dit : « Si l'on considère tout cela sous le jour des affaires, sous le jour commercial, votre projet ne tient pas debout. Ça ne fait rien, essayez quand même. D'abord, c'est la seule façon de vous purger une bonne fois des idées de cette sorte. Et puis, si vous y perdez un peu de temps et d'argent, vous y ramasserez peut-être de beaux souvenirs. Essayez donc et quand vous serez à pied d'œuvre, si vous avez besoin d'un avis de spécialiste, peut-être serai-je en mesure de vous le donner. » C'était la première fois que l'on nous parlait avec cette sagesse

tranquille. En quittant la rue de Condé, j'étais enivré d'espoir. Il faut se jeter à l'eau. Je ne peux plus reculer.

Justin s'arrêta de parler une minute, puis il dit, l'air indifférent :

— Ton frère Joseph est-il en France ?

J'avais, quelques jours auparavant, reçu la visite de Joseph.

— Oui, fis-je. Il est à Paris.

La conversation n'alla pas outre. Je pensai même, sur l'instant, que Justin Weill, qui n'avait aucune raison sensible de me parler de Joseph, avait prononcé le nom de mon frère dans le dessein naïf et maladroit de m'amener à lui donner quelques nouvelles de Cécile qui faisait alors une grande tournée de concerts en Amérique du Nord. Je ne dis rien de Cécile et Justin n'insista pas.

Deux ou trois jours plus tard, comme je m'essayais à manger, nous receûmes un télégramme. Il portait très exactement mon nom. Ma mère en fut alarmée. Nous ne recevions, chez nos parents, que de très rares télégrammes. Ceux qui nous parvenaient avaient presque toujours une signification grave. Ma mère ouvrit donc en tremblant celui-ci. Puis, elle me le tendit. Je lus : « Grande nouvelle. Nous aurons Bièvres. Ton ami, le solitaire... »

— Ah ! fis-je en souriant, c'est une folie de Justin.

Ma mère n'était pas fort instruite de nos projets. Elle murmura :

— Je devine bien que vous cuisinez quelque chose. Mon Dieu, qu'allez-vous imaginer encore ?

Elle était faite, et de longtemps, aux extravagances de son mari, mais tout ce que nous tentions, nous autres, les enfants, la jetait dans l'angoisse et même dans l'épouvante. L'âge commençait de l'alourdir. Elle nous eût empêchés de vivre pour mieux nous marquer son amour. Elle ne se consolait pas de ne nous point pouvoir garder sous son aile de couveuse. Elle rêvait parfois de maladies, oh ! bénignes, il va sans dire, qui, nous ramenant au berçail, nous rendraient à sa tendresse. La crise terrible que je venais de traverser l'avait, en somme, et dans ce sens, moins effrayée qu'assouvie. Il n'est passion qui ne se pervertisse avec les années et le jeu. Ma mère, dès ce temps et sans se l'avouer, nous eût préférés souffrants et remis à sa sauvegarde que vigoureux et à l'essor. Elle avait sacrifié sa vie pour nous donner des âmes fortes et, maintenant, vieillissante, facilement effrayée, elle regrettait presque de ne pas nous voir timides, faibles, dociles à son appel.

Deux ou trois jours passèrent encore et Justin reparut. Il avait l'air sombre et inquiet. Il dit :

— Nous signerons le bail la semaine pro-

chaine. Il faut que tu en sois. Oui, je sais que tu ne peux houger encore. N'importe! J'ai des tuyaux. Tu nous donneras une procuration. Je t'expliquerai. Ça marchera très bien. Coûte que coûte, il faut que cela marche. Tu sais que je suis retourné là-bas.

Son regard s'éclaira soudain. Il poursuivit :

— C'est exactement mon rêve. Je veux dire notre rêve.

Je commençais alors de m'asseoir sur mon lit. Un sang plus prompt me réchauffait les membres. Avec la vie revenaient toutes sortes de pensées urticantes. Je me sentis soudain rougir et ne pus m'empêcher de murmurer :

— Justin. Je suis sûr que tu as vu mon frère Joseph.

Il ne fit aucun effort pour se dérober.

— Comment le sais-tu?

— Je te le dirai plus tard. Oh! Justin, Justin, il fallait voir le monde entier, mais pas Joseph. Tu pouvais consulter des marabouts, des voyants, des tireuses de cartes, des princesses de la science ou des affaires, n'importe qui, mais il fallait laisser Joseph en dehors de notre projet.

— Je me demande, bredouilla Justin stupéfait, je me demande à quoi tu peux deviner que j'ai vu Joseph.

— Si je n'en avais pas une preuve manifeste, je le sentirais à ton air, à ta figure, à je ne sais quoi d'embarrassé, d'inquiet que je

perçois dans tes propos. Et pourtant, tu connais Joseph! J'espère bien que tu ne lui as pas demandé d'argent. Si tu l'avais fait, je douterais de ton bon sens.

Justin rougit à son tour. Il répondit avec franchise :

— Pardonne-moi, mais c'est son métier. Les questions d'argent, il les connaît quand même beaucoup mieux que personne, mieux que nous en particulier. Il n'était pas idiot d'aller lui demander conseil.

— Il ne fallait pas! Il ne fallait pas! C'est mon frère, peut-être; mais ce n'est pas un être de notre espèce. Il y a, entre lui et moi, plus de différences qu'entre un oiseau et un crocodile. Ah! Justin, tous nos projets sont empoisonnés. Je ne peux te dire comme je vais être inquiet et malheureux. Comme il a dû rire — à l'intérieur de la bête, évidemment — et surtout quand tu lui as parlé, à lui qui est au moins millionnaire, de nos pauvres petits calculs, de nos économies, du modeste magot de Testevel, de ce que je donnerai moi-même.

— Comment sais-tu que je lui ai parlé de tout cela?

Sans répondre, je sortis une enveloppe de sous mon oreiller et la tendis à Justin Weill. C'était une lettre de Joseph, reçue précisément le matin même. « *Mon cher Laurent*, y était-il dit, *je vois avec plaisir que tu vas mieux. Je crois même savoir que tu te disposes à l'asso-*

cier à une tentative dont je ne sais pas grand' chose, mais que je trouve extrêmement intéressante. Nous en reparlerons. J'ai pensé, puisque ta santé ne te donne plus de gros tracas, que nous pourrions, comme nous le faisons de temps en temps, régler nos petits comptes. N'oublie pas, mon cher Laurent, que tu me dois toujours mille quatre cent quatre-vingt dix-huit francs et des centimes, ta part du second emprunt, fait il y a huit ans sur mon titre nominal, alors que nous étions à Créteil. Assurément, cette somme n'est pas fort importante, du moins pour toi qui es exempt de charges et qui as une tendance idéaliste à mépriser les questions matérielles. Pour moi, qui traverse en ce moment une période assez difficile, il m'est nécessaire de rassembler toutes mes forces et de faire feu de tout bois. Je suis sûr que, dans ces circonstances, tu tiendras à t'acquitter. Je t'en remercie d'avance et suis ton bien dévoué. Joseph Pasquier.

P. S. L'intérêt triple, à six, comme convenu, s'élève maintenant à 498 francs. Nous mettrons 490 en chiffres ronds. Je te l'ai dit souvent, il ne faut pas laisser traîner les comptes éternellement. L'intérêt alourdit les plus petites dettes. »

La lettre était tapée à la machine à écrire et portait, dans le coin, les repères de la dactylographie, plus un macaron rouge où se trouvait imprimée la mention « pièces jointes ».

Un bordereau fort compliqué complétait en effet le message.

Justin retourna lentement la lettre en tous sens et dit :

— Je ne comprends pas.

— Rends-moi ces papiers, repris-je. Tu es fils unique, Justin. Il y a des mystères humains qui te seront éternellement inexplicables. J'ai reçu cette lettre ce matin et j'ai tout de suite compris que tu avais vu Joseph et même que tu lui avais dit imprudemment que j'avais des économies. La manœuvre n'a pas tardé, comme tu le vois.

Justin se prit à marcher dans la pièce, tête basse et les mains aux poches.

— Si tu lui dois de l'argent... car tu lui dois cet argent...

— Tais-toi, dis-je. On croirait que tu ne le connais pas. Chaque fois qu'il peut penser que j'ai quelque argent, il présente une note de frais. Un « petit compte », comme il dit. Il me réclame des choses étranges : la moitié d'un dîner que nous avons pris ensemble au restaurant, dans notre jeunesse, un pourboire qu'il a donné pour moi, paraît-il, à l'employé d'un grand magasin, une cotisation que je dois à des sociétés dont il m'a mis de force, une part des étrennes qu'il verse, en notre nom à tous, à des gens qu'on ne connaît pas. Cette somme, les mille quatre cents francs, il me l'a réclamée trois fois et je l'ai

payée sûrement deux fois déjà. Et je te répète qu'il est millionnaire... C'est même comme cela qu'il est devenu millionnaire. Et tous les gens de son métier le considèrent, d'ailleurs, comme un virtuose.

Justin ferma les paupières et fit en secouant la tête :

— Eh bien! voilà, j'ai eu tort de... Que je te le dise, Laurent, je l'ai chargé d'une opération. Il n'y a pas d'autres mots. Quand j'ai quitté ma famille, j'emportais comme réserve, comme poire pour la soif, une paire de boucles d'oreilles en diamants que m'avait données ma grand'mère Goldenstein et qui m'appartenaient en propre. Eh bien! je veux à tout prix faire notre maison de Bièvres. Les diamants, je m'en moque. Elle disait, ma grand'mère : « Ce sera pour ta femme. » Mais je ne me marierai point. Il faut faire Bièvres, ou je sens que je tomberai malade. Alors, j'ai porté les diamants à Joseph et je lui ai dit que j'en voulais dix mille francs. Tu comprends que je suis dans une situation difficile. Je connais des joailliers. Je ne peux aller chez aucun. Tous, des Blumenfeld et des Kahn, tous des amis de ma famille. Ils me tromperaient, eux aussi, et ils me trahiraient en outre. On saurait, dans tout le clan Weill, que j'ai vendu les diamants. Ce seraient des cris et des malédic-tions. Alors, mieux vaut Joseph.

— Il t'a donné les dix mille francs?

— Non. Il m'en a promis neuf. Il a dit : en deux versements.

Il y eut un profond silence. J'étais maintenant très rouge et le front couvert de sueur. Je m'entendis prononcer :

— Ecoute-moi bien, Justin, ou tu ne feras pas Bièvres et tout sera manqué pour toujours. Ecoute-moi bien : exige dix mille tout rond, et d'un seul coup, oui, d'un seul coup. Sans cela, garde les pierres. Tu comprends bien que si Joseph te propose neuf mille... Ah ! c'est affreux, Justin, mais il faut que je délivre ma conscience... Si Joseph t'en propose neuf, c'est qu'il en tirera pour le moins seize ou dix-huit mille. Voilà.

Justin vint tout près de mon lit et me mit la main sur la tête. Il avait l'air soudain calme, souriant, affranchi.

— Joseph donnera les dix mille, dit-il, et en une seule fois. Je le jure. Tu as bien fait de parler. Sois sans crainte, je ferai tout en règle. Joseph est Joseph; mais moi, je suis toujours juif. Rien à craindre. Et puis ne parlons plus de cela. Ne te rends pas malade. Et maintenant, que je te dise quelque chose de Bièvres. Tu sais que j'y suis retourné deux fois, avec les copains, et une troisième fois, tout seul. Cette fois-là, j'ai fait la route à bicyclette. C'était beau ! Je ne peux pas te raconter tout. Il y avait un brin de soleil d'hiver. Et les platanes, dans la plaine de Châtillon, quelle

grâce ! quelle force ! Dans quelques jours, nous allons commencer l'installation et les déménagements. Nous allons commencer sans toi. Larseneur apporte son piano. Les livres, nous les mettrons en commun. Et, dès que tu seras guéri... C'est trop beau, c'est trop beau ! Je n'en dors plus. Je n'en mange plus. A propos, on nous a présenté le fameux Picquenart. Une chouette figure d'ouvrier. Je suis en train de tout combiner avec lui, pour le matériel. Tu verras, Laurent, tu verras ! La semaine prochaine, la machine sera choisie et commandée. C'est une vie nouvelle, mon vieux ! Peux-tu me donner du papier : je vais dessiner un plan de la maison.

Justin commença de faire toutes sortes de croquis en s'embrouillant vingt et vingt fois dans les proportions et l'ordonnance. Le désir qu'il avait des choses tenait, à certaines minutes, de l'hallucination.

Il m'écrivit, le lendemain, car il ne pouvait me venir voir, une lettre brève, rédigée comme un bulletin de victoire. Je l'ai gardée. Je la relis parfois. Elle se termine ainsi : « La question de la nourriture est presque résolue, grâce au potager, qui est vaste, et au verger qui comporte de nombreux arbres en plein rapport. J'ai trouvé tous les renseignements auprès des spécialistes de l'endroit. On pourra même avoir, au prix d'un très petit effort, des poules, des lapins, peut-être un cochon,

peut-être une chèvre. On peut songer à une vache, car elle donnerait du fumier, m'a-t-on dit, plus qu'elle ne coûterait de nourriture... »

Dois-je avouer que, la première fois, je lus cette lettre charmante sans songer à La Fontaine?

C'est également vers ce temps, vers la fin de février, que se place un autre entretien dont force m'est de faire une mention, même sommaire. Les visites de Justin s'espacraient, car Bièvres, de jour en jour, devenait une réalité plus pressante. Un soir, Justin fit une apparition furtive. J'étais seul dans la chambre. Un bec de gaz à manchon incandescent ronronnait au chevet du lit. Je lisais avec un trouble extrême le livre de Tolstoï sur Shakespeare.

Justin avait le visage éclairé d'un mystérieux sourire.

— Un mot, dit-il. Un mot seulement. Mais il faut que tu l'entendes.

Il se pencha vers moi et poursuivit, plus bas :

— J'ai vu M. Hermerel, ton patron, et nous avons parlé. Je sais maintenant que tu as essayé sur toi-même le nouveau vaccin au sujet duquel M. Hermerel avait de grandes inquiétudes. Et c'est à cause de cela que tu es tombé malade.

Comme je ne répondais rien, il dit encore à mon oreille :

— Jure-moi, Laurent, que tu n'as pas fait cela parce que... parce que... Je comprends que l'on puisse avoir envie de mourir...

Je me tournai vers la ruelle en secouant les épaules.

— Tu as bien tort, dis-je, de te mêler de choses dont tu ne sais rien.

Si je rapporte ici ce bout de conversation, c'est pour rendre intelligible une partie de mon récit que je ferai, sans doute, à contre cœur, quand le moment en sera venu, mais que je ne peux pas ne pas faire.

## CHAPITRE VI

PLAN DE LA MAISON DES SOLITAIRES. LE DÉMÉNAGEUR INCONSTANT. UNE VEILLÉE PURIFICATRICE. LARSENEUR ET SON ANIMAL SACRÉ. PETITS CROQUIS DE FLORENCE ET D'ALICE. DÉBAUCHES DE GÉNÉROSITÉ. L'ENNEMI DU LUXE. JUGEMENT CRITIQUE SUR UN PEINTRE CÉLÈBRE. QUE LA NOUVELLE VIE COMMENCE !

La maison de Bièvres, louée dans les derniers jours de février, devint presque aussitôt le lieu d'une belle effervescence. J'en ai manqué les premiers jours, mais ils m'ont été narrés, si bien que je ne sais plus trop si je ne les ai pas vécus.

La bâtisse, inhabitée depuis un lustre pour le moins, était alors dans un état de délabrement qui, sans doute, eût déconcerté des esprits moins ambitieux de refaire le monde à leur goût. Justin Weill, dans sa grand'hâte, vint s'y installer le premier, dès la signature du bail. « Les réparations, disait-il, nous nous

en tirerons nous-mêmes et nous coucherons sur le chantier. Coller du papier propre, planter des clous, donner quelques coups de pinceau, ce n'est quand même pas sorcier. »

Il avait rassemblé ses hardes, quelques meubles, quelques livres et, les ayant confiés aux soins d'un déménageur, il vint les attendre, au jour dit, dès après le déjeuner. C'était la fin février. Il faisait un froid brumeux. Justin débarqua seul à Bièvres, un troussau de clefs dans sa poche. Il pensait d'abord recevoir ses meubles, puis refermer la maison et s'aller coucher soit à l'auberge, soit même à Paris, dans ma chambre de la rue du Sommerard, car il avait donné congé, fermement, de son logis parisien.

Justin ouvrit la grille et parcourut, l'ivresse au cœur, le chemin couvert de feuilles pourries qui touchait la maison sur la face septentrionale. Une lourde valise à chaque main, rouge, recru d'effort, il regardait cette demeure décrépite et mélancolique et, déjà, par la pensée, il la voyait comme elle allait être bientôt : chaude, débordante de vie, de voix humaines et de musiques. Il percevait déjà les rumeurs de l'atelier au travail, le tintement des casseroles dans une cuisine illuminée, la respiration des chambres, les propos et les chants des compagnons assemblés, le crépitement des grosses bûches dans l'âtre de la salle commune. Le parc lui-même, le parc

morose et frileux, Justin le voyait déjà paré de verdures, de fleurs, éclairé de francs visages, de jeux, de fêtes fraternelles.

Il vint jusqu'à la porte principale et l'ayant ouverte, il se mit en devoir d'inspecter seul, d'un œil calme, ces lieux qu'il avait déjà visités à trois reprises avant de signer l'engagement.

La maison était certes grande, et moins pourtant que nous ne l'avions jugée, à la suprême heure du crépuscule, le soir de la découverte. C'était une maison bourgeoise, ce n'était ni un palais, ni une caserne. Le rez-de-chaussée, remanié plusieurs fois au long du siècle, comportait une très grande salle flanquée de deux autres pièces d'un emploi difficile. Elles servaient chacune de vestibule à des constructions spacieuses, greffées de part et d'autre sur le bâtiment central, dispositif qui nous avait frappés dès le premier jour parce qu'il amplifiait noblement les façades. Ces deux ailes, surmontées de terrasses à balustres, étaient éclairées par de larges baies mais n'avaient point de cheminées. L'une d'elles avait servi comme jardin d'hiver; le plancher en était gâté par les arrosages. La cuisine, claire, plaisante, se trouvait, ainsi qu'une autre chambre d'usage indéfini, sur la façade septentrionale que la maison montrait d'abord au visiteur et qui n'était pas la plus belle. A l'étage, on comptait six chambres

dont quatre fort bien exposées. Celles de l'est et de l'ouest donnaient, par une porte-fenêtre, sur les terrasses dont je viens de faire mention. Enfin, sous les combles, se trouvaient encore trois bonnes pièces lambrissées où l'on ne pénétrait, malheureusement, qu'en traversant le grenier.

Justin allait de chambre en chambre, réveillant les araignées, poussant les persiennes arthritiques, livrant au plein jour la poussière et les moisissures. Il posa ses valises au premier étage et continua de faire crier les parquets et de visiter les placards, de tâter les escaliers, de l'orteil et du talon. Loin de l'affliger, toute cette vétusté l'enflammait d'ardeur et d'entêtement. Il avait été, dès la première heure, saisi, pour cette maison, d'un goût passionné qui ressemblait à l'amour dans ce qu'il a d'exclusif, d'égaré, d'opiniâtre. C'était cette maison-là qui lui plaisait, et nulle autre. Elle était ruineuse et sale. Eh bien! on la réparerait, on en ferait la toilette. Quel plaisir eût-on pris à se loger benoîtement dans une coquille toute prête, toute nette et toute encaustiquée? Non, ce qu'il fallait, c'était justement cette ample mesure dont, par la force de l'amour et de l'intelligence, on finirait par faire un temple. Ainsi pensait Justin en inspectant flévreusement les corridors, les placards et les encoignures qui fleuraient, de-ci, de-là, le bouquet mort, le vieux livre, le bois vermoulu,

la cendre, la fumée froide et, parfois, relent plus mystérieux, l'eau de toilette démodée ou les produits pharmaceutiques.

Comme les déménageurs tardaient à paraître, Justin descendit au parc. Il était à l'abandon. Les allées ne se distinguaient plus des anciennes pelouses sur lesquelles se dressaient les tiges mortes et rouillées, mais roides encore, de l'oseille sauvage. Il y avait d'assez beaux arbres. Un bras de la Bièvre alimentait un bassin vaseux que Justin, dans son cœur, caressa tout aussitôt du nom de miroir d'eau. Il poursuivit sa promenade. Un léger brouillard donnait de la profondeur à toutes les échappées de vue. Dans le bas du domaine, séparé du parc par une haie d'arbustes, s'étendait le potager. Il était défiguré par la brousse. Une maisonnette aux croisées sans vitres avait dû servir, en des temps meilleurs, de logis pour un jardinier. Par-dessus la muraille du sud, on apercevait le fond du val et la route qui s'élève, escortée de boqueteaux, vers le plateau de Saclay.

Justin en était là de son exploration quand il crut entendre le roulement d'une voiture et le pas des timoniers. Il remonta bien vite jusqu'à la grille. La route était déserte. Justin regagna la maison et se reprit à l'inspecter. Un peu plus tard, la pensée lui vint que la voiture pouvait n'arriver qu'à la nuit et qu'il manquait de luminaire. Il ferma les portes,

courut d'un trait jusqu'au village, acheta deux paquets de bougies et plusieurs boîtes d'allumettes. Il regagna la chambre où se trouvait son bagage, s'assit sur une des valises et commença de faire des plans et des comptes, dans l'espoir de tromper l'attente. Il allait y parvenir quand tomba le crépuscule. De gros flocons de neige erraient paresseusement dans l'espace glacé. Justin sentit le froid. Il descendit au parc, trouva du bois mort, quelques bûches sous un appentis, deux ou trois bottes de paille dans le pavillon du jardinier. Il revint à la maison, alluma du feu non sans peine et se tint à croupetons, les yeux cuits par la fumée, pour souffler sur la flamme incertaine. Puis il courut à la grille, comprit que la soirée passait, que le déménageur ne viendrait plus ce jour-là, fut saisi d'une réelle angoisse et, brusquement, se rodit, décidant qu'il allait coucher là, tout seul, sans lit, sans dîner, dans une solitude profonde, et que ce serait une sorte d'épreuve, une veillée purificatrice, une retraite solennelle au seuil de la grande aventure.

Il ferma toutes les portes et les persiennes des fenêtres, alluma deux bougies pour mettre un semblant d'ordre dans le contenu de ses valises. Comme le feu, enfin lancé, illuminait toute la chambre, il éteignit les bougies, s'étendit sur le sol et disposa sur lui tout ce qu'il possédait de vêtements.

Il demeura longtemps ainsi, le cœur gonflé d'un grand besoin de larmes héroïques, regardant, au plafond, palpiter la lueur des braises, écoutant les souris qui travaillaient petitement dans la charpente des murailles. Je pense qu'il s'endormit, mais qu'il fut, bien avant l'aube, réveillé par le froid mortel de cette mesure oubliée. Justin, quand il me contaît cette première nuit du Désert, ne me donnait jamais de ces détails lyriques auxquels il avait naturellement plaisir. Il fronçait les sourcils, baissait la tête et murmuraiit à voix basse : « Les heures les plus importantes de ma vie, je t'assure. »

Le déménageur n'arriva que le lendemain, à la fin de la matinée. L'exaltation de Justin s'allait muer en courroux. Il fit monter ses meubles dans la chambre même où il avait passé la nuit et qui se trouvait au premier étage, à l'extrême ouest. Puis il congédia les voituriers et fut se restaurer en hâte, chez un débitant du voisinage, car il attendait Larseneur pour le début de l'après-midi.

Larseneur parut à l'heure fixée. Il arrivait avec son déménagement, assis sur ses malles, à l'avant de la voiture. Il avait eu des difficultés au moment de faire emballer son piano, pour lequel il réclamait sans cesse des précautions, des égards et qu'il couvait de l'œil avec une tendresse vindicative. Larseneur était grand, vigoureux, barbu de sombre. Ses longs

cheveux bouclés retombaient sur une encolure puissante. Tel, il ne ressemblait guère à ces créatures ombrageuses, irascibles, tourmentées auxquelles, d'ordinaire, le démon de la musique réserve ses bonnes grâces. Nous qui le connaissions bien, nous savions que, dans cette charnure vigoureuse, habitait une âme chagrine et perpétuellement effrayée.

Armand Larseneur descendit de la voiture et commença tout aussitôt de songer à son piano. C'était un « crapaud » de bonne marque et de forme agréable. Larseneur l'avait acheté d'occasion, au prix de rudes sacrifices. Il représentait le plus clair de la fortune temporelle du musicien et son instrument de travail. S'il fallait le confier à des mains inexpertes, le jeune homme grimaçait de souffrance. Il collabora lui-même à la descente de voiture, puis il parcourut les pièces où régnait une température polaire en grondant des choses folles à propos de l'humidité, du régime des vents, de la position des fenêtres. Le voiturier et son aide attendaient, les bras ballants, tout prêts à la chamaille. Enfin le piano fut entreposé dans la grande salle du rez-de-chaussée.

— C'est provisoire, disait Larseneur.

Et il tira de ses bagages tout ce qu'il avait de vêtements pour en envelopper, avec des soins de nourrice, la caisse de bois sonore.

Les autres meubles de Larseneur furent

posés au hasard dans une chambre du premier étage. Le soir même, les deux amis décidèrent de camper sur place et de coucher tous deux dans le lit de Justin, qui venait d'y mettre des draps. Ils firent un grand feu de bois, dinèrent de pain et de fromage, burent quelques verres de vin rouge et finirent par s'endormir, malgré l'exaltation, les projets lancinants et l'espoir tout pareil à une douleur névralgique.

Bernard Jusserand et sa femme, Alice, arrivèrent le troisième jour et, presque en même temps, le couple Brénugat. Il y eut un moment de confusion et l'on s'aperçut qu'il fallait prendre des dispositions fermes au sujet du logement. Les déménageurs entassaient — ce n'était pas fort considérable — pêle-mêle, dans les pièces du bas, les meubles des deux ménages. Justin réunit un conseil autour d'un broc de thé brûlant. Ce fut une minute magnifique. Les jeunes hommes rivalisaient de générosité, si bien que l'on put croire, au début, que les chambres les meilleures allaient rester inoccupées et finiraient par échoir aux ouvriers de la onzième heure. Brénugat, faisant observer que la froide lumière du nord est préférable pour les peintres, obtint, mais non sans débat, la chambre du premier étage située au-dessus de la cuisine, l'une des moins bien exposées. Sa femme, Florence, assistait à ces généreuses querelles, avec le sourire apathique d'une personne que les extravagances des artistes

trouvent parfaitement blasée. C'était une blonde aux paupières lourdes et cernées, à la carnation fragile. Elle était frileuse, souffrait d'un perpétuel rhume de cerveau qui lui gâtait la prononciation des voyelles nasales et sortait parfois de son apathie pour lâcher avec innocence quelque mot non pas grossier, mais naïvement insolite. Elle était plus âgée que son mari. Ils avaient, je crois l'avoir dit, une petite fille de trois ans qui restait à Paris, aux soins d'une amie et qui devait venir à Bièvres quand l'emménagement serait achevé.

Pourvu que son piano fût l'objet d'égards exceptionnels, Armand Larseneur faisait montrer d'une abnégation parfaite. Il n'y avait, à l'étage, que deux chambres mal exposées. Brénugat prenant la première, Armand exigea la seconde. Justin la réclama tout aussitôt. Une passe d'armes s'ensuivit qui fut des plus édifiantes. Brusquement, Justin céda. Mais il commença, sans rien dire, de retirer ses meubles et ses nippes de la chambre qu'il occupait depuis deux jours. Il les transporta dans la pièce du rez-de-chaussée, symétrique de la cuisine, et où l'on parlait d'installer l'administration, le bureau. « C'est tout simple, disait-il, je suis un peu le comptable. Je logerai dans notre bureau. »

Bernard Jusserand, de sa belle voix musicale, demandait en toussotant qu'on lui fournit l'occasion de quelque généreux sacrifice. Il

finit par céder aux objurgations de sa femme et s'installa, non sans protestations, dans la chambre dont Justin se retirait et qui se trouvait presque chaude, au sein de la maison transie.

Je ne peux sans émotion évoquer ici pour la première fois la touchante figure d'Alice Jussrand. C'était, à l'époque où prend ce récit, une très belle personne au doux visage courageux. Elle portait de grandes nattes d'écolière qu'elle roulait en gros macarons sur ses oreilles, ce qui n'était certes pas la mode du temps et contribuait à lui donner une figure originale. Elle était toujours vêtue, d'ailleurs, en dehors de toute mode, comme les grandes dames du XVIII<sup>e</sup> siècle agonisant, pendant les angoisses de la révolution : longue jupe étoffée, taille serrée, sous la gorge, bonnet et châle croisé. « Alice, disait Sénac, est toujours en grande toilette pour aller à la guillotine. » Elle avait les traits perpétuellement tirés par le travail et les veilles. Elle donnait des leçons dans plusieurs écoles libres, car elle était instruite. En outre, elle s'occupait, au logis, d'ouvrages de traduction. Nonobstant ce surmenage, c'était, je le répète, une aimable personne : beau giron, gracieux corsage. Elle était de ces épouses qui reprennent, auprès de leur mari, toutes les fonctions maternelles. Jusserand se laissait faire avec des mouvements d'humeur mal joués, car il

était gagné, de longtemps, aux menus soins, aux boules chaudes, aux tisanes, aux caresses protectrices.

Ces dispositions prises, trois chambres restaient libres sur la façade ensoleillée. On résolut de réserver les deux du milieu pour Testevel et moi-même, celle de l'est pour Sénac.

— Vous verrez, dit Larseneur, avec un sourire ironique, vous verrez : Sénac est capable de nous déclarer que le soleil le gêne et qu'on l'a mis là par brimade.

Sénac arriva deux jours plus tard et ne dit rien de tel. Ce devait être un des tout premiers jours de mars. Le val de Bièvres était couvert de gelée blanche. Sénac arriva par le train, le matin, son chapeau melon sur l'oreille et son parapluie sous le bras. Il avait mis aux bagages deux grosses malles et un lit de fer pliant.

— C'est tout, dit-il à Justin qui l'accueillit sur le quai. Je suis l'ennemi du luxe, l'ami de la simplicité monastique.

Il trouva la maison retentissante du bruit des marteaux et du sifflet des travailleurs : on avait sans retard commencé de coller des papiers propres sur les murs et de repeindre les boiseries. Une salubre odeur de térébenthine se propageait de porte en porte. Les copains, vêtus de blouses, besogaient sur les échelles. Florence et Alice chantonnaient dans la cuisine.

Pour cette activité, pour cette joie, Sénac eut un coup d'œil sévère.

— Quoi! dit-il. La machine n'est pas encore là? Picquenart n'est pas arrivé? Et moi qui pensais vous trouver tous au travail! Quelle déception!

Il prit possession de sa chambre et commença de vider ses deux malles dont l'une contenait toutes sortes de médicaments. Il disposa sur la cheminée, avec un soin méticuleux, des bocaux, des flacons et des boîtes. Puis il se plaignit du froid.

— Je vais bien trouver, dit Justin, de quoi te faire une flambée.

— Et la servante? dit Sénac. On a parlé d'une servante.

Il avait l'air maussade, presque agressif. Justin répondit, avec une surprenante humilité :

— Nous cherchons une servante dans le pays. Je ne l'ai pas encore trouvée, mais cela ne tardera pas.

Sénac s'en fut visiter la maison. Il mordillait sa grosse moustache noire et disait des choses très désagréables. A force de bonne humeur, on finit par le faire rire.

La grande pièce du rez-de-chaussée avait, après conciliabule, été nommée salle à manger. Larseneur, qui la jugeait la plus saine, la plus sèche, exigeait que son cher piano y reçût une place définitive. On achevait de coller,

dans cette même pièce, un papier gris très présentable et Brénugat clouait à la muraille des reproductions de Carrière représentant l'une Verlaine, l'autre une maternité.

Sénac sortit de son gousset un monocle attaché par un cordonnet de soie. Il considéra les tableaux et dit à Brénugat, stupéfait :

— Toi, tu es sûrement un peintre, dans toute la force du terme. Je me demande alors comment tu peux aimer ces navets.

Jean-Paul Sénac se remit en route et poursuivit son voyage critique. La maison était à la joie et toute gonflée d'enthousiasme. Elle n'eut pas trop de peine à digérer Sénac. Deux heures plus tard, garni d'un bifteck aux pommes, un bleu d'ouvrier sur le râble et perché au sommet d'une escabelle, Sénac badigeonnait les croisées en fumaillant des cigarettes.

La survenue de Testevel, qu'on attendait seulement pour le lendemain, dénoua soudain chez Justin les ultimes inquiétudes. Il vivait, depuis quelques jours, dans une fièvre d'anxiété. Il redoutait les défections de la dernière heure. Voyant tomber ses craintes, il décida de s'abandonner au bonheur.

Testevel avait courageusement donné congé de sa chambre et renoncé, sans objection, à un emploi lucratif. Il apportait avec soi son petit mobilier bien tenu qui sentait, dès ce temps-là, le vieux garçon de carrière, le célibataire de vocation. On lui fit un accueil lyrique.

Justin me raconta ces événements mémorables, cinq ou six jours plus tard, dans le petit train de Bièvres. Il était venu me chercher, car j'étais encore assez faible, et pour donner apaisement aux dernières craintes de ma mère.

— Tes meubles sont arrivés, disait-il. Ils sont en place déjà. Nous t'aiderons à t'installer. J'ai moi-même choisi ta chambre. Et surtout, ne crois pas que nous te laisserons travailler, dans les commencements. Il faut te reposer d'abord. Il faut respirer à pleine poitrine l'air de la liberté. Nous aurons la machine et le matériel cette semaine. Et ne crains pas le froid, j'ai fait du feu dans ta chambre depuis deux ou trois jours. Testevel va te prêter son fauteuil de cuir. A compter de ce soir, nous sommes tous réunis et la nouvelle vie commence.

## CHAPITRE VII

INUTILITÉ DES LOIS DANS LA RÉPUBLIQUE IDÉALE.  
SÉNAC OU LA RÉSURRECTION QUOTIDIENNE. JUSSE-RAND, LE PARFAIT SOLITAIRE. ÉLOGE DE M<sup>me</sup> CLOVIS.  
L'AMI DES ANIMAUX. UN DISCIPLE DE WAGNER.  
A PROPOS DE LA MANDOLINE.

**L**A nouvelle vie commença.

Je vais m'efforcer, rassemblant tous mes souvenirs, d'en composer une relation ordonnée. J'y aurai sans doute grand'peine.

Justin fit, l'un des premiers soirs, et non sans timidité, certaine proposition qui parut surprendre presque toute l'assistance. « Nous allons vivre, disait-il, comme des moines au monastère. Il nous faudrait sans doute établir une règle, et surtout en ce qui concerne l'emploi de notre temps. »

Il y eut un instant de profond silence, puis Larseneur murmura : « Il a toujours été convenu que notre règle essentielle serait la

liberté. Nous sommes assez raisonnables... » Une discussion joyeuse et confuse commença sur cette réplique. Sentant qu'il ne pouvait compter sur l'assentiment général, Justin n'insista pas. Testevel disait, avec son large rire : « Nous ne sommes pas si nombreux : un mot, un regard et nous voilà tous d'accord. » — « Mais oui, poursuivit Jusserand : nous sommes ensemble tout le jour. Nous formons une assemblée perpétuellement délibérante et nous faisons notre loi au fur et à mesure de l'usage. »

Cette formule parut heureuse et tout le monde l'adopta.

La machine devait arriver quelques jours plus tard. Il fut convenu que l'attente serait entièrement consacrée à la mise en état de la maison et tout le monde s'y employa dans la fièvre et les transports.

Dès le point du jour, on entendait remuer des casseroles dans la cuisine. Les deux femmes, levées tôt, commençaient de préparer le petit repas du matin. L'odeur du pain rôti et du café s'élevait d'un étage à l'autre, passait sous les portes mal jointes et tourmentait les dormeurs. C'étaient aussitôt des cris et des ruades dans les cloisons.

Il fallait alors réveiller Sénac, et ce n'était pas petite affaire. Le premier jour, Sénac, sans le vouloir, plongea toute la maisonnée dans l'angoisse. On avait bu le café, on s'allait

mettre au travail et Sénac ne donnait encore aucun signe de vie. Ses persiennes étaient closes. La porte était verrouillée. Les amis se hasardèrent à frapper au panneau. Silence profond. Nouveaux appels. Même silence. La chambre semblait désertée. Au bout d'un instant, toute la tribu se trouvait rassemblée dans le couloir. Brénugat, qui était assez brusque, rompit l'attente générale en donnant dans la porte deux ou trois violents coups de poing. Le silence retomba. Nous en étions effrayés et nous attendions, bouche ouverte, espérant un signe de vie. Brénugat recommença de heurter la porte en poussant de grands appels.

Alors, mais alors seulement, nous perçumes la voix de Sénac. Il balbutiait quelques mots égarés. Il finit par venir tourner la clef. Il avait l'air d'un animal à qui l'on a enlevé une partie de la cervelle. Il était encore tout empoisonné de sommeil.

Tel était Sénac. Il s'endormait tard et difficilement. Mais il tombait alors dans un sommeil effrayant, un de ces sommeils qui donnent idée de la mort. Il nous fallait, chaque matin, l'en arracher à grand tumulte. Et c'était d'autant moins facile que, malgré nos objurgations, Sénac s'obstinait à fermer sa porte à clef, prétendant que, sans cette précaution, il ne pourrait s'endormir. Je n'ai jamais vu d'autre exemple d'un sommeil aussi profond et aussi triste. Sénac sortait de

cet abîme, titubant, les traits pâteux, l'esprit et le corps encrassés pour une partie du jour. Il m'a souvent avoué que, pendant l'heure qui suivait ce réveil terrible, la vie lui paraissait odieuse et privée de sens. Il lui fallait, chaque jour, guérir de sa nuit ainsi que d'une maladie. Les premiers temps, Alice Jusserand lui prêta un réveil à double timbre que l'on plaçait dans une assiette et qui propageait un bruit de fin de monde. Sénac ne l'entendait point. Il finit par le casser dans un de ces gestes incohérents qu'il faisait toujours pour échapper à l'abîme de chaque nuit.

Sénac enfin sur pied, le premier déjeuner pris, nous nous jetions au travail. Nos accoutrements étaient fort disparates : blouses de peintres ou de paysans, cottes bleues, vestes de treillis. Larseneur exhibait une vareuse de velours à côtes, toute blanchie par les lavages et qui miroitait bellement. Jusserand, dans la crainte des rhumes, portait tout le jour, même au coin du feu, un gros cache-nez de laine et une calotte de chanoine. Dès le matin, nous entendions retentir la clochette de la grille. Jusserand sautait de l'échelle et disparaissait aussitôt. Jusserand, dès les premiers jours, avait déclaré bien haut : « Je n'ai pas donné mon adresse. Je suis retranché du monde. C'est fini! La solitude! » C'était sans doute un vœu sincère et Bernard Jusserand d'ailleurs recevait très peu de lettres. Il n'en avait pas

moins une extraordinaire passion de nouvelles. En entendant sonner à la grille, il courait, songeant au facteur. C'était parfois un commerçant, parfois le boulanger, parfois la bouchère, avec sa rosse et sa chignolle. Jusserand revenait, furieux. Parfois c'était quand même le facteur. Il y avait toujours quelques lettres et des paperasses. Jusserand les rapportait sans chercher à dissimuler son extrême curiosité. Il disait : « Je n'ai rien, c'est extraordinaire. » — « Mais, répliquait Sénac, puisque tu dis que tu n'as pas donné d'adresse... » Jusserand haussait les épaules. Il était tout entier tourné vers l'avenir, vers les signes et les surprises de l'avenir. Il regardait le courrier des autres sans dissimuler son envie. Il touchait les lettres, les retournait, les flairait. On sentait qu'il devait se retenir de les ouvrir. Il lui arrivait parfois de ne même pas se retenir. Il disait : « Tu as une lettre de Schleiter, je reconnaiss l'écriture. Cela nous intéresse tous. Tu permets? » Nous étions trop joyeux pour lui reprocher ces vétilles.

Il avait été décidé que nous prendrions une servante pour aider aux travaux du ménage et de la cuisine. Il s'en présenta plusieurs et nous finîmes par en arrêter une qui se nommait M<sup>me</sup> Guinchet mais qu'à sa demande même nous appelions M<sup>me</sup> Clovis, du prénom de son mari, dont, d'ailleurs, elle était veuve. Nous ne l'avons pas gardée trop longtemps

parmi nous; je dois pourtant en dire quelque chose pour donner de la maison, dans ses commencements du moins, une image point trop incomplète. M<sup>me</sup> Clovis était une grande femme osseuse, aux cheveux rares, tirés, noués finalement en une crotte de petit chignon, à la longue face bise toute semée de taches de son. Vêtue de noir par tous les temps, elle portait un châle sur les épaules et cachait sous son tablier de grandes mains tannées qui n'étaient pas maladroites.

Nous ne pouvions pas la loger. D'ailleurs elle possédait une bicoque où elle élevait deux de ses petits-enfants, car elle était déjà grand'mère. Elle venait dès le matin et s'en allait après la soupe. Cette espèce de paysanne avait du génie pour tout ce qui concernait l'interprétation des signes et la diagnose des états d'âme. Elle n'était pas à la maison depuis huit jours qu'elle en savait, sur nous tous et sur chacun, plus que nous autres, insouciants, ne voulions nous-mêmes en savoir. Elle nous appelait Monsieur Laurent, Monsieur Armand, Monsieur Jean-Paul... Elle connaissait nos pensées avant même qu'elles ne fussent mûres. Elle disait : « Monsieur Justin ira plus que probablement à Paris, ce soir. Il prendra le train de 2 heures 23. » Elle entendait tout, elle devinait tout et elle parlait de tout avec une audace tranquille et obstinée. « Monsieur Jean-Paul n'est pas d'une forte santé. Fâcheux

parce qu'il a un trou sous le nez. Oh! je vois cela à son urine. C'est moi qui vide son vase. » Elle s'intéressait particulièrement à la vie intime des ménages. Elle disait, parlant de Brénugat : « Monsieur Raoul a tort de brutaliser sa dame. Pas sa faute à cette petite femme si elle supporte mal ses époques. Faut de la douceur. » Elle connaissait la place de toutes choses dans la maison et, quand l'imprimerie commença de travailler, nous la voyions parfois fouiner mystérieusement dans les casses et tourner en reniflant autour de la machine. Elle gémissait tout le jour sur le temps, les événements et les hommes : « On n'aurait rien à manger, si ça continuait comme ça. Il n'y avait presque plus de bon monde. Il n'y avait plus de saisons. Toujours trop d'eau, trop de sécheresse, trop de soleil et trop de vent. » Chaque soir, elle faisait un paquet qu'elle emportait sous son tablier : vieilles croûtes, épluchures, os et briques de nourriture, objets hors d'usage, chiffons, bouts de ficelle, feuilles de papier, nippes et ferrailles. Elle acceptait tout, emportait tout et entassait des horreurs, des rognures, des objets sans nom dans toutes les pièces de son étrange mesure, où je l'allai voir un jour. Tout ce que nous pouvions, par hasard, donner à d'autres, il semblait qu'on le lui volât. Elle calomniait doucement, d'une voix paisible et appliquée, tous les gens du pays que nous

devions rencontrer ou dont nous pouvions, quelque jour, requérir quelque service.

Elle vit avec une fureur jalouse arriver chez nous le très pitoyable Mignon-Mignard.

C'était une trouvaille de Testevel. Il était allé chercher du tabac, un soir, à la tombée de la nuit. Il revint escorté d'un chien perdu qu'il avait ramassé sur la route. Il disait, en faisant claquer sa langue contre son palais : « Viens, Klebs, viens Toutou de mon cœur. » Sénac, apercevant la bête, s'écria d'un air convaincu : « Voilà Mignon-Mignard ! » et pour long qu'il fût, le nom resta. La bête était minable, de poil blond, avec de grandes zones chauves où la peau se montrait à découvert, en sorte que la couleur générale était d'un rose fané, maladif. Il boitait légèrement de l'avant et marchait un peu de travers. Sénac disait : « Le cul voudrait arriver avant la tête, mais la tête ne veut quand même pas. » Il mangea ce qu'on lui donnait avec autant d'étonnement que d'appétit. Il était sociable, naïf, persévérant dans ses défauts et parfaitement incorrigible. Justin dit, le premier jour : « Il nous fallait un chien de garde, c'est une recrue excellente. » Repue, la bête fut donc placée dans le jardin. Mignon-Mignard n'accepta pas cette brusque disgrâce, après tant de protestations amicales. Il s'en vint gratter aux portes. Le soir venu, Mignon-Mignard se mit à hurler à la mort. Les âmes les plus sensibles

en furent ébranlées. Il y eut une belle dispute, une dispute amicale et chaleureuse. Sénac plaida la cause du roquet en une allocution pleine d'appels à la tendresse. La porte fut ouverte et Mignon-Mignard introduit. Il n'avait pas la vocation du chien de garde. La sonnette de la grille ne l'intéressait aucunement. Il escortait les visiteurs avec une politesse flâneuse et ne jugeait pas qu'il pût y avoir entre eux la moindre différence. Il levait à tout propos la patte droite, puis la patte gauche. Et quand, par hasard, il avait oublié l'un des deux gestes rituels, il revenait sur ses pas, tout comme s'il eût songé : « Mon Dieu ! que je suis étourdi ! » et il accomplissait aussitôt l'acte complémentaire avec un résultat parfois léger, mais toujours net. Il fit un jour le simulacre d'honorer de cette façon le piano de Larseneur. Déjà le musicien, outré, dénouait sa ceinture de cuir pour un geste justicier. Mignon-Mignard détala en poussant des cris de terreur. Même pris en faute, il avait toujours l'air de dire : « Enfin, qu'est-ce que vous avez à me reprocher ? Je suis un chien et je fais mon métier de chien. Il faudrait quand même s'en-tendre. »

Il avait le regard triste, la queue réservée. Il aimait les caresses avec une sorte de passion et venait, pour en recevoir, se frotter contre nos mollets et nos mains. Sénac se montrait d'une générosité suspecte. Il commençait par

flatter l'animal en l'appelant : « Mon chien perdu, ma brosse à puces, mon petit crève-misère » et il ajoutait encore des choses confuses : « Sent-pas-bon, patte-en-vrille, escarbie à poil, obscene petit quadrupède, mon klébiche, ma canouillette », etc... etc... L'animal se renversait sur le flanc pour mieux recevoir les tendresses. Petit à petit, Sénac s'animait au jeu et serrait un peu les dents. Ces effusions se terminaient presque toujours par une brève et inexplicable raclée. Il nous fallait intervenir pour séparer Sénac de son cher souffre-douleur.

Je crois pouvoir affirmer que Mignon-Mignard n'aimait personne d'entre nous; mais il chérissait Sénac et ne le dissimulait pas. Pour Sénac les jappements attendris, les bonds, les coups de langue, la larme au coin des paupières, les fêtes et les monologues de la queue.

Quand, plus tard, beaucoup plus tard, le marquis de Fonfreyde vint nous rendre sa première visite, il s'écria d'une voix suraiguë : « Eh quoi ! un chien pour dix personnes ! » — « Ben, ben, gronda tout bas Larseneur, quel usage imagine-t-il qu'on en fait ? » D'ailleurs, ce chien, trouvé par Testevel et que nous avions tous adopté, ne fut jamais que le chien de Sénac. Mais laissons le chien pour l'instant. Je tâcherai d'y revenir.

Les soucis financiers, qui devaient par la suite hanter toutes nos pensées, harcelaient

déjà Justin. « Heureusement, disait-il, que nous aurons le potager. Dès que nous serons bien en route, il faudra songer au potager. » Il m'y entraînait de temps en temps. Les bordures de buis qui limitaient les carrés avaient crû démesurément. Il allait falloir les tailler, avant de retourner la terre. Les quenouilles et les espaliers réclamaient aussi la visite du sécateur. Déjà les bourgeons formés commençaient de grossir. Qu'allait-on couper là-dedans? Justin, soucieux une minute, s'abandonnait au lyrisme. « C'est épatait, disait-il, cette accumulation du travail par les hommes et la nature! Nous n'avons rien planté et nous récoltons quand même. Nous mangerons ces fruits, nous admirrons ces fleurs. Nous jouirons de l'ombre que les autres ont préparée, comme l'annonçait le vieux de la fable... » Il tournait vers moi son regard soudain attentif et tâchait de m'entraîner à l'allégresse. « Avoue, avoue, disait-il, que la vie est quand même une belle chose. » .

Il y eut, à la fin de la seconde semaine de mars, des gelées assez brutales. Sénac, aussitôt, se lamenta : « Nous n'aurons pas de fruits, c'est clair. Tout est gâché, tout est perdu! » Brénugat, qui n'ignorait point les choses de la terre, affirma que ces gelées d'hiver n'avaient aucune importance. Jean-Paul Sénac n'écoutait rien, tout enivré de se plaindre. Mais les gelées eurent soudain un

résultat plus précis. L'eau distribuée dans la maison provenait d'un réservoir cimenté que nous avions, le premier jour, pris pour une tour romantique. Ce réservoir était alimenté par un bâlier établi sur une très petite chute, dans le bas de la propriété. Nous l'avions fait remettre en marche, dès avant l'installation, et nous percevions son battement placide quand il nous arrivait de passer dans l'extrême-fond du jardin. Au sortir du réservoir, la conduite était à nu sur une longueur d'un demi-mètre. Elle était entourée d'un très épais manchon de paille et de chiffons que Testevèl avoua, plus tard, avoir arraché par mégarde pour allumer un feu. Quand les gelées survinrent, la conduite fut bloquée. Pendant trois ou quatre jours, nous dûmes dresser des échelles, faire la chaîne et puiser l'eau après avoir brisé la glace. Cette petite mésaventure fut prétexte à réjouissances. Larseneur travaillait alors à un drame lyrique dans lequel un certain burg à donjon jouait le principal rôle. Larseneur, selon un exemple illustre, avait composé lui-même le livret de son drame. Il y multipliait, par amour de son maître élu, les inversions et les germanismes. Juché sur le réservoir, un broc dans chaque main, il chantait d'une voix ronflante des choses extraordinaires : « Makalas, tu veux l'aimer, toi, Girlamire ? » Nous étitions ces choses extraordinaires non seulement sans effroi, mais

encore d'une oreille complaisante et séduite. Parfois, l'un de nous disait : « C'est aussi beau que du Wagner. Ça ressemble à *Tristan*. » Larseneur fronçait le sourcil. « J'aime *Tristan*, dit-il un jour. Mais, ce que je veux faire, ce sera beaucoup plus wagnérien que *Tristan*. »

Le soir, la journée finie, les camions de peinture bien rangés dans un réduit, nous allumions un grand feu dans l'âtre de la salle commune et Larseneur se mettait au piano. Parfois, Jusserand prenait un livre et nous faisait une lecture. Quand la lecture durait longtemps, Florence Brénugat se prenait à bâiller et s'approchait de la porte. Elle disait avec candeur des phrases que Jusserand déclarait « inconsidérées ». Elle disait : « Assurément, c'est beau, mais c'est trop creusant pour moi. » Elle allait se jeter au lit. Un soir, Brénugat, l'ayant escortée, rapporta une mandoline et commença de jouer avec beaucoup de sérieux quelque chose qu'il dit être *la Marche Algérienne*. Il y eut un moment de stupeur. Brénugat continuait de jouer dans un silence scandalisé. Le morceau fini, le peintre déclara simplement : « Bien sûr, j'aime la grande musique; mais au fond j'aime aussi celle-là. » Le silence devint terrible et Brénugat s'en aperçut. Il posa la mandoline et bourra sa pipe. Larseneur montrait un visage profondément offensé. Testevel intervint, conciliant :

« La mandoline est un instrument populaire... » Cette concession, qui ne pouvait satisfaire personne, fut mal interprétée par le mandoliniste : « Populaire si tu veux, mais c'est plus difficile que tu ne le penses. Tu n'as qu'à essayer. »

Il y eut des conversations à voix basse. On entendait, en prêtant l'oreille : « Brénugat est un bon peintre. C'est un artiste, à coup sûr. Mais il est un peu brute. Toute son éducation est à faire. »

« On la fera, disait Justin. Il ne faut pas le heurter de front. Il est assez susceptible. »

Larseneur l'était davantage encore. Pendant plusieurs jours, il prit un visage rétif et refusa d'ouvrir le piano sacré.

Cependant la maison, nettoyée, grattée, badigeonnée, retrouvait figure vivante. Elle était presque habitable quand la machine arriva.

## CHAPITRE VIII

AVANTAGES DE LA PRESSE EN BLANC. PICQUENART, NOTRE MAITRE IMPRIMEUR. NOUS BRULONS NOS VAISSEAUX. CONSIDÉRATIONS SUR LE CARACTÈRE ELZÉVIR. INITIATION. UN MÉTIER D'UNE SIMPLICITÉ SUBLIME.

C 'ÉTAIT une « Minerve » à pédale, suffisante pour imprimer une feuille entière, mais « en blanc », c'est-à-dire d'un seul côté. Justin l'avait achetée d'occasion, sur les conseils compétents de Gabriel Monmerqué, dont j'ai déjà dit quelques mots, et de l'ouvrier Picquenart. Entre cette simple machine et la grande presse à retraction qui imprime la feuille des deux côtés à la fois, Justin avait longtemps balancé. Finalement, et par crainte d'une trop lourde dépense, Justin avait opté pour la machine « en blanc ». Il cherchait à s'en consoler : « Nous ne sommes pas des industriels, disait-il, ce que nous voulons d'abord, c'est faire du travail d'artisans. »

Nous reçumes le même jour la machine et le matériel. Et, le même jour aussi, Gabriel Monmerqué nous amena Jules Picquenart. C'était un garçon de petite taille et qui ne payait pas de mine. Il était maigre, noiraud, marqué par la petite vérole et, de surcroît, brèche-dent. Chose remarquable, il ouvrait souvent cette bouche gâtée pour un sourire d'une grande gentillesse et qui lui gagna tous les cœurs. Monmerqué nous avait dit : « Prenez, c'est l'homme qu'il vous faut. » Nous devions, plus tard, apprécier cette juste parole. Jules Picquenart posa ses affaires dans une des chambres lambrisées du second étage. Il enfila très vite un bleu, lissa d'un coup de peigne ses cheveux qu'il tenait toujours luisants de pommade et vint avec Monmerqué s'occuper du matériel. Nous ne savions absolument rien de notre futur métier. Justin tenait, sans d'ailleurs donner ses raisons, à ce qu'entre les deux pièces d'ailes on choisit pour atelier celle que l'on apercevait à droite en arrivant de la rue. Elle se trouvait, nous ne tardâmes pas à le voir, la plus éloignée du bureau, et ce n'alla pas, dans la suite, sans quelque incommodité. Je connaissais bien Justin et je finis par comprendre que, fidèle à ses rêves, il voulait que l'atelier fût là même où dès le premier soir il l'avait imaginé.

C'était une grande salle presque carrée,

pourvue de trois belles fenêtres. Nous y avions monté, la veille, un poêle assez confortable dont le tuyau, nécessairement, s'échappait par une des baies, ce qui nous semblait affreux et que nous déclarions provisoire. Une moitié de l'espace fut réservée pour la presse, dont les entours devaient rester libres. Les caisses furent montées de l'autre côté, tout le long de la muraille. Deux ouvriers robustes et faits comme des poussahs assemblaient et calaient les lourds organes de la machine. Piequenart donnait des ordres. Nous étions là, béants d'étonnement et de curiosité, peut-être un peu honteux de notre ignorance. Monmerqué fumait une petite pipe Jacob et regardait tout, en silence. De temps en temps, Piequenart lui demandait un avis qu'il donnait en peu de mots, de sa voix sourde et nasale.

Une très grosse lampe de cuivre fut abreuvée de pétrole et suspendue au plafond. Vers la fin de l'après-midi, nous pûmes nous rendre utiles et nous en fûmes soulagés. La machine était en place, les monteurs l'avaient fait marcher à vide. Nous avions, pour la première fois, entendu le bruit qui, pendant des mois, allait rythmer nos pensées. Piequenart ouvrait des caisses et les vidait avec soin.

-- Est-ce que l'on garde les caisses? demanda-t-il.

-- Pourquoi? répondit Justin. Non, non,

nous en ferons du feu. Il faut brûler nos vaisseaux.

Picquenart commença de déballer toutes sortes d'objets que nous rangions, selon ses indications, au fur et à mesure. Pour la première fois, nous entendions des mots qui ne devaient pas tarder à frapper familièrement nos oreilles. Picquenart disait : composteur, forme, galée, typomètre... Nous répétions comme des écoliers. Les ouvriers, cependant, installaient le massicot. Il allait falloir, partout, poser des rayons, planter des clous, dresser des tables, trouver la place du marbre, faire des boîtes pour les pinces, les clefs, les taquoirs et les chasse-griffes, suivre enfin toutes les traditions d'un art vénérable. Jusserand, à chaque découverte, poussait des exclamations chromatiques où sa belle voix faisait merveille, des chapelets de oh! et de ah! comme dans les pièces de Maeterlinck. Il disait :

— Regardez! Oh! Oh! Oh! c'est un monde. Oh! Oh! C'est tout un monde!

Gabriel Monmerqué souriait. Il avait passé toute sa vie dans le vacarme des presses et, plus tard, dans le grondement des rotatives qu'il avait d'ailleurs en exécration. C'était un correcteur à la vieille marque. Il possédait de belles clartés sur l'histoire et les destinées de cet étonnant métier d'imprimerie dont il demeurait une sorte d'allié obscur. De temps en

temps, il saisissait des brucelles, un décognoir, une broche et maniait rêveusement ces objets entre ses beaux doigts délicats aux ongles longs. Vers le soir, il nous dit au revoir sans accepter de partager notre repas. Comme Justin l'en pressait, il répondit tout net : « J'ai dit non », et il s'en fut, dans la nuit. Il grognait : « Je reviendrai, dans quelques jours, quand vous aurez besoin de corriger vos premières épreuves. »

La journée du lendemain fut tout entière employée à classer le caractère. Sur les conseils de Monmerqué, nous avions pris de l'elzévir de dix points et de sept points, l'un pour l'impression normale, l'autre pour les notes et additions. Nous avions de l'italique et, en outre, un assez bon choix de caractères accessoires : médicis, égyptienne, antique. Dès le début, Monmerqué nous donna l'amour de l'elzévir et, d'abord, la façon de le distinguer. « Ce n'est peut-être pas, disait-il, le plus lisible de tous, mais c'est le moins grossier. Il fait des pages plus grises que le caractère romain, mais il est plus délié, plus aristocratique. Il appuie moins. C'est, de tous les caractères, celui qui donne le plus d'air et d'aisance à l'esprit. » Nous tâchions de comprendre ces sentences mystérieuses et classions les petits morceaux de plomb que Picquenart tirait de leur enveloppe et nous passait en les nommant. Si la machine était, comme je l'ai dit,

d'occasion, le caractère était neuf. Il avait cet éclat métallique un peu voilé du plomb vierge. Picquenart nous donnait les paquets et nous chargeait de les ranger, selon l'ordre traditionnel, dans les petites loges des casses, que l'on appelle cassetins. Tout le monde se mit à la besogne et je pense que, dans notre ardeur, il y avait ce goût du jouet neuf, ce goût qui ne quitte jamais l'homme, pas même au seuil de la tombe. Nous avions vraiment grande envie de savoir promptement manier ces instruments dont nous ne connaissions rien, nous qui, pourtant, depuis notre enfance, avions commerce avec les livres. Les repas nous semblaient trop longs et si nous acceptions, le soir, d'aller enfin nous mettre au lit, c'est que Picquenart, fatigué, nous en exprimait le besoin.

Les repas se prenaient en commun dans la grande pièce du rez-de-chaussée, la seule de cet étage, avec l'atelier, que nous parvenions à chauffer. Nous eûmes, au sujet de Picquenart, un petit conciliabule et nous décidâmes d'offrir à l'ouvrier de partager notre table. « Il est pour l'instant notre maître, disait Justin, mais qu'il vive avec nous : cela vaut mieux. Nous lui parlerons de ce que nous aimons. Nous lui donnerons nos goûts. Nous ferons de lui, vraiment, notre compagnon, notre frère. Après ce qu'a dit Monmerqué, m'est avis que nous pouvons être tranquilles. » Cette opinion prévalut et Picquenart, dès le

premier jour, devint notre commensal. Il était simple et peu bavard, assez timide par surcroit, sauf à l'atelier qu'il aimait et où il donnait sa mesure. Il eut donc la table assurée — j'écris le mot pendant que je l'ose, — son logement au second étage et, en outre, un salaire sur lequel nous étions tout de suite tombés d'accord et qui se trouvait fort modeste.

Dès que le matériel fut en exacte ordonnance, Picquenart nous donna notre première leçon. Nous étions tous autour de lui, devant une fenêtre émerveillée par la froide clarté de mars. Nous tenions tous un compositeur de la main gauche et nous faisions de notre mieux pour bien saisir, de la main droite, le caractère dans les cassetins, pour sentir ses encoches, le faire virer justement et le glisser à sa place. Jusserand, de temps en temps, poussait des « oh! oh! oh! » d'admiration et de plaisir. Les yeux de Justin brillaient. Raoul Brénugat n'avait pas la comprenette fort prompte; il demandait des explications en plissant son front qui était bas et volontaire. Puis, toutes explications données, nous gagnâmes chacun nos places et nous nous mimes en devoir de composer quelques lignes. Une cigarette valseuse au coin de sa bouche à chicots, Picquenart passait derrière nous et nous versait des conseils d'une voix doucement parigote. On entendait, de temps en

temps, siffler ou jurer l'un des apprentis : « Où est le P, crénom d'une biche ? » « Baoum ! j'ai tout foutu par terre ! »

Jusserand jouissait de doigts fins et d'une grande agilité. Il eut, le premier, fini de composer quatre lignes. Picquenart, d'un geste adroit, les porta sur la galée et les noua d'une ficelle. Puis il retourna le tout, glissa le rouleau chargé d'encre, saisit une feuille de papier, une brosse et fit une épreuve.

Nous la passions de main en main. Elle était pleine de fautes, mais lisible, malgré tout. Le miracle était accompli. Jusserand regardait la feuille et disait : « C'est enfantin ! Oh ! oh ! oh ! C'est d'une simplicité sublime ! Jamais je n'aurais cru ce beau métier-là si facile. »

Picquenart souriait cordialement de toute sa bouche édentée. Il commençait à nous connaître et haussait un peu les épaules, mais de manière à n'indisposer personne. Sénac disait : « Le travail manuel, au fond, c'est délicieux et amusant. »

Personne ne pensait le contraire.

## CHAPITRE IX

APPRENTISSAGE DANS L'ENTHOUSIASME. LES SOLITAIRES A LA BESSONNE. LE BUREAU DU COMPTABLE. NOUS SOMMES SAUVÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS. LE CHANT NATIONAL DU DÉSERT. PREMIERS SOUFFLES DU PRINTEMPS ET MYSTÈRES DIONYSIAQUES.

Les jours suivants, Picquenart nous apprit à réunir assez de lignes pour former des pages entières, puis à grouper toutes les pages dans une forme. Nous étions soulevés d'ardeur. Nous nous exercions à manier les objets et les mots, à connaître les caractères « par le corps » et « par l'œil », à retenir la place des cassetins, à saisir, selon les besoins, « l'espace fine » ou « l'espace forte ». L'ancienne typographie est un art d'exactitude : il arrivait qu'une ligne mal justifiée, c'est-à-dire mal composée, s'échappât de l'ensemble et se répandît sur le sol. C'étaient des cris et des jurons. L'apprenti, plein de honte, s'employait

à redistribuer dans sa casse les caractères emmêlés. On se moquait du maladroit.

Dès qu'une forme fut pleine et serrée au moyen de coins, Picquenart, à notre grande frayeur, la souleva d'un geste adroit, sans laisser tomber un signe, et la porta sur la minerve. Les rouleaux étaient gras d'encre. Picquenart se mit en place et commença de pédaler. Nous regardions, bâants d'orgueil, les premières feuilles imprimées s'échapper de la mécanique.

Le repas qui suivit cette expérience fondamentale nous parut un véritable repas de communion. Justin fit paraître à point deux bouteilles de champagne. Il en but une goutte et fut soudainement ivre. Il se penchait à mon oreille et se répandait en confidences : « Je suis fils unique, me disait-il. Je n'ai jamais connu, comme toi, les mystères de la famille. Eh bien ! maintenant, je les comprends. Tu m'as souvent dit que ta mère souhaitait vous avoir toujours tous autour d'elle. Elle voulait vous entendre respirer, sentir toutes vos chaleurs se rejoindre. Eh bien ! je comprends tout cela. J'apporte dans l'amitié la même ferveur absurde. Je suis heureux parce que nous mangeons tous à la même table et du même plat, parce que nous allons dormir dans la même maison, parce que nous sommes des frères selon l'esprit. Toi, Laurent, je sais que tu ne t'entends pas avec tes frères selon le sang. Ça ne fait rien. Tu n'aimes pas tes

frères, mais tu aimes la fraternité. Dis-moi que tu aimes la fraternité. »

Je lui donnai cette assurance et nous retournâmes à nos compositeurs. Justin et moi, nous avions deux casses adossées et nous nous trouvions par conséquent face à face. Je pouvais, de ma place, observer toute l'équipe. Jusserand, de nous tous, était sans conteste le plus adroit. Il avait des doigts très fins et il apportait, à ce travail où les femmes excellent, une habileté de nature. Par malheur il était nerveux. Je voyais les muscles de son visage se contracter sous la pression des pensées et des images. Il avait toujours l'air, comme les lapins, d'user ses dents les unes contre les autres. Je tremblais quand je le voyais s'emparer d'une clef, d'une pince ou d'un taquier, car il avait le don de déposer négligemment les objets dans des endroits impossibles dont il ne gardait pas le moindre souvenir. Il nous fallait tous, alors, organiser des battues et Justin entrait en rage.

Bernard Jusserand avait encore une particularité bien féminine : le mot « gauche », pour lui, signifiait très exactement « droite », et quand il parlait « d'ouvrir » une porte ou une fenêtre, cela signifiait « fermer ». Ce n'était pas une chose de hasard. Il apportait une sorte de précision dans ce renversement des termes, et quand il disait : « Montons », nous savions qu'il fallait descendre. Il ne nous en étonna

pas moins par son adresse manuelle. Larse-neur était jaloux de Jusserand, car il avait des doigts de musicien, des doigts fort prompts et déliés. Mais l'adresse a mille visages.

Testevel, qui depuis plusieurs années travaillait comme correcteur, avait des vues sur le métier; toutefois, il était lent et lourd. Il ne devint jamais habile. Sénac n'était pas maladroit; il était irrégulier. A chaque instant, il posait le compositeur et s'absentait quelques minutes. Il absorbait, tout le jour, des médicaments variés, des sels de soude, des poudres de rhubarbe. Il était tout préoccupé des caprices de son intestin et nous donnait à chaque instant, à ce sujet, des renseignements minutieux que nul ne lui demandait.

Picquenart allait de l'un à l'autre et distribuait le travail. Il apportait à ce rôle beaucoup de modestie. Sénac disait parfois : « Il se met vraiment trop de pommade. Et puis, vous n'avez pas vu? Quand il veut graisser une vis, il se la colle dans l'oreille; moi, je trouve ça un peu répugnant. » Pauvre Sénac! il était impitoyable pour les autres. Quant à nous, pour la première fois de notre vie nous avions un contact intime et prolongé avec un artisan et nous étions émerveillés.

Brénugat était un bon peintre, il avait de fortes mains dont il se servait avec légèreté pour gouverner la brosse ou le crayon. Nous espérions beaucoup de lui. Cependant il était

toujours saisi de quelque soin accessoire. Il fit venir sa fillette, ainsi qu'il était entendu. Dès qu'elle fut là, Brénugat manifesta le désir de s'installer, avec sa femme et l'enfant, dans les deux chambres lambrissées, libres encore au second étage. Elles communiquaient et formaient une sorte de petit appartement. « C'est naturel, disait le peintre. D'abord, nous sommes plus nombreux, alors il nous faut plus de place. Ensuite nous vous dérangerons moins. Un « salé » ça fait du boucan. »

Assuré de l'assentiment général, Brénugat passa deux longues journées à déménager ses meubles, à planter des clous dans les murs, à disposer des rayonnages. Puis, mis en goût de menuiserie, il assujettit une barrière à la porte du grenier, car il craignait que la fillette ne tombât dans l'escalier. Entre temps, il descendait à l'atelier, cherchait son composteur, se penchait sur la casse en plissant le front, s'efforçait de dompter une mémoire indocile et grondait : « C'est pas tout ça! Faut s'y remettre. Où c'est, bon Dieu de bon Dieu, où c'est donc qu'est le Z? »

A vrai dire, entre tous ces visages, nul ne me touchait plus que celui de Justin Weill. Il connaissait alternativement des minutes d'ivresse parfaite et des heures d'anxiété. Il me prenait à chaque instant par le bras et me glissait dans l'oreille des confidences alarmantes. « La question financière, disait-il, me

donne bien du tracas. Il faut trouver du travail avant d'épuiser les réserves. Cette maison est un gouffre... »

Il se livrait, dans le réduit qu'il avait pris pour chambre et qui se trouvait aussi représenter le « bureau », à des calculs compliqués auxquels, vers ce temps, il était, je dois le dire, presque le seul à s'intéresser. Ce bureau était assez sombre et fort humide, par surcroit, car il prenait jour à l'ouest et se trouva, dès le printemps, plus aveuglé qu'ombragé par la ramure d'un grand platane. Justin couchait dans un angle, sur un très petit divan. Le reste de l'espace était occupé par une table et par la provision de papier qu'on nous livra presque aussitôt. A tout instant, Justin, Picquenart ou quelqu'un des autres pénétrait dans cette pièce pour y chercher des paperasses. La porte se refermait seule au moyen d'un gros ressort tordu. Ce ressort produisait, en travaillant, un bruit musical qu'on n'entendait pas là même où il prenait naissance, mais loin, en l'air, dans l'étendue, phénomène mystérieux que je n'ai jamais éclairci, mais dont je conserverai le souvenir aussi longtemps que je vivrai.

De temps en temps, Justin disait, assez timidement, dans le tumulte du repas :

— Il faudrait parler des comptes et nommer un trésorier.

— Oui, mon trésor, s'écriait Testevel.

Et les choses en restaient là. Justin retom-

hait à des supputations solitaires. Deux fois par semaine, il allait à Paris et disait, le sourcil nuageux : « Il faut voir la clientèle. » Il fallait d'abord la susciter. Ce n'était pas chose facile.

Nous composions un appel pathétique, à répandre par le monde. Le travail de l'imprimerie nous montrait maintenant chaque jour des difficultés nouvelles. De temps en temps, l'un d'entre nous, ayant commis quelque faute, voyait, en la soulevant, s'effondrer toute une page. L'atelier hurlait au « mastic ! » Il y avait grand tumulte. Il fallait ensuite remettre en place tout le caractère emmêlé. C'est une besogne fastidieuse. Distribuer des caractères en ordre, ce n'est déjà pas fort drôle, mais débruiller le mastic, c'est désagréable et c'est lent. Tout le monde se dérobait, et parfois même le coupable. Picquenart passait des soirées à réparer nos erreurs.

Un jour, Justin revint de Paris, le visage transfiguré. Il criait : « J'ai du travail. Nous avons enfin du travail! Cette fois, nous sommes sauvés! »

C'était bien du travail, en effet : deux livres à composer. L'un pour M. de Fonfreyde, l'autre pour un amateur dont je ne sais plus le nom. Nous étions débordants d'allégresse et fort intimidés pourtant.

Ce jour-là était un très beau jour de « l'extrême hiver printanier », comme dit le

poète Paul Fort. Il était peut-être trois heures de l'après-midi. Justin n'avait pas déjeuné. Les femmes lui firent des tartines. Il commença de nous conter ses démarches parisiennes. Nous l'écoutions, le bec ouvert, toutes cigarettes éteintes, quand Sénac fit un grand cri.

— Mais, il fait beau! Il fait très beau! Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il fait un temps radieux. Et nous sommes là comme des taupes. Allez, ouste, au jardin! Je demande une heure de repos. Je rétablis le culte du soleil. Justin, prends ta lichette, le litre et le camembert! Il faut entonner, en chœur, l'hymne des Solitaires, le chant national du Désert. Allez, et plus vite que ça!

Deux minutes plus tard, nous étions tous au jardin : nous l'avions, depuis plusieurs jours, oublié tout à fait, abandonnés que nous étions aux délices du travail nouveau.

C'était vraiment une de ces soirées exquises où l'on peut croire que c'en est fini de l'hiver et non pas pour quelques saisons, mais pour la fin de l'éternité. L'ombre semblait encore fraîche et bleue, mais le soleil se montrait tiède et la brise toute caressante. Ce furent aussitôt des hourras. Testevel, découvrant que l'herbe nouvelle commençait de verdoyer, l'annonçait à l'univers par des mugissements de taureau.

— Appelez les femmes! dit Sénac. Il faut qu'elles participent.

Alice et Florence, qui travaillaient dans la maison, accoururent aussitôt. Alice Jusserand marquait un peu d'inquiétude. Elle avait entendu des cris et redoutait quelque soudaine querelle. Rassurée, elle se pendit au bras de son mari-enfant. Elle n'avait, en tout temps, pour lui, que des pensées maternelles; mais quand elle lui prenait le bras, elle se laissait aller à s'alanguir, à trébucher, pour lui mieux manifester sa confiance, son abandon, son amour.

Elle aperçut, au pied d'un mur, sous les feuilles craquantes et les mousses, quelques pâles violettes au parfum imperceptible. Nous vîmes tous respirer les premières fleurs de notre printemps. Il y eut d'autres découvertes: les dagues des narcisses, les tiges pourpres des pivoines. Nous connaissions tous très mal les choses de la nature. C'était une initiation.

Sénac, allongé sur le dos, se prit à composer son hymne. Ce garçon triste était capable de brèves débauches de joie.

— Ecoutez, criait-il, écoutez le silence du Désert! J'entends le vent qui chante dans les herbes sèches au sommet de la muraille. J'entends soupirer un oiseau noir dont je ne sais pas le nom. J'entends grincer une carriole sur la route de Saclay. J'entends crier un coq dans le haut du village. J'entends voler un pigeon qui s'en va vers l'Orient. J'entends un laboureur qui parle à ses chevaux. Et c'est

tout, mes enfants, c'est tout. Et quand je relève le nez, je vois les bourgeons qui brillent sur le versant de la colline et je vois, dans le fond du val, une belle garce en peignoir qui se penche, la croupe au vent, les seins pendans sous la chemise et qui regarde avec amour quelque chose dans son jardin. Et cependant, comme des fourmis dans leurs galeries souterraines, les foules parisiennes cheminent dans les profondeurs du métro qui sentent le goudron et la verveine industrielle. Pendant ce temps, les hommes de Paris bâillent dans les bureaux et les fabriques, en attendant l'heure de la soupe aux poireaux et aux pommes de terre. Ils ont des maisons pleines d'ombre. Il y a des coins lugubres où s'accumule une odeur à pleurer. Leurs enfants jouent et bavent dans des encoignures comblées de ténèbres. Un ennui profond rêve et grelotte dans le fond des corridors. Mais nous, les hommes libres, nous vivons au Désert. Et nous ne demandons à la société qu'une chose. Allons, répétez en chœur : nous ne lui demandons qu'une chose, et c'est qu'elle nous foute la paix! Amen!

L'assistance partit à rire. Justin m'avait saisi le bras. Il murmura à mon oreille :

— Ce n'est quand même pas si simple.

— Bah! fis-je. Laisse-le dire. C'est une si belle journée et nous sommes tous si contents.

Là-dessus, Testevel entreprit de faire une

démonstration de jiu-jitsu, sport auquel il excellait. Brénugat fut, à deux reprises, ainsi, mis hors de combat. Il s'en montrait suffoqué. Par un jour moins solennel, il eût éprouvé de l'humeur.

Jusserand joua non sans adresse au diabolo.

— C'est un exercice admirable, criait-il, essoufflé déjà. Tous les muscles du corps travaillent et, le lendemain matin, tu pisses de la moutarde, tu excrètes toutes les impuretés de ton corps. Je veux, sans tarder, me mettre à scier du bois, au moins une heure chaque jour, comme le recommande Tolstoï. Pas, Alice? Je commencerai la semaine prochaine.

Il y eut encore des courses à pied et des épreuves de saut en hauteur. On s'aperçut, cependant, que Picquenart continuait de travailler à l'atelier. On l'alla chercher de force. Il disait : « C'est pas sérieux. » Testevel expliqua sérieusement qu'il fallait n'être pas sérieux. Justin me montrait avec ravissement une plante qui soulevait une motte de terre pour saillir en pleine clarté. Il murmurait avec flamme : « La résurrection de Lazare! Notre naissance à la vie nouvelle. »

Cependant Larseneur et Jusserand, assis au faîte du mur d'où l'on dominait le vallon, semblaient deviser gravement :

— Que dites-vous? cria Justin.

— Nous sommes, répondit Larseneur, en

train de nous demander si le moment n'est pas venu de nous suicider de joie.

Le moment n'était sans doute pas venu, car ils continuèrent de vivre et même réclamèrent à boire.

Un peu plus tard, Picquenart dit : « Quelle heure est-il et quel jour sommes-nous ? »

Une clamour générale couvrit cette demande indiscrete. Sénac monta sur un banc et s'écria, l'accent solennel :

— Nous ne voulons plus, comme les hommes vulgaires, nous occuper du jour, de l'heure et du mois. Seules nous intéressent les saisons et, seul, le rythme de la nature. Tout ce qui se passe en dehors d'ici nous est parfaitement égal. Nous ne lirons plus les journaux.

La réponse à ce singulier défi vint quelques minutes plus tard. Nous entendîmes sonner à la porte de la rue. M<sup>me</sup> Clovis parut bientôt, poussant devant elle un jeune homme que nous ne connaissions pas.

Il nous dit son nom et ses desseins. C'était un journaliste qui, mis en éveil par les gens que nous avions consultés, venait solliciter une interview. Il pensait la publier dans *Paris-Journal* dont il était l'un des rédacteurs.

Nous prîmes un air un peu froid, mais nous étions enchantés. Le journaliste but du thé, visita l'imprimerie, admira la maison, couvrit plusieurs pages de notes et se répandit en effusions laudatives.

Pendant deux ou trois semaines, nous achetâmes, sans nous le dire, chacun de notre côté, le fameux *Paris-Journal*. L'article ne parut pas et nous en fûmes bien déçus.

Cette belle journée de mars marqua le début de ce que Séznac appelait nos mystères dionysiaques. Nous en demeurions pantelants. Le soir, avant de se coucher, Justin disait, la voix trouble :

— Ça ne reviendra plus. Non. Ça ne peut pas revenir. C'était trop beau. Et voilà ! C'est fini. Rien ne revient. Ah ! vrai, nous sommes trop heureux ! Il va sûrement nous arriver quelque chose. Vois-tu, Laurent, même si on devait plus tard se séparer, se détester — ce qui me semble impossible — eh bien ! rien qu'au souvenir de cette journée, on aurait le cœur encore chaud, on pourrait reprendre espoir.

## CHAPITRE X

UN DISCIPLE DE TOLSTOI. CHOIX D'UN PSEUDONYME.  
M. DE FONFREYDE SE MONTRE EXIGEANT. UN MÉTIER  
MONOTONE. RAYONS DE SOLEIL ET GELÉES MATI-  
NALES. SOUFFRANCES ET TRIOMPHE DE SÉNAC. UN  
PETIT PLONGEON DANS LE SIÈCLE. CALME DE LA  
NUIT.

**S**ANS retard, nous commençâmes à composer le livre de Fonfreyde. Ce nous parut un travail tout aisément, très bon pour des débutants, car c'était un livre de vers. La composition typographique des vers, quand ils n'excèdent pas la ligne, présente moins de petits problèmes que la composition de la prose. Nous allions assez lentement; mais, comme nous étions nombreux, la besogne avançait quand même. Justin s'exerçait à la mise en « formes » sous les ordres de Picquenart que Sézac appelait Picquemuche, Picquebarbe ou Picquenouille, ce dont l'ouvrier ne se fâchait point, car il était d'humeur bénigne.

Nous n'étions guère au travail avant neuf heures du matin : nous avions, les uns et les autres, mille petites choses à régler, et le soin de notre ménage. Il avait été décidé que chacun ferait son lit — du moins les célibataires — et balayerait sa chambre. Le soir, nous restions à l'atelier jusqu'à l'heure de la soupe.

« C'est provisoire, disait Justin. C'est pour débrouiller le commencement. » — « Oui, s'écriait Brénugat, car il faudra, le plus tôt possible, réserver notre liberté afin de travailler pour nous. » Justin soupirait à voix basse : « Mais en travaillant à l'atelier, il me semble que nous travaillons pour nous... » En fait, pendant le premier mois, nous donnâmes sans discuter beaucoup de notre cœur à ce métier tout nouveau qui, d'ailleurs, nous amusait.

Un matin, le café pris, comme nous allions à l'atelier, Jusserand parut, son maigre torse recouvert d'un maillot de canotier.

— Je vais, dit-il, scier du bois. Je désire absolument commencer ma journée par un travail pénible. Je vous l'ai dit, sur ce point, je suis disciple de Tolstoï.

On avait fait venir des bûches pour alimenter les foyers. Jusserand se prit à les scier en deux.

— Les bûches, fit observer Justin, sont coupées déjà pour entrer dans les cheminées, alors c'est du travail perdu.

— Tu ne comprends pas, répondit Bernard

Jusserand, que je ne fais pas ce travail pour lui, mais pour moi. Ce travail est absolument gratuit. C'est un geste dans l'absolu.

Justin secouait la tête :

— La prochaine fois, dit-il, nous prendrons les bûches entières et tu donneras deux traits, puisque aussi bien tu veux scier du bois.

— Si ça peut te faire plaisir, répliqua Bernard haletant.

Il avait les épaules étroites et de longs bras fort grêles. Au bout d'un petit quart d'heure, il était couvert de sueur. Il se précipitait alors dans les bras de sa femme qui l'attendait avec un flacon d'eau de Cologne et des serviettes chaudes, puis le bouchonnait longuement. Ensuite, il changeait de linge, buvait une tasse de thé, se rhabillait de pied en cap et descendait à l'atelier en déclarant, l'air satisfait :

— Oh! oh! oh! oh! Je suis comme délivré de mon corps pour une journée entière.

Par malheur, Jusserand, qui avait la peau fort tendre, gagna des ampoules à ce jeu. Puis il finit par se donner un coup de scie. Il se fit, à la paume gauche, une plaie que je dus soigner et qui s'enflamma quand même. Bernard fut hors de combat, si j'ose ainsi parler, pendant une bonne semaine. Il en profita pour travailler à certain essai philosophique dont il nous parlait avec beaucoup de flamme et qu'il nous lisait par bribes. Il rêvait, je ne sais

pourquoi, de prendre un pseudonyme. Il nous en proposa plusieurs.

— Que penseriez-vous, disait-il, de Pierre de Braqueville?

Aussitôt, Sénac s'abandonnait à des variations sur Braquebiche, Braquemart et Braquemouchette. Jusserand haussait les épaules et, quelques instants plus tard, il revenait à la charge.

— Je songe à quelque chose comme Pierre de Créquy.

Et Sénac, impitoyable, se mettait à chanter : « Créquy, Créquignolle, Créquem-pette. »

— Vraiment, dit un jour Larseneur, ton nom est un très beau nom. Jusserand, cela sonne très bien.

Jusserand haussa les épaules et continua de rêver. Sans doute, comme beaucoup d'autres, espérait-il, en changeant de nom, changer d'âme, changer de rêves, de vertus et de pouvoirs.

La main de Jusserand guérit. Il revint à l'atelier et se remit au travail en poussant, toutes les cinq minutes, les oh! oh! oh! mae-terlinkiens qui donnaient à sa belle voix l'occasion de faire des gammes.

Quand nous eûmes composé trois feuilles entières, nous en tirâmes, à la machine, de belles épreuves, et Justin, qui se chargeait des « relations extérieures », les porta fièrement

à M. de Fonfreyde. Il revint, l'oreille basse. Le client n'était pas content. Il avait trouvé des fautes. « La mise en page, disait-il, enlevait tout esprit à son texte. Les lignes, par transparence, ne se superposaient pas. C'était du travail fort grossier qu'il demandait que l'on recommençât. »

— Il n'a pas tort, disait Picquenart. Il n'y a qu'à recommencer.

— A ce compte-là, fit observer Larseneur, nous n'aurons pas de bénéfice.

Brénugat plissa le front, leva les épaules et grogna :

— Ce travail d'imprimerie, ça vous a l'air très facile et ce n'est pas facile du tout.

Une autre voix s'éleva :

— Non, non, ce n'est pas difficile, mais c'est plutôt monotone.

L'entretien dura sur ce ton jusqu'au repas, qui fut mélancolique. Il y eut de grands silences pendant lesquels on entendait le bruit du pain que l'on rompt, ce bruit qui ne ressemble à nul autre et que nous reconnaîtrons si nous l'entendons en rêve quand nous serons parmi les ombres.

Une voix dit, tout à coup :

— La viande est joliment dure.

Justin rougit. Toutes les critiques, il les prenait pour lui.

— Moi, dit-il, j'aime mieux la viande dure :

au moins on la sent passer. Mais le filet, par exemple, c'est comme si on ne mangeait rien.

Sénac fit « hum » et soupira. C'était vraiment une heure maussade. Justin montrait un visage offensé. Il me dit, en sortant de table :

— Nous mangeons trop. Je mange trop. La réplétion me répugne. Il y a dans la réplétion quelque chose d'ignoble et, quand il s'agit de moi, ce m'est particulièrement insupportable.

Il avait, dès ce temps-là, de ces accès d'austérité qu'il ne celait pas assez.

Nous retournâmes au travail. Et, soudain, tout s'éclaira. Soudain, tout nous parut simple. Picquenart vériflait ses repères et recommandait les tirages. Un rayon miséricordieux s'en vint jouer sur les feuilles blanches. L'atelier en fut ébloui. Testevel se prit à chanter une chanson de son répertoire :

V'là l'blau temps  
Pourvu que ça dure!  
V'là l'blau temps  
Qu'ça dure longtemps!

C'est vrai, le ciel souriait. Tout nous parut sauvé. Le mois de nos commencements s'était achevé comme une fête. Avril s'ouvrirait. Nous cédions à ses prestiges, sauf toutefois Sénac dont la vie ne s'accordait pas sans réserve à l'allégresse végétale. Il avait de beaux instants pendant lesquels on pouvait le croire heureux et même à l'unisson des autres;

et, tout de suite, il retombait. Il prenait ce que Testevel appelait « son air funèbre ». Sa moustache devenait plus noire et plus terne, son regard s'embrumait. Il ne cessait guère de parler, mais sa voix semblait éteinte, voilée de crêpe, comme un tambour de funérailles. Il regardait le ciel radieux et disait :

— Tout cela se paiera ! Un beau temps comme celui-là, ce n'est pas naturel. Il en faudra, des semaines de pluie, pour compenser cette journée claire. Que je songe seulement à cela, et le soleil me rend malade. C'est trop triste ! C'est trop triste !

Il sortait dès le matin et faisait le tour du parc. Il y avait de fortes gelées blanches. Le « miroir d'eau » portait un plumage de vapeur. Sénac regagnait la maison en se soufflant dans les doigts. Il gémissait, la voix morte :

— Les arbres à fruits commençaient de partir. Cette fois, tout sera gelé. Vous verrez ce que je vous dis. Nous n'aurons pas une prune.

La chambre de Sénac semblait participer de l'homme et s'accorder avec lui pour exprimer des sentiments. Quand Sénac était « au noir », sa chambre exhalait jusque dans le corridor une abominable odeur de pharmacie. Il nous faisait de longs discours sur la constipation.

A midi, le soleil était chaud et nous allions jouer comme des enfants. Testevel, grand, gros et lourd, s'étendait sur la mousse et res-

tait souvent sans rien dire, en proie à la bénédiction.

— Tu es en train de méditer, lui criait, de loin, Sénac.

— Non, répondait Testevel avec candeur, en ce moment je ne pense à rien.

Et Sénac, la voix sifflante :

— Eh bien! justement, Testouille, méditer, c'est ça. Méditer, c'est ne penser à rien.

Un soir, avant le dîner, Justin me tira par la manche.

— Viens, dit-il. J'ai à te parler.

Il m'entraîna dans son bureau dont il alluma la lampe. Ses doigts tremblaient.

— Ecoute, me dit-il tout bas, il se passe une chose inquiétante : notre provision de vin a presque disparu. Je vois très bien ce que l'on boit à chaque repas. Je tiens des comptes. Eh bien! il y a au moins deux litres par jour qui filent je ne sais pas où. Qu'est-ce que tu penses de cela?

Comme je restais silencieux, Justin reprit, appuyant sur tous les mots :

— Ces deux litres de vin, il y a quelqu'un qui les boit.

— Mais enfin, qui soupçonnes-tu?

— Sénac, soupira Justin. Ce ne peut être que Sénac.

— Alors, il faut lui en parler.

Cette pensée nous tortura tout un soir. Il

était près de minuit quand Justin vint dans ma chambre.

— Il faut lui en parler, dit-il. Allons le trouver, veux-tu? Il y a de la lumière chez lui. Tu sais qu'il s'endort très tard.

Nous allâmes, non sans hésitations, frapper à la porte de Sénac.

Il était au lit, le torse serré dans un gros chandail de laine, et il lisait à la lueur d'une bougie, car il était, de nous tous, le plus humblement installé. De telles visites étaient assez selon notre coutume et Sénac n'en marqua pas d'étonnement. Pendant quelques minutes, nous causâmes de choses diverses. Mais la voix de Justin vibrait. Et soudain il dit, tout à trac :

— Une chose incompréhensible, c'est qu'il y a, chaque jour, au moins deux litres de vin qui filent sans qu'il soit possible de savoir qui les a bus.

Sénac baissa les yeux et fit un vague sourire. Il ne répondit rien, d'abord. Puis sa grosse moustache noire se mit à trembler.

— Et alors, souffla-t-il, vous pensez que c'est moi, que ce ne peut être que moi?

Nous n'osions plus proférer une syllabe. Le visage de Sénac apparut soudain défaillant, non pas furieux, mais bien dénoué, tous les muscles détendus. Et, brusquement, l'étrange garçon se prit à pleurer avec de gros sanglots grondeurs. Il gémissait :

— Si je buvais deux litres par jour, je serais

plus heureux que je ne le suis. Voilà, je me prive du moindre plaisir, et vous m'accusez tout de suite, vous me traitez comme un voleur. Quelle tristesse! Quelle tristesse!

Nous ne savions que dire et que faire pour le consoler. Justin lui demanda pardon.

Toute la journée du lendemain, Justin fureta dans la maison. Il ne soufflait mot à personne. Sénac, un gros cache-nez blanc noué autour de la gorge, travaillait sans ouvrir la bouche, ce qui n'était pas son habitude. Il avait cet air douloureux que l'on voit aux grands incompris.

Comme le dîner commençait, Justin demanda la parole et se leva pour parler, à l'étonnement général.

— Mes chers amis, dit-il, j'ai commis une grave injustice et j'ai même offensé l'un de vous. Si, si, laisse-moi parler, Sénac, laisse-moi parler, Laurent. Je veux une confession publique. Depuis plus d'une semaine, j'ai noté qu'il manquait chaque jour, à l'office, au moins deux litres de vin. Et j'ai soupçonné l'un de vous, j'ai soupçonné Sénac. Je suis convaincu de son innocence. Non seulement parce qu'il la proclame, ce qui suffirait, mais encore parce que j'ai découvert la coupable.

Ici, Justin baissa la voix.

— C'est cette vieille toupie de mère Clovis qui, tous les soirs, dans son paquet de débris et de saletés, emportait nos litres de vin. J'ai

des preuves, j'ai toutes les preuves. Sénac, je te fais des excuses, je les fais solennellement. Et j'ai même acheté sur mes fonds personnels deux bouteilles de Malaga que nous allons boire ensemble comme le vin de la communion.

Il y eut des cris et des bravos. Sénac recevait les hommages de tous et donnait des poignées de main. Justin vint l'embrasser. Une demi-heure plus tard, nous étions tous gais, mais Sénac était ivre, parfaitement ivre. Il avait mauvais estomac. Il alla vomir dans le parc. M<sup>me</sup> Clevis fut congédiée sans commentaire et, par la suite, nous n'eûmes pas de plus redoutable ennemie dans la région. Pour Sénac, à compter de cette aventure, il se reprit à boire. Il s'absentait souvent, pendant dix ou quinze minutes, et filait jusqu'au village. Il en revenait l'œil brumeux et l'haleine lourde. Il se mettait alors à parler des femmes en des termes particuliers. Mais je reviendrai là-dessus.

Environ ce temps, Larseneur fit, à la réunion du soir, une proposition qui, tout de suite, retint l'attention de tous.

— L'hiver s'achèvera bientôt, dit-il, on va donner les derniers concerts. Sans manquer à la discipline du Désert, nous pourrions aller tous, en caravane, dimanche prochain, par exemple, chez Colonne ou chez Lamoureux. Je vous fais bien de la musique; cela ne suffit pas. Moi, personnellement, j'ai faim

d'orchestre, j'ai faim pour un vrai festin de musique.

L'approbation parut d'abord générale, mais Justin secouait la tête.

— Je ne suis pas de cet avis, disait-il. Nous allons retourner dans le siècle. C'est mauvais pour l'état d'âme.

Comme Larseneur protestait, Justin eut un suprême argument.

— Il faudra garder la maison, veiller les feux, enfin faire la soupe.

Les femmes dirent qu'elles pouvaient rester. Brénugat, mélomane médiocre, affirma généreusement qu'il se passerait de concert sans grand dommage. Une lutte de générosité se dessinait. Ce que voyant, Justin soudain déclara qu'il voulait garder la maison, qu'il tenait absolument à ce que cet honneur lui fût réservé et à lui seul. La conversation déviait. Testevel, énorme et lent, répétait, d'un air têtu :

— Si c'est un honneur, je reste. Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas mon tour.

Il fallut parlementer beaucoup et Justin triompha, non sans peine, je dois le dire. Il refusa ma société, tâcha même de décider les femmes à suivre leurs époux. M<sup>me</sup> Brénugat préférait passer la journée en ville chez des parents qu'elle avait. Finalement tout le monde partit.

Nous eûmes un beau concert : Wagner et

Beethoven. C'était, à cette époque-là, notre nourriture essentielle. Brénugat n'était pas habitué aux fêtes dominicales. Jusserand et Larseneur essayaient de l'enflammer. Jusserand était d'une nervosité parfaite. Il ne pouvait, au concert, maîtriser ses soubresauts. Il marquait le rythme avec toutes les fibres de sa chétive personne. Alice Jusserand le regardait amoureusement, comme s'il eût participé du génie des compositeurs.

Nous trouvâmes, en rentrant le soir, un Justin pacifié. La maison était chaude à point et la soupe fumait dans la cuisine, une soupe que Justin avait inventée tout seul et qui n'était pas immangeable. Il fut gai toute la soirée.

Il ne l'était pas toujours. Il me demandait souvent de rester avec lui le soir. Nous allions à l'atelier aider le pauvre Picquenart qui réparait les mastics, distribuait le caractère, corrigeait notre travail et faisait toutes les corvées.

Nous restions là des heures dans la lueur jaunâtre de la grosse lampe plafonnière. Nous fumions des cigarettes. Picquenart nous recommandait de ne pas porter à la bouche les doigts souillés par le plomb. Il disait: « Faites attention, ou vous aurez des coliques. » Justin, dans cette paix nocturne, se laissait aller à des confidences grondeuses : « Cette maison est un gouffre!... Ils sont tous très épataints, c'est entendu, mais ils ne ferment pas les portes, ils ne ferment pas les placards. Ils n'ont aucune

discipline. Ce qui me dégoûte le plus, c'est que, moi non plus, je ne les ferme pas les portes. Ils sont incorrigibles. Je suis incorrigible. Nous sommes tous incorrigibles. Sauf toi, Laurent, sauf toi. Je ne parle pas pour toi. Et quand je leur dis quelque chose, ils répondent: Oui, mon adjudant! Je ne peux pas t'expliquer à quel point cela me vexe. Tu dors, Laurent? En tout cas, tu ne m'écoutes pas. »

Je l'écoutais d'une oreille. Le silence de la nuit m'était un enchantement. Je ne m'en rassasiais point.

## CHAPITRE XI

EXPLOSION DE NOTRE PRINTEMPS. VARIATIONS SUR LA JUSTICE. LES PROMINOUCHESES ET LES ANTIMINOUCHARDS. INTERMÈDE HORTICOLE. ÉLOGE DU LISERON. L'ANGE DES PORTE-PLUME. MONOLOGUE DE MONMERQUÉ SUR LE BON SENS ET LE GOÛT. CHASSE AU LIÈVRE. LE CIIANT DES OISEAUX. EFFETS DE LA LUMIÈRE SUR BRÉNUGAT. TAPEURS ET VISITEURS.

Le printemps vint. Le printemps fit, dans notre monde, une très suave explosion. Nos arbres commencèrent de manifester leurs vertus. Nous ne connaissions pas nos arbres. Le parc nous semblait fort beau dans son austérité hiémale. Il prit soudain son visage de richesse et nous fûmes émerveillés. Il avait, sans nul doute, été dessiné par un habile architecte et les essences en avaient été choisies par un horticulteur judicieux. Des feuillages de couleurs vives et variées surgirent et

se prirent à jouer dans les moindres souffles du vent. Il y avait là des hêtres, des coudriers et des pruniers pourpres, des érables panachés, des frênes pleureurs à la grâce abandonnée. Les conifères, heureusement disposés, jetaient sur le tableau de profondes ombres bleues et les acacias balançait à la face des nues leur opulent plumage doré.

Nous avions, les uns et les autres, poussé parmi les fumées et les ténèbres de la grande ville. Tout nous étonnait, tout nous était prétexte à divertissement. J'avais, pour mon compte, eu la chance de quelques vacances à Nesles-la-Vallée, dans le pays de mon père, et, plus tard, le fameux séjour de Créteil. Je n'y avais rien vu, rien senti, rien compris. La découverte de la nature, de la terre, des prodiges végétaux, je la fis brusquement, à vingt-six ans, dans notre jardin de Bièvres. C'est là, dans ce clos sauvage, que, pour la première fois, j'entrevis avec une enthousiaste horreur le sens et la logique inhumaine de cette vie dont nous sommes à jamais les esclaves. C'est dans notre clos de Bièvres que j'ai vraiment regardé pour la première fois les plantes germer et se battre, les gousses lâcher leurs graines à l'appel d'un rayon brûlant, les araignées travailler au ras du sol avec une patience opiniâtre, les fourmis installer au pâturage le placide troupeau des pucerons domestiques.

Le verger, qui n'avait pas été taillé depuis longtemps, fit néanmoins une floraison généreuse. Les gelées matinales commencèrent de nous donner des alarmes. Sénac y trouvait prétexte à de brèves crises de désespoir. A chaque instant, et sans rien dire, il posait le composteur sur la casse et sortait. Il revenait au bout de quelques instants et lançait, d'une voix lugubre : « Tout est rousti. Les dernières fleurs n'ont pas tenu contre le froid d'hier matin. » Nous étions bien déçus.

Les jours passèrent et Sénac changea de chanson. Il revenait de ses reconnaissances en disant : « Des fruits! C'est dégoûtant. Vous verrez qu'il y en aura de sauvés. » Et, comme nous le regardions sans comprendre, il revenait à la charge : « Mais oui, la gelée devrait être aussi sévère pour tout le monde. Eh bien! pas du tout. C'est à n'y rien comprendre. Elle tue les trois quarts d'un bouquet et elle respecte le reste. Pourquoi? Je vous le demande. C'est une injustice révoltante. »

— Je ne vois pas, disait Brénugat, pourquoi tu parles d'injustice. Ces fruits-là tu les mangeras.

Sénac haussait les épaules et jetait sur Brénugat un regard lourd de commisération.

Il n'en continuait pas moins de quitter l'atelier à chaque instant, soi-disant pour aller surveiller la végétation. Justin s'en irritait. Il fit, d'abord à mi-voix, des observations tempé-

rées. Sénac lui rit au nez et l'appela garde-chiourme. Justin pâlit et se tut.

Brénugat, qui aimait la terre, déclara qu'il était temps de préparer les semis. Il retourna soigneusement une planche bien exposée, dans un angle des murailles. Il y sema ses graines et disposa des étiquettes. Mignon-Mignard, sensible aux grasses odeurs de l'humus éventré, fouilla frénétiquement les semis de Brénugat. Le peintre saisit une trique et rossa la misérable bête. Sénac voulut s'y opposer. Rosser Mignon-Mignard était son adorable privilège. Il traita Brénugat de brute préhistorique. Deux partis se formèrent aussitôt que Sénac, par la suite, appelait les Prominouches et les Antiminouchards. Le chien, durant ces chamaillles, regardait toute l'assistance d'un air triste et obstiné : « Gratter la terre, c'était l'une de ses fonctions. Pourquoi voulait-on l'en empêcher ? » Je ne sais plus lequel de nous fit remarquer, ce jour-là, que Mignon-Mignard avait le regard de Sénac et qu'il commençait de lui ressembler. Sénac emporta, pour finir, la bête galeuse dans ses bras, comme un enfant, en lui murmurant des mots tendres et en la pinçant un peu, sournoisement, à des places bien étudiées. Le chien poussait de petits cris dont on ne savait pas au juste s'ils exprimaient le plaisir ou s'ils trahissaient la souffrance.

Nous étions, à ce moment-là, fort pressés

par l'atelier. Nous commencions de tirer le bouquin de Fonfreyde. Picquenart nous initiait à la connaissance des papiers. Les mots de « raisin », de « cloche », de « couronne » ou de « jésus », prenaient pour nous des sens nouveaux. Chaque jour, l'un de nous s'exerçait à manœuvrer la presse. Mais, chaque jour aussi, le soleil gagnait en force et le potager nous posait des problèmes plus pressants.

— Nous n'aurons rien, disait Brénugat, si nous ne faisons pas un gros effort pour nettoyer toute cette brousse.

Nous étions assez inquiets. Il fut enfin décidé qu'on laisserait l'imprimerie pour un jour, deux jours peut-être, et qu'on ferait sur le jardin ce que Brénugat appelait « un gros effort ».

On s'aperçut, cette décision prise, que nous n'avions point d'outils : tout juste une bêche et un rateau trouvés sous un appentis et rouillés jusqu'à l'âme. Il fallut en acheter d'autres. Justin poussait de grands soupirs. Le thème du « gouffre » recommença de sonner à nos oreilles.

Nous achetâmes des instruments, quelques bêches, pioches et binettes, et le travail commença. Nous n'avions pas la manière. Jusserand disait : « Scier du bois n'est rien. Nous allons tous demain nous réveiller avec des courbatures fébriles. Pour moi, je me connais... » Justin besognait avec une sorte de

rage et, le soir du premier jour, un dixième du terrain se trouvait à peu près nettoyé. Brénugat l'emblavait à mesure : haricots et pommes de terre. Il attendait d'avoir du plant pour repiquer de la salade.

Le travail reprit dès le lendemain matin. Nous étions tous fourbus, mais n'osions trop rien en dire. Sur les carrés délaissés, la renoncule était maîtresse. Depuis quelques jours, le liseron, sorti des profondeurs du sol, commençait de lui disputer l'empire. Nous n'en finissions pas d'arracher les interminables racines de la terrible plante. Et, soudain, Sénac se dressa, puis dit en s'épongeant les tempes :

— Que d'ennemis! Que d'ennemis! Vraiment, faut se défendre contre trop de gens et de choses. Si c'est ça, la vie, eh bien! moi, j'abandonne. Oui, ça me dégoûte, j'abandonne la vie aux autres.

Nous ne savions que répondre. Sénac jeta sa bêche et se prit à considérer une tige de liseron qu'il tenait entre deux doigts.

— Après tout, disait-il, je ne sais pas pourquoi vous voulez nous faire détruire le liseron. C'est bien plus beau que tout le reste. Au point de vue esthétique, je vote pour le liseron.

Justin serrait les lèvres et se reprit à bêcher. Les autres s'étaient mis à rire. Sans rien dire, Sénac regagna l'atelier et nous l'entendîmes, de loin, qui faisait marcher la presse. Un quart du potager fut mis à peu près en culture et,

comme l'imprimerie ne pouvait pas attendre, nous décidâmes, du moins pour cette saison-là, de limiter nos ambitions agricoles.

Nous reçûmes, quelques jours plus tard, la visite de Monmerqué. Le curieux homme passait d'ordinaire son mercredi, jour de repos, à marcher à travers la banlieue dans une solitude farouche et franchement misanthropique. Il arriva, la tête basse, ses belles mains nouées derrière le dos, tout prêt à renoncer, pour nous autres du Désert de Bièvres, à son humeur insociable.

Il commença par nous offrir force porte-plume. Il en tirait de toutes ses poches et les essayait amoureusement avant de s'en dessaisir. Il possédait une écriture élégante et peu lisible que je reconnaîtrai encore aujourd'hui entre toutes les écritures du monde. Il venait d'errer longuement sur le plateau de Châtillon. Le vent et le soleil avaient dû le purger de maintes pensées nocturnes. Il nous parut presque gai, tout au moins ouvert et confiant. Il examina notre installation, critiqua certains dispositifs, donna des conseils avec une modération excessive, des réticences, des détours, de soudaines humilités suivies de brusques mouvements de hauteur. Il demanda la permission de fumer alors que nous fumions tous, alluma sa pipe Jacob et jeta les yeux sur un papier que lui passait Testevel. C'était une épreuve de l'appel que nous avions rédigé dès

les premiers jours du Désert, un morceau lyrique, enflammé, que nous voulions répandre à Paris et dans la province pour exposer notre dessein.

Monmerqué tira de son gousset une tige de roseau sur laquelle était montée une fine et translucide plume d'oie. Il commença de corriger l'épreuve. Elle était pleine de fautes. La plume de Monmerqué voltigeait de gauche à droite, traçant toutes sortes de signes. Il avait un œil admirable, distinguait du premier coup un défaut du caractère, une cassure, un encrassement, une justification médiocre, un o à l'envers, un interligne trop fort d'un point. Il nous apprenait incidemment ce que c'est qu'une ligne creuse et que, dans les parties de texte composées en petits capitales, les substantifs seuls ont les honneurs de la majuscule. Il ajoutait en souriant :

— Vous avez ici Testevel, et Testevel connaît tout ça. Parlons donc d'autre chose. Vous permettez... Ce ne sont pas des critiques. Il dit, le père Hugo :

... l'homme, une espèce de maure,  
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore...

C'est une légère absurdité. S'il étreignait encore le pistolet, il n'a pas besoin de le saisir. Et je respecte le père Hugo. J'ai pour lui une admiration énorme, ce qui veut dire hors de

la norme. Le principal est de se demander si ce que l'on vient d'écrire exprime exactement ce que l'on pense. La plupart des auteurs pèchent tantôt contre le bon sens et tantôt contre le goût. Voilà toute la grammaire. Voyons, vous écrivez : « Fortement taillé en pleine pâte. » Eh bien! on taille le bois; mais la pâte, on la pétrit. Vous écrivez : « Un modèle que le lecteur connaît beaucoup mieux que nous-mêmes. » Nous-mêmes est sujet et régime. Comprenez-vous? Il faut écrire, si je vous entendis bien : « Un modèle que le lecteur connaît beaucoup mieux que nous ne le connaissons nous-mêmes... » C'est plus lourd, mais c'est précis. Ce n'est pas de la grammaire, c'est de l'honnêteté! Et que vois-je, maintenant? « Un avis que nous partageons entièrement. » Impossible! Entre le mot entièrement et le mot de partage, il y a opposition : dès qu'une chose est partagée, elle cesse d'être entière. Du moins c'est ma façon de voir. Voulez-vous parler d'un partage qui intéresse la totalité de l'objet? En ce cas, c'est très mal dit. Et maintenant, attention : Vous parlez d'une « pêche véreuse ». Mettez donc plutôt une pomme; c'est moins joli, mais c'est plus juste. La pêche est rarement véreuse. Quant à votre image des fourmis, cela mérite examen. Vous écrivez : « ... Comme des fourmis trainant leurs œufs. » Je vous demande bien pardon : les fourmis ne traînent pas leurs œufs; elles

les portent. Ce n'est pas la même chose. Elles les portent devant elles. Ne donnez pas à croire, vous qui vivez à la campagne, que vous n'avez jamais pris le temps de regarder une fourmilière. Tout cela ne signifie pas que je n'aime point votre appel. C'est une page courageuse et généreuse, assurément. Mais il est déjà difficile d'écrire tout seul. Les textes que l'on rédige à plusieurs ne tiennent jamais debout. Attendez, je n'ai pas fini. Vous écrivez : « Les encouragements nous viennent de toute part » au singulier. Ce n'est pas une faute. On met, paraît-il, indifféremment le singulier ou le pluriel. Il faut se faire une règle, au moins pour soi-même. Il ne faut jamais rien abandonner au hasard. Pour moi, j'écrirais, par exemple : « Il en peut venir de toute part », avec part au singulier, et cela signifie de n'importe quel côté. En revanche, j'écrirai : « Il en vient de toutes parts » avec parts au pluriel, et cela signifie qu'il en vient de tous les côtés. Je le répète, c'est une règle que je me donne, que je me donnerais si j'avais lieu de me la donner. Cela m'est égal que Littré, qui est pourtant un de mes dieux, ne fasse aucune différence entre « à nouveau » et « de nouveau ». Moi, je vois une différence et je m'impose une règle. « De nouveau » veut dire « derechef » et « à nouveau » veut dire « à neuf ». « Je repeins ma maison à nouveau... » Si vous aimez vraiment la langue vous ne direz

pas indifféremment « aimer à » et « aimer de »...

Monmerqué s'arrêta soudain, rougit, fit dans l'air un geste étrange, comme pour chasser un fantôme, puis il reprit, de sa voix sourde et nasale :

— Ne faites pas attention à tout ce que je viens de dire. Tout cela n'a pas d'importance.

Nous étions stupéfaits et, je dois l'avouer, tous un peu vexés. Jusserand entreprit seul une défense de notre texte. Elle fut assez piteuse. Monmerqué n'attaquait plus. Il disait, timide soudain :

— Vous réfléchirez. Je peux me tromper. Moi, je ne suis pas un écrivain.

Il partit à la chute du jour et refusa, cette fois encore, de partager notre dîner.

— Il est terrible, soufflait Jusserand.

Testevel hochait la tête.

— C'est, dit-il, un homme extraordinaire. Il sait tout. Il connaît la langue mieux que personne en France. Mais il n'écrit pas et même il ne peut pas écrire. Il a la maladie du scrupule. Il faut, pour faire une œuvre, quelle qu'elle soit, par exemple pour écrire, il faut une espèce d'innocence. Il faut être un peu brute et bondir, les yeux fermés. Notre vieux Monmerqué, c'est tout le contraire d'une brute.

Testevel, une seconde, rêva, le regard au plafond et il ajouta, pour finir :

— Monmerqué n'a qu'un plaisir : se promener, le mercredi, tout seul, dans la campagne,

rêver aux choses qu'il aime et couper des porte-plume dans des baguettes qu'il cueille en route. Il n'est pas avare de ses porte-plume. Je suis monté un jour, chez lui, justement pour lui demander une paire de porte-plume. Il n'a pas dit non. Il est allé les chercher dans une petite chambre dont il a laissé la porte ouverte. Et j'ai vu, j'ai vu ! La chambre était pleine, du plancher jusqu'au plafond, de boîtes de bois ou de carton et toutes les boîtes étaient, elles-mêmes, pleines de porte-plume jusqu'au bord. A part cela, Monmerqué n'aime qu'une chose au monde : la langue française. Pourtant, il n'écrira jamais. Il sait trop bien ce qu'il ne faut pas faire.

Il y eut un instant de silence. Puis Jusserand lança quelques vocalises sur oh ! oh ! et sur ah ! ah ! et il dit, l'accent pénétré :

— Moi, je trouve cela tragique.

Nous retournâmes à nos casses, à notre presse, à notre lent travail d'apprentis. Jusserand marquait une agilité précoce; il parvint assez vite à « lever », comme on dit dans ce métier, plus de douze cents signes à l'heure. Il n'en était pas peu fier.

Mais les causes de distraction étaient fréquentes et nous les jugions impérieuses. Un matin, Larseneur pénétra dans l'atelier en criant : « J'ai vu un lièvre dans le parc. » Une minute plus tard, abandonnant qui le massicot, qui le typomètre et qui les brucelles du

correcteur, nous organisions, dans notre domaine, une battue méticuleuse. Nous nous partagions l'espace, de la muraille de l'ouest à celle du levant et, lentement, la canne en main, nous explorions les bosquets, les buissons et les touffes d'herbe. Nous atteignîmes ainsi la partie basse du jardin sans découvrir ombre de lièvre. Larseneur était acharné.

— Je suis parfaitement sûr d'avoir vu filer la bête.

— Tu t'es trompé, fit Sénac. Et, personnellement, je le regrette. J'aurais volontiers mangé un bout de lièvre en civet.

— Cherchons encore, proposait Larseneur.

— Non, implora Justin Weill, retournons à l'atelier. Ce devait être le chien que tu as pris pour un lièvre.

Nous remontâmes vers l'atelier. Nous flânions un peu en route. On entendait un bruit étrange comparable à celui que feraient deux grosses branches grinçant l'une contre l'autre. Brénugat nous expliqua :

— C'est un oiseau. C'est le rossignol-creusard.

Nous demeurâmes longtemps à épier cet animal. Il était invisible. Que la matinée était belle! Justin dit :

— Nous aurons beaucoup de mal à payer le prochain terme.

— Ne parle pas de terme, dit Jusserand d'une voix théâtrale, c'est presque un sacrilège.

Justin ne pouvait pas ne point songer au terme et j'y songeais aussi, car il m'en parlait souvent. A certaines heures, occupés tous deux, au bureau, de besognes bénévoles qui toutes étaient nécessaires, nous entendions le bruit régulier de la presse et Justin exultait :

— Cela va bien, me disait-il. J'ai eu trois nouvelles commandes. Je dis « j'ai ». C'est une façon de parler. Cela signifie : « Nous avons. » Le travail avance quand même. Dans quelques jours, deux livres sortiront de l'*Imprimerie du Désert*. Les copains s'y mettent.

Nous étions sur le point de succomber à l'espérance. Mais, soudain, le bruit de la machine cessait et Justin plissait le front.

— Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qui leur prend?

Quand le silence durait, Justin courait à l'atelier. Les copains étaient rassemblés devant la fenêtre ouverte.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien. On écoute chanter un oiseau. Brénugat dit que c'est un merle et moi je suis certain que c'est une fauvette. Aucune comparaison.

Justin haussait les épaules et soufflait entre ses dents :

— Allons, travaillons, travaillons!

A quoi Sénac répondait :

— Nous ne travaillons que trop. On avait dit trois où quatre heures...

— Oui, plus tard, seulement plus tard, quand nous serons habiles.

La discussion s'égaraît dans des calculs dérisoires.

A d'autres moments, Testevel et Larseneur ayant décidé de changer de chambre, les deux amis passaient des heures à coltiner leurs meubles. Le troc, finalement, leur déplut et les meubles retournèrent à leur place primitive. Sénac murmura :

— Je déménagerais bien. J'ai trop de soleil où je suis. Dans deux mois, ma chambre sera franchement inhabitable, à cause du soleil.

Et comme Justin l'adjurait de rester où il se trouvait, Sénac répondit : « Entendu, mon adjudant ! » Dont Justin fut ulcéré.

Il me faisait, à moi seul, des confidences chuchotées. « Je ne peux rien dire, puisque c'est moi qui ai fait le plus gros apport d'argent. Tu sais pourtant bien, toi, Laurent, que je l'ai fait d'une manière désintéressée. Dis-moi, Laurent, que tu ne doutes pas de mon désintéressement. »

Je n'en doutais point et le dis.

Un matin, entre dix et onze heures, Justin, observant que Brénugat n'avait pas encore fait à l'atelier la plus furtive apparition, s'écria : « Il est peut-être malade. Je vais me mettre à sa recherche. »

Il revint au bout de peu, l'air sombre et les lèvres tremblantes. Il saisit son composteur et se prit à travailler.

— Eh bien! demanda Testevel, tu l'as trouvé, Brénugat?

De la tête, Justin dit « oui ».

— Il est malade?

— Non.

— Que fait-il?

— Il peint. Il peint une grande toile, dans le bas du jardin.

— Elle est bien, sa peinture?

Justin haussa les épaules.

— Sans doute. Il a beaucoup de talent. Mais il sait que le travail presse. Il ferait mieux de nous donner un coup de main.

— Tu le lui as dit?

— Je l'ai dit.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu?

Justin, suffoqué, tardait à poursuivre.

— Il m'a répondu : « Regarde bien cette lumière. Tu la vois, cette lumière? Par une lumière comme ça, moi, mon vieux, faut que je peigne. Et je me fous de tout le reste. » Je lui ai dit, très doucement : « Mais moi, crois-tu que je trouve le temps d'écrire, je veux dire d'écrire pour moi? Depuis près de quatre mois, je n'ai pas écrit une ligne. »

— Et alors?

— Alors, Brénugat a pris une belle touche

de jaune de cadmium (c'est lui qui m'a dit que c'était du jaune de cadmium) et il m'a répondu froidement : « C'est probablement que tu n'avais rien à dire. Autrement, il faut que ça sorte. »

Justin pâlissait de fureur. Et tout le monde se prit à rire. Les brutalités de Brénugat avaient toujours un effet tel.

Nous voulions oublier le monde et nous y parvenions, à certaines heures. Ce que voyant, le monde commença de s'intéresser à nous. Nous reçumes des visites. Chose étrange, quand on songe à notre condition, à l'humilité même de notre entreprise, à la faiblesse avouée de nos ressources, chose étrange, disje, ceux qui les premiers vinrent flairer notre désert appartenaient presque tous à ce que Testevel appelait le syndicat des tapeurs. L'idée d'une organisation syndicale n'était pas de pure fantaisie. Ils devaient se connaître et se passer le mot.

C'étaient, pour la plupart, des hommes rejettés par les professions libérales. Ils avaient l'air misérable d'intellectuels affamés, linge crasseux, vêtements en loques, binocle à verres fêlés, serviette sous le bras, longs cheveux, barbes aux poils agglutinés par des débris alimentaires. Ils déclaraient, le plus souvent, s'intéresser aux tentatives sociales et demandaient à visiter la maison. Ils déploraient ouvertement de ne pouvoir participer à nos

travaux, à notre vie et, soudain, parlaient de leur misère et nous demandaient de leur prêter quelque argent. Le premier d'entre eux nous émut. Nous fimes une collecte. Le visiteur emporta cinquante francs, ce qui, pour nous, était une somme considérable. Il revint huit jours après et n'attendit pas dix minutes pour manifester son dessein. Nous étions consternés. Nous cédâmes encore. Larseneur mauvra gréait : « Nous aussi, nous sommes pauvres; mais ces gens-là savent bien qu'il faut s'adresser aux pauvres. Les pauvres seuls sont capables de donner. »

Il y en avait qui venaient par couples. Ils exécutaient, en ce cas, une sorte de numéro, récitaient des vers, citaient des écrivains célèbres et s'en déclaraient les amis. Nous eûmes l'imprudente pensée de les garder à notre table. Ils buvaient énormément, mangeaient avec fureur, postillonnaient dans les plats, enfin se moquaient de nous. Nous cherchions quelque moyen de les pousser dans la rue.

Un autre nous trompa trois fois et, trois fois, s'en fut exaucé. Par malheur pour lui, la troisième fois, en encaissant notre obole, il eut le tort d'exécuter un sanglot professionnel qui nous indisposa beaucoup.

Un autre encore, en nous quittant, ayant reçu certain demi-louis pour lequel nous nous étions tous saignés à grand'peine, dit, avec un clignement de l'œil : « Allons, merci. Et souve-

nez-vous que les pauvres n'ont pas d'honneur. » Nous en demeurâmes atterrés.

Un soir, pendant le dîner, la nuit close déjà, nous entendîmes sonner à la grille. M<sup>e</sup> Clovis n'avait pas été remplacée : les femmes s'occupaient de la table et nous nous partagions au petit bonheur les autres corvées domestiques. Brénugat s'en fut ouvrir. Il revint un moment plus tard. Il avait l'air intéressé.

— Imaginez, dit-il, qu'il y a là, dehors, un type assez peu ordinaire. Il demande si nous pouvons le laisser coucher ici pour la nuit, pas davantage.

— Allons bon ! dit Testevel, encore un du syndicat.

— Non pas, fit notre peintre. Je ne l'ai vu qu'assez mal, mais c'est une tête étrange. Je le trouve curieux.

Les deux femmes commençaient de manifester des craintes. Justin fut soudain très ferme.

— S'il demande l'hospitalité, donnons-lui l'hospitalité. Ce n'est pas nous qui pouvons refuser cela.

Brénugat retourna chercher le visiteur nocturne.

C'était un homme d'une trentaine d'années, maigre, les traits énergiques, le visage rasé, les cheveux coupés très courts. Il avait des yeux noirs qui, parfois, louchaient furtivement. Ses mains étaient assez fines, sales, et

non calleuses. Il portait un vêtement gris sans âge et une casquette de drap. Nous lui donnâmes une chaise et un couvert au bout de la table. Il mangea sans hâte en maîtrisant tous ses gestes. Nous faisions de notre mieux pour demeurer naturels et causer entre nous comme à l'ordinaire.

Notre convive dit soudain :

— Vous êtes des libertaires ?  
— Pas exactement, dit Justin. Nous sommes des esprits libres et nous travaillons de nos mains pour garder notre liberté.

Le visiteur eut un indescriptible mouvement des épaules, un mouvement qui marquait de la surprise et du mépris. Il n'y eut plus moyen de lui arracher un mot. Nous avions, dans la salle commune, un coffre de bois qui servait de sopha. L'homme dit :

— Puis-je coucher ici ?  
— Certainement, dit Larseneur. Voulez-vous une couverture ?  
— S'il vous plaît.

Nous le laissâmes seul en bas et gagnâmes chacun nos chambres. Nous n'étumes pas un bon sommeil. Nous ne possédions rien de précieux et ne craignions point le vol, mais nous avions le sentiment qu'une destinée farouche, exceptionnelle, mystérieuse, traversait notre chemin.

Justin monta dans ma chambre. Il me parlait à voix basse.

— C'est peut-être un évadé de prison. C'est peut-être un criminel. Et pourtant, l'hospitalité!... Nous lui devons l'hospitalité.

L'homme partit, le lendemain matin, de bonne heure, sans dire un mot, sans même nous remercier. Celui-là ne reparut pas. Pendant plusieurs jours, nous achetâmes les journaux et cherchâmes quelque indice, quelque mot, quelque nouvelle, qui nous fût un éclaircissement. Nous ne découvrîmes rien de tel. Le visiteur d'un soir était à jamais ressaissi par le ténébreux univers.

## CHAPITRE XII

SOUVERAINETÉ DE LA POUSSIÈRE. DIVERTISSEMENTS AQUATIQUES. QU'IL FAUT AVOIR DES RHUMES DE CERVEAU. PROJETS DE RÉJOUISSANCES. PICQUENART PRÈCHE POUR LES MOUCHES. DICTATURE ET DÉMOCRATIE. LA COMMISSION DES FÊTES. PASSAGE D'UN POÈTE. TRAVAIL A FAÇON.

JUSTIN ouvrit la porte de l'atelier, jeta sur toutes choses un regard sévère et s'écria :  
— Ici comme ailleurs ! C'est incroyable !

Nous étions tous assemblés, tous au travail, sifflotant et chantonnant, dans la fumée des pipea. Larseneur leva le nez et demanda :

— Que vois-tu d'incroyable ?

Justin ne répondit pas tout de suite. Il hésitait visiblement. Il se résolut quand même.

— Si, dit-il, dans une œuvre comme la nôtre, c'est presque une question morale.

— Mais de quoi parles-tu ? s'écria Testevel.

Justin leva les bras au ciel :

— De la poussière. Nous sommes installés

depuis trois mois et quinze jours. Nous ne possédons pas grand'chose : quelques meubles dans les chambres, quelques tableaux, quelques livres, le piano de Larseneur, des tables, des chaises, une paire de fauteuils et le matériel d'imprimerie. Eh bien! tout est gris de poussière. Notre maison est la maison de la jeunesse, le temple de l'avenir. Ouais... on dirait bien plutôt le royaume de la poussière. Je ne peux pas vous expliquer à quel point cela me choque. Je viens du bureau. La poussière est partout. Il y en a sur les paquets de papier, sur l'encier, sur les cartons, sur la moulure des murailles. Dans la salle commune, même chose. Sur le piano, c'est un duvet... Tu sais très bien, Larseneur, que ce n'est la faute de personne. C'est comme cela, voilà tout. Sur les livres, c'est une fourrure. Ici, dans l'atelier, c'est exactement pareil. Tout ce que les doigts ne touchent pas vingt fois le jour est déshonoré par la poussière. Je ne blâme personne. Les femmes ont bien assez d'ouvrage avec la cuisine...

— Certainement, fit Brénugat. Florence ne se plaint pas, mais elle est très fatiguée.

— Et alors? demanda Sénac. Et alors? Que demandes-tu?

Justin écarta les bras du corps avec embarras.

— Je ne demande rien. Seulement, je trouve cela très lamentable. La poussière, c'est le

signe de la tristesse, de la vieillesse et du découragement.

— Alors, tu proposes une corvée de nettoyage?

— Oh! fit Justin, en général, je ne suis pas de ceux qui proposent d'abandonner l'imprimerie. Mais, vraiment, contre la poussière, il faut tenter quelque chose. Qu'est-ce que vous en dites, les gars? Un coup de torchon magistral?

Le projet fut adopté. Les balais, les plumeaux et les chiffons entrèrent en danse. Nous avions ouvert toutes les fenêtres et nous y allions de bon cœur. L'adversaire était en dérchte. La matinée tout entière fut consacrée à cette vénémente offensive. Puis, nous mangeâmes un morceau.

— C'est fait, dit enfin Jusserand. Mais nous sommes noirs comme des mineurs. Il faudrait pouvoir prendre un bain.

— Si nous travaillons bien, dit Justin conciliant, nous ferons installer, plus tard, une salle de bains et de douches.

Testevel se frappa le front.

— Moi, je me baignerai tantôt. Dans le bassin! Pourquoi pas? Il fait chaud. La chaleur est même orageuse. Qu'est-ce qui marche pour un bain froid?

Quelques minutes plus tard, nous étions réunis autour du miroir d'eau. C'était un bassin rectangulaire entouré de tous côtés d'une

belle marge de pierre fort gâtée par les gelées. Il y avait à peu près quatre-vingts centimètres d'eau et cette eau n'était pas stagnante : un bief de la rivière, je crois l'avoir déjà dit, traversait notre bassin. Mais les dalles du fond disparaissaient sous la vase, sous les feuilles et les mousses. Testevel, en costume de bain, plongé dans l'eau jusqu'au ventre, agitait avec ses pieds une boue plus noire que la poix. Il disait, d'un ton engageant :

— Puisque nous sommes au nettoyage, nettoyons aussi le bassin.

— Je ne dis pas non, soupira Justin ; en ce cas, la journée est perdue.

— Justement, puisqu'elle est perdue.

— C'est-à-dire qu'elle n'est pas encore perdue, si nous retournons...

Il fut tout de suite évident que la journée serait perdue. La chaleur nous inclinait à cette besogne aquatique. Les uns trouvèrent des caleçons dans le fond de leur garde-robe, les autres en improvisèrent. On prit des pelles et des seaux. Larseneur connaissait le jeu des vannes : il fit baisser le niveau. Après plusieurs heures de labeur, notre bassin fut nettoyé. Sénac demeura sur la rive. Il divaguait à haute voix.

— Si j'étais raisonnable, je me mettrais aussi dans l'eau. Je n'ai pas de rhume de cerveau.

— Justement! s'écria Testevel. C'est le bon moment.

Sénac jeta sur Testevel un regard cordial et méprisant.

— Mes rhumes de cerveau, à moi, ne sont pas comme ceux des autres. Ils ont un caractère métaphysique, ni plus, ni moins.

Il tournait autour du bassin et parlait comme pour lui seul, avec une sorte de passion.

— Il faut, disait-il, il faut avoir des rhumes de cerveau. Autrefois, j'en avais beaucoup, à peu près un chaque mois. C'étaient des rhumes ordinaires. Après cela, je suis resté dix-huit mois sans en avoir un seul et celui qui est enfin venu était un rhume extraordinaire, terrible comme dix-huit rhumes ensemble. Il faut avoir des rhumes de cerveau! C'est évident. Et voilà, justement, que je recommence à n'en plus avoir. On ne peut pas vivre tranquille.

Brénugat n'avait pas compris grand'chose à ce raisonnement tortueux. Il dit, l'air bougon :

— Si tu tiens à prendre un rhume, n'hésite pas. C'est l'occasion.

Sénac s'était arrêté, l'index tendu, un œil clos. Il articula d'une voix sépulcrale :

— Et la lâcheté? Tu ne songes pas à la lâcheté, peut-être...

Et il se reprit à tourner autour de la pièce d'eau en disant :

— Non, non, je ne suis pas tranquille.

Comme la nuit allait venir, le bassin se trouva propre et Larseneur ouvrit de nouveau la vanne d'amont.

— Et maintenant, grondait Jusserand, nous n'avons plus qu'une chose à faire. C'est d'aller nous nettoyer.

Nous regagnâmes tous nos chambres. Nous étions sur les degrés quand nous fûmes arrêtés par un grand et dramatique soupir de Justin.

— Qu'est-ce qu'il y a? lui demandai-je.

— Oh! rien, dit-il, pas grand'chose. Et c'est quand même incroyable : la poussière est revenue.

C'était vrai: nous avions détourné les yeux pendant quelques minutes et la poussière était revenue.

La maison, pendant ces jours, nous parut quand même plus propre et plusieurs d'entre nous se prirent à parler de la « fête ». C'était un vieux projet du temps de nos rêveries. On avait déclaré, dès le début : « Il faudra donner une fête. »

Curieux à dire, c'était Sénac, le mélancolique, Sénac, l'homme aux crises de noir, c'était lui qui réclamait toujours avec le plus d'insistance des divertissements, des réjouissances, des démonstrations d'allégresse. Il délirait sur ce thème, tout le jour, à l'atelier : « Ce sera la fête des lettres et des arts. Il faut

un orchestre, des acteurs, des danses. On installera la scène sur le terrain de tennis, puisqu'il n'y a plus de grillage. Les spectateurs, dès le milieu de l'après-midi, seront à l'ombre des grands arbres. Nous dresserons une tente pour les artistes dans l'allée des tilleuls. Et le soir, bal champêtre, des lanternes vénitien-nes, peut-être un feu d'artifice. Pensons aux invitations. Ce sera la grande fête du printemps. »

— Mais, objecta quelqu'un, le printemps se termine.

— Eh bien! ce sera la fête de l'été. Nous dresserons un buffet. Rien que des mets rustiques : jambons et saucisses, viandes froides, pâtés de gibier.

— Du gibier au mois de juin?

— Pourquoi pas? Vous voyez petit. Donc, pâtés de venaison, pâtés de poisson. Pâtisseries variées : tartes, galettes, brioches.

Sénac ne manquait pas d'une certaine forme d'imagination. Il s'arrêtait, la bouche ouverte. Une larme de salive fluide brillait à sa lèvre inférieure. Il posait le compositeur pour songer plus à son aise. Justin Weill haussait les épaules avec une froide fureur :

— Et l'argent? Vous ne pensez jamais à l'argent.

Malgré cette remarque et bien d'autres non moins sages, l'idée de la fête prit corps. Pourvu d'ailleurs qu'elle fût modeste, raison-

nable, peu dispendieuse, pourvu que les pâtés, les tartes et les jambons demeurassent à l'état de décoration verbale, Justin n'était pas, en principe, contraire à de tels projets. Il avait un égal amour pour le rêve et pour le réel. D'où ses tourments, d'où ses combats. Il fut, petit à petit, gagné par le commun délire. Picquenart nous disait, chaque jour :

— On peut penser à la fête et travailler, malgré tout. J'envoie deux bouquins au brochage. Ça commence à bien marcher. Ce n'est pas le moment de ralentir.

Picquenart prêchait pour les mouches. Sur ces entrefaites, nous reçumes la visite de Schleiter. J'ai parlé de Léon Schleiter en de précédents récits. Il avait été longtemps l'un des habitués de la caverne à Papillon. Il était notre ainé à tous et, depuis des années déjà, louchait vers la politique. Viviani l'avait pris comme chef de cabinet dans le ministère du travail, que l'on venait de créer. Il était sec d'âme et de corps, tranchant d'esprit et de visage, ironique, un peu hautain. Nous lui fîmes visiter la maison et l'imprimerie. Il disait :

— C'est tout à fait bien. J'en toucherai quelques mots au ministre. Nous vous donnerons du travail. Si, si! Je vous assure. C'est dans les choses possibles.

Sénac aussitôt commença de parler de la fête et toute la bande prit flamme.

— Une charmante idée, murmurait Justin;

mais il ne faut quand même pas que ça finisse par nous mettre tous hors d'état de travailler.

Schleiter avança les lèvres et fronça les sourcils d'un air capable :

— Nommez une commission.

— Pourquoi? demanda Larseneur.

Schleiter avait, de longtemps, cette élocution facile qui suffirait, chez nous du moins, pour mener un homme à la conquête du pouvoir.

— De deux choses l'une, fit-il. Ou vous êtes une dictature, ou vous êtes une démocratie.

Justin dit avec chaleur :

— Nous ne sommes pas une dictature.

— Cela vaut mieux, reprit Schleiter. Vous êtes donc une démocratie, c'est-à-dire un groupe de gens qui se gouvernent eux-mêmes. En ce cas, vous n'échapperez pas aux lois du parlementarisme. Vous ne pouvez évidemment pas vous occuper tous ensemble des relations commerciales, du jardin, du ravitaillement, des fêtes. Alors, nommez des commissions et, pour chacune d'entre elles, un président de commission. Si votre œuvre se maintient, vous y arriverez sûrement.

Nous ne pouvions nous empêcher de sourire. Toutefois, quand Schleiter fut parti, Sénac se reprit à rêver :

— Il a tout à fait raison. Il connaît toutes ces histoires beaucoup mieux que nous. Nous voulons nous occuper de tout, et tous en même

temps. C'est enfantin. C'est idiot. Je suis d'avis qu'il faut nommer une commission des fêtes et divertissements. Et il faut nommer un président. Toi, Justin, par exemple.

Justin haussa les épaules avec humeur.

— Mais non. J'ai trop de choses à faire. Mais, si tu veux, toi, Sénac.

Personne ne disait le contraire. Sénac accepta tout de suite. Testevel et Larseneur ne refusèrent point de former la commission. Ils commencèrent de parler à voix basse et de se promener dans le parc en « prenant des dispositions ». Justin disait : « Ils négligent un peu l'imprimerie. Cependant nous, du moins, nous pouvons travailler tranquilles. Schleiter n'a pas absolument tort. »

Nous n'étions pas tenus à l'écart des débats de la commission; mais elle délibérait au large. Il arrivait que des bribes de phrases nous parvinssent. Sénac criait tout à coup : « Eufin, je suis le président et tu n'as pas la parole. »

Un jour, de bon matin, j'entendis marcher la presse. Je descendis de ma chambre en fumant une cigarette, cette cigarette d'après le sommeil qui est de goût incomparable. Sénac, seul, devant la Minerve, se tirait des cartes de visite dont il avait composé le texte :

### JEAN-PAUL SENAC

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DES FÊTES

*Le Désert,*

*Bièvres (Seine-et-Oise),*

Il me dit : « Ce peut être utile pour les journaux et les visiteurs. »

Les visiteurs, je dois le dire, se trouvaient plus nombreux de semaine en semaine. M. de Fonfreyde vint nous voir. Il voyageait dans une limousine automobile de grand luxe, avec un secrétaire à l'allure de sous-officier qu'il appelait Remy et qu'il traitait en despote.

Je le revois, assis sur un fauteuil au milieu de notre atelier. Il portait une redingote beige de coupe excellente. Ses gants de peau blancs retombaient, déboutonnés, sur ses doigts. Une fleur fraîche s'épanouissait à sa boutonnière. Il avait les cheveux teints, la moustache teinte, les yeux faits au crayon bleu, les joues blanches et roses de fard.

Il disait : « C'est intéressant. J'écrirai pour vous un article dans un grand journal parisien. Mais le travail est très mauvais. Je ne reconnaît pas mon texte. Remy! Où êtes-vous? Remy! Remy! »

Sa voix virait à l'aigre. Remy lui présentait des feuilles. Il en saisit une au hasard et lut à haute voix quelques-uns de ses poèmes qui racontaient les amours, le martyre et l'agonie d'une jeune personne. Il se gargarisait des allitérations qu'il avait semées partout :

Elle eût voulu manger des mangues!  
Ainsi la mort tend ses appâts  
Pendant qu'oubliées nos langues  
Rêvent de tromper le trépas...

S'interrompant soudain, le marquis déclara que la plupart des feuilles étaient insuffisamment encrées. Qu'il n'acceptait point ce travail et qu'il nous fallait le reprendre presque de bout en bout.

Le tirage était fini. Nous allions envoyer les feuilles au brocheur. Justin bégaya quelques mots au sujet du papier perdu. Hélas! M. de Fonfreyde, sa sentence prononcée, passait à d'autres exercices. Il traversa la salle commune, examina les tableaux de Brénugat, manifesta le désir d'en recevoir quelques-uns à titre de présent, puis s'arrêta soudain devant une tapisserie qui décorait l'une des murailles. C'était un ouvrage ancien, fort gâté de trous et de mangeures. Cette tapisserie appartenait à Justin qui l'avait exposée là parce qu'elle montrait encore des parties d'une grande finesse.

— Confiez-la moi, dit Fonfreyde, je vous la ferai réparer. Je connais de bons artisans.

Il emporta la tapisserie. Que je le dise tout de suite, car je pourrais l'oublier, nous ne la revîmes jamais. Nous eûmes, par la suite, beaucoup trop de soucis pour songer à cette vieille chose. Il arrivait que Justin dit parfois avec un sourire : « Au fait! Et ma tapisserie! » Alors, Sénac élevait une voix gonflée de rancune : « C'est un millionnaire! Il l'a fait réparer et il l'a vendue un bon prix. C'est comme cela que l'on devient millionnaire. Et,

quand on a la chance de l'être, c'est comme cela qu'on peut le rester. »

Sénac vouait à Fonfreyde une exécration élective. Il parodait, à la volée, les vers du fameux bouquin.

Elle eût voulu manger des frites,  
Avant le suprême faux-pas.  
Mais comme elle avait la gastrite  
Elle ne les digérait pas.

Les vers de M. de Fonfreyde ne nous inspiraient aucun sentiment d'admiration. Sénac, en toute liberté, pouvait s'acharner sur sa victime. Il haussait le verbe d'un ton :

Elle eût voulu bouffer des nouilles!  
— C'est des appétits révoltants. —  
Ainsi se souillent les arsouilles.  
O rêve ardent du poil aux dents!

Lâché dans cette carrière, Sénac était inépuisable. Il fallait, pour le réduire au silence, lui jeter à la tête deux ou trois tomes du Bottin, les éponges, les taquoirs, les vieux chiffons, la balayette. Il poursuivait alors ses exercices à voix basse.

Il nous apparut bien vite que le marquis de Fonfreyde était un client détestable et que sa pratique menaçait de nous coûter fort cher. Nous étimes, en compensation, quelques menus succès. Nous achevâmes d'imprimer et livrâmes à leur auteur deux petits livres, les premiers qui parurent sous notre firme :

*Imprimerie du Désert.* Nous passions avec Justin la plupart de nos soirées à rédiger force lettres. Justin me disait :

— Tu vois, ça marche, ça marche. J'espère, Laurent, que tu ne regrettes rien. Tes études, c'est important. Tu les finiras plus tard, quand la maison d'ici sera lancée. Si tu n'es pas fatigué, tu vas écrire les adresses et coller les timbres. Nous porterons demain matin toutes ces lettres à la poste. On ne devrait pas se plaindre, puisque le travail arrive. Eh bien ! c'est incompréhensible : nous sommes en déficit. Tout va bien, mais dans deux mois, nous n'aurons plus un sou en caisse. C'est absolument incompréhensible. Cette maison est un gouffre.

Pourtant, selon l'expression même de Justin, le travail arrivait. Il arrivait même si bien que nous nous trouvâmes soudain dans le plus grand embarras. Commande nous fut faite d'une petite brochure qu'il fallait, sans discussion, livrer pour le 15 juillet. Tout notre caractère était alors sur le marbre, immobilisé pour bien des jours.

— Il faudrait, proposa Picquenart, acheter un supplément d'*elzévir*, ou de n'importe quoi. Mais il faut du caractère.

Justin me montra ses calculs. Nous ne pouvions faire aucune dépense de cette sorte.

— Peut-être, disaient les copains, mais nous n'allons quand même pas refuser une com-

mande à l'heure même où nous mettons tout en œuvre pour en obtenir d'autres.

— Comment faire?

— Comment faire?

— On peut encore, dit Picquenart, on peut, au moins pour une fois, prendre un façonnier.

— Qu'est-ce que c'est qu'un façonnier?

— Ben, un bonhomme qui fait le travail, mais qui ne le signe pas. Et c'est nous qui mettons notre marque sur la couverture.

— Etes-vous sûr, demanda Justin, pensif, qu'on peut faire une chose pareille sans... sans déloyauté?

— Oh! répondit Picquenart en ouvrant sa bouche gâtée pour un sourire indulgent, tout le monde fait des choses comme ça, dans le commerce et l'industrie.

Il fallait se décider, à peine de perdre la commande. Justin fut chargé du soin de trouver un façonnier, puisqu'il était, en somme, président de la commission des affaires extérieures.

Et puis nous n'y pensâmes plus, sauf Jean-Paul Sézac, devenu soudain le plus vétilleux des hommes.

— Je suis tolérant, disait-il, et je n'ai pas de préjugés. Mais cette affaire du... façonnier, enfin je ne sais plus comment vous appelez cette espèce-là, eh bien! c'est déshonorant. Je pèse mes mots. Je répète : déshonorant. Moi, ça me coupe pieds et pautes.

## CHAPITRE XIII

SÉNAC ET LE BAROMÈTRE. TENDRESSES ÉLECTIVES.  
LA BONNE MORT. UN VÉGÉTARIEN EXEMPLAIRE.  
NOCTURNE. JUSTIN SE JUGE QUÉRI. LE GOÛT DE LA  
GRANDEUR. QUERELLE SUR LA LANGUE ANGLAISE.  
UNE FÊTE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. MENUS PRO-  
POS DANS LE TUMULTE.

TOUT bien pesé, la commission des fêtes pro-  
posa le 8 juillet, qui était un dimanche, et ce jour fut accepté. Nous n'avions que fort peu de temps pour esquisser notre programme et préparer le domaine. Tout le monde se mit à l'œuvre et, comme il faisait chaud, la nervosité générale fut bientôt extrême.

Testevel possédait un baromètre anéroïde qu'il avait, généreusement, accroché dans la salle commune. Nous allions, les uns et les autres, consulter à chaque instant le capricieux appareil. Il se comportait de manière à bafouer notre confiance. Enfin, il parut se fixer. Le ciel, d'ailleurs, était pur et le vent

bien placé. Notre fête allait être heureuse. Jean-Paul Sénac, cependant, ne cédait point à l'optimisme. Il s'asseyait à califourchon sur une chaise, le menton collé au dossier et, pendant de longues minutes, il contemplait le baromètre tout comme s'il eût voulu l'hypnotiser.

— Il est au beau, soupirait-il, toujours au beau. Ah ! j'en ai assez ! Puisqu'il doit finalement redescendre, eh bien ! qu'il descende tout de suite et que du moins ce soit fini. Qu'on soit fixé. Qu'on soit tranquille !

Sorti de ces méditations météorologiques, Sénac harcelait Testevel. En tant que membre de la commission, ce dernier s'était mis, tout seul, à nettoyer, à préparer l'ancien terrain de tennis, choisi pour lieu principal des divertissements champêtres. Testevel était taillé comme un taureau, mais lent et méticuleux. Sénac venait le relancer huit ou dix fois l'heure et le harcelait à la manière d'une guêpe. Nous entendions, de loin, les éclats de leurs querelles. Testevel criait : « Tout m'est égal. J'ai un nom ridicule, c'est entendu. Mais qu'on ne passe pas les bornes. Je veux bien qu'on m'appelle Testemiche et Testeboule, et Testefrick, et même Testefiche ou Testefifre ou Testefoutre. Mais je ne supporterai pas que l'on m'appelle Testicule. Non, non, je ne le supporterai pas. »

Testevel n'osait pas heurter Sénac de front.

Même aux instants de révolte, il employait, vague et prudent, le pronom personnel « on ». Nous savions très bien, nous autres, que ce « on » ne voulait et ne pouvait désigner que Sénac. C'est vers ce temps que Jean-Paul Sénac entreprit d'appliquer à Testevel les méthodes amicales dont, jusque-là, Mignon-Mignard avait été le seul bénéficiaire. Sénac flattait Testevel et le rudoyait tour à tour, mais d'une manière si nettement élective que la victime favorite ne pouvait pas n'être point flattée. Sénac, à tout propos, soufflait à voix basse dans l'oreille de Testevel des confidences délicates. Il en profitait pour tirer les cheveux de son copain préféré, pour lui pincer l'oreille. Il était venu se placer, à table, tout près de lui. Il pouvait, ainsi, le mieux plaisanter, lui pousser le coude au moment qu'il allait boire, lui reprocher ses goûts et ses façons de manger. La victime enfin jetée dans les transports de la rage, Sénac lui demandait pardon. Il avait tout de suite les yeux pleins de larmes. Tout de suite sa moustache tremblait. Il fallait lui serrer les mains, l'absoudre et le consoler. Testevel grondait : « Sénac est insupportable », pourtant il était sensible à cette aigre-douceur, à cette cynique tendresse. Sénac eut, avec Testevel, comme avec Mignon-Mignard, un succès paradoxal.

Il n'en parut pas comblé : il redoubla d'amertume. Nous faisions, en vue de la fête,

la toilette de la maison et celle aussi du jardin. Sénac, un balai dans les mains, pourchassait les araignées, les cloportes et les fourmis. Il écrasait, d'un seul coup, sauvagement, tout être vivant qui lui tombait sous les yeux. Jusserand, disciple de Tolstoï, du moins en ce temps-là, se déclarait offensé des cruautés de Sénac. Celui-ci levait les sourcils avec une grande innocence.

— Oui, j'ai tué l'araignée. Pourquoi? Tu demandes pourquoi? C'est le plus grand bien que je puisse lui faire. Elle ne s'y attend pas. L'opération dure un vingtième de seconde. C'est total et complet. La vraie mort, la bonne mort, celle que je souhaite à tout le monde et, pour commencer, à moi-même.

Jusserand n'était pas convaincu. Tout au contraire, il vantait l'exemple des fakirs qui époussettent le sol devant eux pour ne risquer point de molester une puce. Jusserand déclarait chaque jour : « Moi, je suis végétarien. Maintenant, c'est décidé. Je ne consens pas à vivre de la mort des bêtes. Alice! fais-moi le régime. »

Jusserand mangeait son régime. Il commençait, pour dire vrai, par manger tout son régime : les pommes de terre, le riz, les lentilles et la salade. Puis il tournait un œil curieux vers le fricot de tout le monde et, son « régime » dévoré, le disciple de Tolstoï tâtait du régime des autres. Il disait : « C'est dégoût-

tant. Oh! oh! oh! je ne suis pas fier. Mais, à partir de ce soir, c'est absolument fini. Mon régime et rien autre chose. Tu me comprends bien, Alice. »

Jusserand avait l'odorat fort délié. Dont il déclarait tirer plus d'ennui que de plaisir. Il travaillait, à l'atelier, tout près de Larseneur et il disait à mi-voix : « Oh! oh! oh! oh! C'est peut-être la chaleur, mais ce n'est pas une excuse. » Larseneur finit par demander quelques éclaircissements. Jusserand répondit tout net : « Il faudrait te laver les pieds, surtout maintenant que tu portes des espadrilles. » Larseneur fut ulcéré de cette recommandation. Il disait : « J'ai pris un bain la semaine dernière dans le bassin. S'il veut que je change de place, eh bien! je changerai de place. »

La fête approchait, nonobstant ces querelles. Nous allâmes, un soir, chez Sénaç pour parler des programmes et des invitations qui n'étaient pas toutes lancées. Il était près de minuit, mais nous savions parfaitement que Sénaç s'endormait tard.

Nous le trouvâmes sur son lit, vêtu d'un gilet de flanelle et d'un pantalon de coutil. Les bras noués derrière la tête, il regardait tressauter la flamme de sa bougie. Du plafond pendait, tout gluant, un long ruban de papier sur lequel, avant de mourir, vibraient une douzaine de mouches. Les fenêtres étaient fermées, malgré l'extrême chaleur, car Sénaç

redoutait les papillons et les moustiques. Il nous pria de nous asseoir sur sa malle, l'ameublement de sa chambre ne s'étant point amélioré. Puis, comme Justin ouvrait la bouche, il nous fit signe d'écouter.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

Sénac haussa les épaules :

— Vous entendez, murmura-t-il, ces craquements et ces soupirs et vous demandez ce que c'est, âmes candides! On voit que vous avez la chance d'avoir des chambres habitables. Ces craquements et ces soupirs signifient que Brénugat fait l'amour. Et c'est tous les soirs comme cela. C'est même comme cela presque tous les matins et parfois même nous avons des manifestations hors série, après le déjeuner. Je veux bien reconnaître que Brénugat est d'une constitution généreuse, particulièrement robuste. Je veux bien reconnaître que Florence a de remarquables dispositions pour la musique vocale. Mais je peux vous assurer que ce n'est pas un climat favorable à la méditation solitaire. Vous deux, vous vous en moquez pas mal, vous êtes des anges de sagesse. Vous êtes des pierrots lunaires, des cœurs blessés, des chastes de la grande espèce. Moi, cela commence à me chatouiller le révoscope, cela commence à me réveiller le rigogène. Des solitaires! Ça va bien. Des ermites, je marche encore. Mais pas de tentations, pas de tentations, ou alors, je ne réponds plus de

moi. Il va falloir, pour commencer, prendre des permissions.

— Oh! dit Justin, personne ici ne t'en empêche.

Sénac rêvait en regardant les mouches battre de l'aile sur le ruban visqueux. Il murmurait :

— ... Ou peut-être, c'est à voir, des délassements à domicile.

— Allons, allons, fit Justin, parlons sérieusement.

Nous parlâmes sérieusement de la fête et du programme.

— Je ne sais pas, dis-je un peu plus tard à Justin, comme nous regagnions nos chambres, je ne sais pas si, de mon côté, j'inviterai qui que ce soit.

— Pourquoi donc? je ne comprends pas. Il faut inviter ta famille.

— Oh! ma famille, c'est beaucoup. Suzanne, oui, puisqu'elle doit venir jouer une pièce avec ses amis du Conservatoire. Les autres...

— Il faut inviter tout le monde. Tu penses que tes parents sont peut-être un peu curieux de voir ce que tu fais ici. Nous ne devons pas nous cacher, mais, tout au contraire, nous manifester flèrement. Pour une fois, le Désert va s'ouvrir aux yeux étrangers. Il faut inviter Ferdinand, et même Joseph, même Joseph.

Justin s'arrêta, me posa la main sur l'épaule et dit d'une voix très calme :

— Il faut inviter Cécile. Je te connais, Laurent. Tu ne veux inviter personne pour m'épargner la vue de Cécile. Eh bien! invitons Cécile. Je vais la prier moi-même. Je suis guéri. Le Désert a fini de me guérir. Je ne veux plus qu'une seule chose : réussir dans notre entreprise.

Il ajouta, non sans soupirs :

— Et tu vois, ce n'est pas commode. Je ne sais pas comment payer le terme de juillet. Nous avons la chance de trouver du travail, nous travaillons et pourtant je n'arrive pas à équilibrer le budget. Il doit y avoir quelque chose de faux dans le principe de l'affaire. Tu tombes de sommeil. Allons nous coucher.

Malgré qu'il en eût, ses craintes lui gâtaient l'humeur. Il chipotait sur toutes les dépenses et gémissait, les joues en feu : « Je sais bien que j'ai le vilain rôle. Il faut quand même que quelqu'un d'entre nous consente à le jouer. Allons à l'économie, ou c'est le naufrage. »

Ces observations raisonnables n'étaient pas du goût de tout le monde. Jusserand criait, non sans oh! oh! et sans ah! ah!: « Moi je n'ai qu'une passion, la passion de la grandeur. Je ne comprends qu'une chose au monde : la grandeur. J'ai une horreur naturelle de la mesquinerie. N'est-ce pas, Alice? Il vaut mieux être un grand quelque chose, et même un grand criminel, que d'être un petit vertueux,

une petite perfection. Oh! oh! oh! Je préfère un grand échec à une petit réussite. Ne faisons pas les choses de manière étriquée. N'achetons pas la bière en cannettes. Prenons franchement un tonneau avec un truc pour la pression. »

Justin Weill, exaspéré, répondit non sans dureté :

— La grandeur! la grandeur! Il y en a qui finissent par être de grands médiocres.

La température morale montait et tournait à l'orage. Larseneur, antiminouchard déclaré, revenait du jardin en criant :

— C'est le royaume de la crotte! Ce malheureux chien mange trop. Il nous coûte les yeux de la tête. Un seul cabot, et le parc tout entier est franchement imprésentable. Il se multiplie, le chien, et il a le génie de l'excrément.

— C'est bien, fit Sénac d'une voix glaciale. Je m'engage à payer tout seul la nourriture de la bête.

Là-dessus, Larseneur, à voix sourde, se plaignait de Brénugat dont la mandoline — à son dire — empoisonnait tout silence. Jean-Paul Sénac, cherchant de l'œil qui fêrir, apercevait Testevel et le morigénait aussitôt.

— J'ai trouvé de tes cheveux sur la brosse, encore une fois. Je ne peux pas te cacher que je supporte tout, mais pas des cheveux sur la brosse.

— Ecoute, balbutiait Testevel, cette brosse, elle est à moi. Et c'est toi qui m'as demandé si tu pouvais t'en servir.

— Justement. C'est parce qu'elle est à toi que la courtoisie t'impose de la nettoyer soigneusement avant de me la passer.

La chamaille pouvait durer. Quelque autre souci surgissait à la traverse. Justin disait :

— Pourvu du moins que cette fête ne soit pas tout à fait manquée! Si nous nous couvrions de ridicule, ce sera pour notre affaire une publicité déplorable.

— Oui! Et pourvu qu'il fasse beau! Le baromètre commence à baisser.

Le jour venu de la fête, il faisait un aimable temps. Nous étions tous fort irrités. Justin crut bon, pendant le petit déjeuner, de soulever ce qu'il appelait : « une question d'ordre intérieur ».

— Je demande, fit-il gravement, quel est celui qui a oublié de nettoyer les dabliouci.

Il y eut un instant de silence et Brénugat dit enfin :

— Qu'est-ce que c'est que les dabliouci?

— Oh! dit Justin sévèrement, vous me comprenez parfaitement. Je parle du petit endroit.

— Ah! tu prononces à l'anglaise!

— Parfaitement, à l'anglaise. Eh bien! nous allons avoir des visites et les dabliouci du rez-de-chaussée sont dans un état révoltant.

— Nous autres, dit Brénugat, nous habitons au deuxième.

— Moi, soupira Sénac, je n'ai pas encore eu la chance de parler anglais ce matin.

Larseneur était tout pâle et, soudain, il éclata :

— Je tiens à déclarer que je suis hors du débat. J'ajoute aussitôt que le coupable est un musle. Cela dit, j'affirme que cette inquisition est parfaitement intolérable. Justin, nous t'estimons et t'aimons tous; mais tu devrais renoncer à ce rôle de sous-off.

Justin se leva sans rien dire, quitta la table et sortit.

C'est ainsi que débutait le dimanche de notre fête.

Or, il arriva ceci que la fête fut très belle. Il vint près de deux cents personnes et le ciel resta clément. Nous avions invité quelques naturels du pays, pour la plupart de pauvres gens. Nos autres visiteurs étaient des parisiens. Le parc se montrait aimable avec ses fraîches verdures. Larseneur avait accepté que, traité comme une chasse, le piano fût porté dehors. Nous avions, dans la salle commune, exposé des tableaux et des dessins confiés par de jeunes peintres. L'atelier semblait d'une propreté parfaitement appétissante. Picquenart, endimanché, c'est-à-dire vêtu de noir, se tenait devant la Minerve et tirait, pour les offrir aux visiteurs, comme on fait chez

Plantin, des exemplaires d'un compliment que nous avions improvisé la veille, en grande hâte, et qui n'était pas mal tourné. Sénac lui susurrerait à l'oreille des douceurs de sa façon : « Picqueruc, mon cher, vous avez l'air d'un croque-mort. » Le bon Picquenart, heureusement, était imperturbable. En bref, tout allait pour le mieux et nous ne savions plus très bien ni les uns ni les autres comment les choses se trouvaient faites et même qui les avait pu faire. Les invités, la maison vue, se répandaient dans le parc. Quand l'ombre des arbres fut assez longue, la représentation commença. La commission des fêtes avait, nous dûmes en convenir, bien mérité de notre confiance. Nous entendîmes d'abord une scène de cet opéra que composait Larseneur. Deux artistes, amis du musicien, la chantèrent enlacés : c'était une scène d'amour. Il y était question de glaive, de philtre et d'un serment prêté sur le bouclier des ancêtres. Finalement, Makalas et Girmamire tombaient dans les bras l'un de l'autre. Nous écutions, nous du Désert, tout étonnés de voir qu'à force d'entendre Larseneur nous chanter ses propres œuvres nous les savions déjà par cœur. Nous applaudîmes avec rage et le public obtempéra.

Vint ensuite une représentation d'*Arlequin poli par l'amour*. Ma sœur Suzanne jouait Sylvia, rôle qui lui convenait à merveille : elle n'a jamais pu jouer que son propre person-

nage. Elle était délicieuse à voir. Je dirai, le moment venu, les effets particuliers qu'une telle beauté produisit sur deux de nos solitaires. Laissons cela pour l'instant.

Quand je songe à ce dimanche de juillet, j'ai grand'peine à mettre en ordre les images qu'il m'a laissées. Dois-je l'avouer? j'étais depuis plusieurs jours fort inquiet à la pensée que ma famille et mes amis du Désert allaient se trouver réunis. Quels que fussent les jugements portés par les uns sur les autres, je me sentais très malheureux, très sensible, très vulnérable. Un acteur de l'Odéon, envoyé par André Antoine, déclamait un poème de Sénac, un poème que nous savions tous par cœur et que nous aimions :

Nul ne me connaît, nul ne m'aime,  
Ni mes compagnons ni mon chien,  
Ni mon désespoir et ni même  
L'ennui métaphysicien.

Rien qui m'allège et me soulage,  
Pas même ce rayon soudain,  
Si triste, et pas même l'orage  
Qui du moins t'abreuve, ô jardin.

J'écoutais, mais en surveillant de tous mes yeux le visage de mon frère Joseph. Le poème de Jean-Paul Sénac me semblait soudain très pauvre et presque ridicule, parce que je l'entendais avec l'oreille de Joseph. Et, cependant, Joseph applaudissait, saisi d'une parfaite

bienveillance. Joseph ne prenait probablement pas la peine de se former une opinion sur le poème de Sénac.

Il y eut, dans mes soucis, une éclaircie magnifique. Cécile, pressée de tous, consentit à s'asseoir au piano, ce que n'avait pas prévu la commission des fêtes.

Cécile avait alors vingt-quatre ans. Elle revenait d'Amérique, chargée d'une jeune gloire. Elle montrait encore à tous son visage d'ange musicien; mais deux petits plis fins, tracés comme avec une aiguille, descendaient de chaque côté de sa belle bouche immobile. Elle joua de ces légères pièces pastorales composées par Couperin pour des bergères d'opéra. Tous mes tourments s'envolaient, l'avenir et le passé se faisaient miséricorde.

Le reste de la soirée s'abîme dans un gai tumulte. J'entends mon père me dire : « J'espère pourtant, mon ami, que tu vas reprendre tes études. Il faut avoir l'esprit de suite. » Il avait passé toute sa vie à changer de but et de route. Il me fit, en trois points, l'éloge de la constance.

Joseph donnait à Justin des conseils compétents pour la gestion d'un capital : « Un dixième en fonds d'Etat, un dixième en valeurs françaises à revenu fixe, deux dixièmes en hypothèques, de préférence, bien entendu, sur des immeubles de rapport, et dans deux régions différentes. Mais cela, je

vous le trouverai... » Pauvre Justin ! Il écoutait avec une belle patience.

J'entends encore parler ma mère. Elle regarde un grand jasmin qui croît contre la maison. Elle dit : « Il est beau, votre jasmin... beaucoup moins beau quand même que celui de Créteil. Tu ne te rappelles pas, Laurent, notre jasmin de Créteil ? »

Je vois passer Suzanne, escortée de Testevel. Elle a une étonnante façon de sourire en faisant briller ses yeux. C'est un simple jeu des paupières, mais c'est irrésistible et Testevel est ébloui. Il marche comme un éléphant qu'une fée tiendrait captif au moyen d'un fil de la Vierge.

Des gens passent, des visages surgissent. Jusserand, avec chaleur, démontre l'art des vers à une dame entre deux âges que je ne connais pas et qu'il appelle baronne. Sénac souffle à mon oreille : « Tout marche presque trop bien. Il va se passer quelque chose. »

Les images se bousculent. On mange, on boit sous les arbres. Et puis Larseneur allume des lanternes vénitiennes. Une voix de femme s'élève qui chante, à même la nuit, une chanson de Bilitis. Est-ce la fatigue ou la joie, toutes mes pensées s'apaisent. J'ai grand désir d'être heureux. Est-il possible d'être heureux ?

## CHAPITRE XIV

COLLOQUE DANS LES HARICOTS. JEAN-PAUL SÉNAC PREND DU RELIEF. NOTRE GRANDE HUMILIATION. QUE LES JUIFS SONT INTRAITABLES. ENCORE SÉNAC. L'UNANIMITÉ OU RIEN. TENTATIVES DE CONCILIA-TION. LA RÈGLE OU LA MORT. ALICE DÉSERTE LE DÉSERT.

C'est fini. La fête est finie. Elle commence à s'éloigner de nous. Nous en parlerons longtemps. Nous ferons de beaux efforts pour aviver nos souvenirs. Mais la fête est bien finie.

Elle nous a tous, et vraiment je ne saurais dire pourquoi, laissés pantelants de fatigue. Brénugat a les plus grandes peines à nous entraîner au jardin pour cueillir les haricots verts avant qu'ils soient immangeables.

Le jardin a triste figure : le passage d'une armée d'invasion ne l'aurait pas plus maltraité. Tous nos invités étaient d'une civilité

parfaite et pourtant ils ont cassé les branches des arbres, cueilli, pour les emporter, les fleurs qui poussent au hasard et qui nous ravissent quand même. Ils ont, en se promenant, piétiné le potager, mangé nos prunes encore vertes, décroché l'unique brugnon que, depuis bien des semaines, nous caressions du regard comme un signe ou comme un symbole. Ils ont laissé, dans tous les coins, des papiers et des bouts de cigarettes. Nous trouvons, au hasard de nos explorations, un gant, deux mouchoirs, une ombrelle, un réticule, un chapeau.

Brénugat nous harcèle et nous voilà, tous ou presque, accroupis dans les haricots. Le peintre dit :

— Semer, cela représente déjà beaucoup de travail. Mais récolter, ceux qui pensent que c'est seulement un plaisir, ils se mettent le doigt dans l'œil.

Cette parole profonde n'étonne personne. Sénac se redresse, il s'étire et lance cette déclaration :

— J'ai d'autant plus de mérite que je n'aime pas les haricots verts.

La querelle des végétariens et des carnivores se rallume aussitôt. Jusserand fait des prosélytes. Larseneur accepterait de se nourrir de légumes, exception faite, toutefois, pour les haricots verts qu'il ne peut décidément pas souffrir. Justin se rallie volontiers à la thèse

végétarienne : Justin accepte, en principe, tout ce qui favorise la restriction de nos dépenses. La controverse donne lieu à maintes considérations de nature humanitaire. Sénac n'y prend qu'une faible part. Il se contente de loger, dans les silences, des remarques languissantes.

— On devait avoir des poules, des canards et des lapins. Je n'aime pas énormément le lapin et je déteste le canard. J'aime surtout les viandes rouges. N'importe, j'aurais quand même, de temps en temps, mangé un bout de lapin, peut-être un morceau de canard. Bernique ! On a parlé, comme toujours, mais on n'a rien fait. Comme toujours, comme toujours.

Justin proteste avec rage. Jean-Paul Sénac baisse les yeux. Il se tait une minute et, bientôt, il recommence à bougonner dans sa moustache :

— Moi, je mange de la salade pour enlever le goût du gras. Faut-il encore qu'on l'ait, le goût du gras. Si ça continue comme ça, nous ne mangerons que de l'herbe. D'ailleurs, d'ailleurs, la salade, il n'y en aura pas trois feuilles. Les limaces ont tout briffé. Que d'ennemis ! Oh ! Que d'ennemis ! Les gens qui parlent de cultiver un jardin me font rire. Qu'on me le montre celui qui parvient à tirer quoi que ce soit d'un jardin. C'est impossible.

Sénac se tient fort bien à table. Il souffre

de l'estomac, du moins il le dit, et cela ne l'empêche pas de jouer de la fourchette. Repu, Jean-Paul Sénac tourne à l'ascète. Il gronde :

— C'est humiliant! Nous sommes des travailleurs de l'esprit; mieux encore, nous sommes des esprits, et cependant, il nous faut penser sans cesse à notre subsistance matérielle, à notre nourriture, comme des animaux. Quelle humiliation! Quelle abjection!

Justin, pour une fois, approuve, lui qui vit surtout de chiffres, de calculs et de soucis.

Fort de cette approbation, Sénac ouvre toutes les fenêtres pour faire des courants d'air : quand il a mangé, l'odeur de la cuisine l'offense. Puis, soudain, il se gratte avec vigueur :

— Je m'en doutais, nous avons pris des soutats, des bêtes de haricots, des cirons, si vous aimez mieux. Et il y a des gens qui se plaignent parce qu'ils n'ont pas de jardin! Ils ne connaissent pas leur bonheur.

Jean-Paul Sénac n'est pas un violent, comme Brénugat; il n'a pas une voix avantageuse, comme Jusserand; il n'est pas beau, comme Larseneur; il n'est pas fort, comme Testevel, mais il prend, jour à jour, une grande place dans la maison, une grande place dans nos esprits. Il donne une forme précise et parfois même impitoyable à toutes sortes de pensées qui demeureraient confuses dans les cervelles des autres. C'est notre enfant terrible.

D'ailleurs, il parle tout le temps, il ne peut pas ne pas parler. Le travail de l'atelier a pour musique obligatoire le ronron de Jean-Paul. Il arrive, presque chaque jour, que nous parlions de la fête. Justin n'a, de cette fête, que des souvenirs heureux. Pourtant, il bougonne un peu. Justin a trop de soucis, ce qui lui gâte l'humeur. Il dit : « Ne pensons plus à la fête. Le présent nous réclame : vivons dans le présent. »

— C'est préférable, siffle Sénac. Il y a plus de présent que d'avenir, dans notre affaire.

Et, comme tout le monde se tait sur cette remarque inquiétante, Sénac reprend :

— Nous pensions, en venant ici, que nous pourrions travailler trois ou quatre heures par jour, c'est-à-dire beaucoup moins que dans le civil...

— Dis dans le siècle, propose Jusserand.

— Dans le siècle, si tu préfères. Eh bien ! le résultat est surprenant. Nous travaillons beaucoup plus ici que dans ce que tu nommes le siècle. Moi, je n'ai jamais tant travaillé de ma vie.

— Impossible, dis-je, impossible de faire moins si nous voulons joindre les deux bouts.

Sénac ouvre de grands yeux.

— Les deux bouts ! les deux bouts ! On pourrait les laisser tranquilles, les deux bouts, sans chercher obstinément à les mettre l'un sur l'autre. C'est une superstition bourgeoise.

Et, soudain, le voilà qui repart dans une envolée.

— Si notre truc réussit, nous sommes sauvés, le problème est résolu. Mais attention, attention! nous nous sauvons tout seuls. Eh bien! non! C'est le monde entier qu'il faut sauver. Même si notre affaire marche bien, je ne serai jamais heureux, moi, jamais satisfait, jamais tranquille, parce que, moi, je pense aux autres.

Justin ne dit rien. Il ronge une grande tristesse. Les copains sifflent et fument. Jusserand se plaint des guêpes. L'amoureux de la grandeur pousse des Oh! Oh! et des Ah! Ah! Il esquisse de ronflantes colères vocales. Quand on a une belle voix, il faut s'en servir.

Personne, à vrai dire, même pas Sénac, n'ose parler franchement de notre grande humiliation. Car nous venons d'éprouver une grande humiliation. Nous avons donné, je l'ai dit, certain travail à un « faonnier », — c'est le mot de Picquenart. — Or, ce faonnier a fait une besogne vraiment inacceptable. Et, cette besogne inacceptable, nous allons l'accepter. Nous ne pouvons pas ne point l'accepter, vu l'état de nos finances. Et notre firme est là-dessus! Horreur et désolation! Nul n'en parle franchement, mais on se querelle à voix basse.

— Vous la connaissez, vous autres, cette petite imprimerie Schwartz?

— Qu'est-ce qui nous a déniché ça? C'est vous, Piequeboule?

Picquenart secoue la tête et sourit de toutes ses gencives noires. Justin lève les yeux et dit :

— C'est moi. Nous ne connaissons personne. Moi, je me rappelais que mon père faisait autrefois tirer dans cette maison l'en-tête de ses factures et des cartes de visite. Je ne pouvais pas prévoir qu'on nous livrerait un si mauvais travail. Je suis le premier désolé.

Pauvre Justin ! Il a mille et mille raisons d'être désolé. Il s'efforce vainement de lutter contre des pensées venimeuses. Il me dit, quand nous sommes seuls :

— C'est vrai, je suis responsable. Je voudrais avoir l'argent pour faire à n'importe quel prix recommencer cette brochure. Je ne peux pas. Je n'ai plus rien à moi. Et s'il n'y avait que ça !

Il s'arrête, baisse la voix, et, soudain, le rouge au front :

— J'ai pris cette maison Schwartz au hasard parce que je la connaissais un peu. Mais les autres, les copains... je suis sûr, tu m'entends, parfaitement sûr que, quand ils sont seuls ensemble, ils pensent et ils disent que j'ai choisi cette maison parce que c'est une maison juive et qu'étant juif moi-même... Allons, avoue, avoue, Laurent, qu'ils ont eu cette idée-là.

Je me mets en devoir de le rassurer. Je le fais avec d'autant plus d'ardeur que les copains, précisément, ont eu des idées telles

et qu'ils ne m'en ont rien caché. Sur tout ce qui touche à sa qualité de juif, Justin Weill fait preuve d'une sensibilité qui frise la divination.

Pour troublante qu'elle soit, l'affaire du « faonnier » est finalement supplantée dans notre pensée. Nous avons d'autres soucis.

Le soir de la fête, Sénac, sans prévenir personne, a donné une interview qui vient enfin de paraître dans un journal de Paris. La feuille passe de main en main. L'article est assez aimable. Toutefois, à le lire, on pourrait croire que Sénac est en quelque sorte le capitaine de la bande et qu'il fut, à l'origine, un mécène et un inspirateur. Brénugat frappe de la main sur le journal déployé.

— C'est peut-être une erreur, mais c'est fâcheux et, surtout, ce n'est pas juste. Ici, nous sommes tous égaux et l'idée du Désert est notre idée commune.

Sénac hausse les épaules. Il se dérobe, il s'évade :

— Pas ma faute. C'est dégoûtant. Ces sacrés journalistes, ils ne comprennent jamais rien.

Il nous annonce, pour détourner l'entretien, qu'il va prendre un jour ou l'autre une petite permission.

— La chasteté, c'est une belle chose, à la condition, toutefois, qu'on n'en devienne pas idiot.

Il me saisit par le bras, me tire dans une

allée déserte et dit, remuant les narines :

— Il faut que je change d'air. Tu n'as pas remarqué, Laurent, l'odeur de Florence, la femme à Brénugat? C'est-il que tu n'aurais pas de nez? Mon ami, je la renifle à cent mètres. Ce qu'elle sent? Oh! c'est tout simple : elle sent la femme, rien de plus, mais à la vingtième puissance. Non, non, ça ne m'excite pas. Et même ça me dégoûte un peu. Ce ne devrait pas être permis.

Il s'évente avec son mouchoir, comme pour chasser les arômes. Il fait une belle chaleur, un peu orageuse, un peu moite. Le dimanche, la colonie tout entière va se promener. Nous ne sommes point las de notre domaine; nous commençons néanmoins à regarder vers l'horizon. Nous cheminons à travers les villages que le grand soleil aveugle. Sénac murmure :

— Il y a des murs partout. Ah! ce n'est pas la forêt vierge. Allons, bon! encore des granges! Vous ne pouvez pas comprendre comme la vue d'une muraille m'attriste.

— Que veux-tu? dit Larseneur, pour avoir un pays plus sauvage, il aurait fallu s'en aller très loin de Paris.

— Justement, soupire Sénac, il fallait avoir le courage de s'en aller très loin de Paris.

Il s'arrête à la grille de toutes les propriétés et dit, l'accent nostalgique :

— C'est là qu'on aurait été bien. Parlez-moi d'une maison! Parlez-moi d'un potager! Et

quelle exposition magnifique! Ah! je vous l'ai toujours dit : nous nous sommes trop pressés. Pour des affaires comme la nôtre, il faut de la réflexion, du calcul et de la jugeote. Il faut se laisser le temps de voir venir, de voir venir...

Justin n'entend pas toujours ces réflexions de Sénac : il les devine, il les subodore. Et Justin devient très triste. Il a encore de grands transports d'enthousiasme, des moments pendant lesquels il s'écrie : « Je ne peux t'expliquer à quel point je suis assoiffé d'amour humain, de tendresse humaine. » Presque aussitôt, il se prend la tête à deux mains et dit : « Non, non, ne pensons qu'à l'argent et à la comptabilité. Le terme est payé. C'est fait. Mais, dans un mois, nous n'aurons pas de quoi manger. Veux-tu voir les comptes? »

Il fait un plongeon dans les comptes, revient à la surface et, soudain, d'une voix pleine de ressentiment : « Je me demande pourquoi nous avons pris Sénac avec nous. Ce n'est peut-être pas très chic de ma part. Nous parlons toujours, entre nous, des grandes qualités de Sénac. Ce besoin de s'exciter sur les mérites des copains! Eh bien! il y a des jours où je me demande ce que cela veut dire : les grandes qualités de Sénac. Il n'a que des qualités négatives. »

Quand Justin est très triste, il est aussi très injuste. J'essaye de le calmer. Et lui, ses che-

veux roux soulevés d'un regain d'ardeur : « Que veux-tu ? C'est l'unanimité que j'aime et que je demande. Une seule voix discordante, et le monde me déplaît, me dégoûte, me fait horreur. » Là-dessus, il repart à gronder parce que le bruit de la presse vient de s'arrêter soudain, parce que les solitaires, tous en costume de bain, galopent vers le miroir d'eau. Il finit par s'adoucir quand j'exprime le désir d'aller me baigner moi-même. Et, comme il fait très chaud, il vient se baigner aussi.

Il voudrait, de toute son âme, être un conciliateur. C'est un rôle qui lui plaît et qu'il joue avec grâce.

Brénugat qui, en tant que président de la commission du jardinage, est résolument anti-minouchard, se querelle avec Sénac et demande que le cabot, grand fouilleur de terre, soit mis à la chaîne. Sénac frappe sur sa cuisse, avec sa main droite, à plat, et il esquisse un geste d'une parfaite irrévérence. Puis il traite Brénugat de tortionnaire et de barbare asiatique. Justin prend le peintre par la taille, l'entraîne à l'écart, le calme, lui proclame des flatteries et des consolations.

— Une société comme la nôtre, Brénug, ne peut vivre que de concorde et de tolérance mutuelle. Toi, tu es un chic type. Tu es, en plus, un type costaud et même puissant. Il faut laisser notre Sénac débiter ses sornettes. Il est comme ça. C'est sa nature. Prenons-le

comme il est. Tout cela n'a pas d'importance. Montre l'exemple de l'intelligence conciliante et pardonne-lui ses erreurs.

— Assurément, bafouille Brénugat, je ne suis pas un énergumène et je sens les choses comme toi. Tu me croiras si tu veux, mais tout ce que tu me dis là, je le disais justement ce matin à Sénac, à propos de...

— A propos de quoi, vieux frère?

Brénugat ne sait pas mentir. Il se trouble, rougit un peu et dit :

— A propos de Schwartz. Sénac est furieux parce que...

Le front de Justin se plisse. Il répète lentement :

— Parce que?

— Parce que, lâche Brénugat, il disait que les Juifs ont toujours de bonnes raisons pour travailler ensemble. Je t'affirme qu'il n'y mettait pas de méchanceté. Ce sont des choses comme tout le monde en dit. Tout ça n'a pas d'importance. Il faut — tu le déclarais toi-même — laisser Jean-Paul raconter ses boursades. Enfin, quoi, la tolérance! Tu comprends? La tolérance!

Brénugat retourne au jardin. Justin souffre et ne fait même aucun effort pour le cacher. Je dis, au bout d'un grand moment :

— Que veux-tu? J'ai fui ma famille parce que j'avais l'horreur de toutes les petites bassesses, de toutes les petites méchancetés, de

toutes les petites jalouxies. Et ce que je retrouve ici, ma foi, c'est la même chose. Il faut croire que les hommes ne savent pas vivre autrement.

— Il faut, dit Justin solennel, il faut une règle venue d'en-haut. Il faut la Loi.

— Même avec une règle d'en-haut, même avec la Loi, ils ne savent pas.

— Alors mieux vaudrait mourir.

Je frappe du pied avec impatience. Justin est fils unique et donc il ne sait rien des hommes. C'est une opinion qui se forme au fond de mon cœur.

Et, tout à coup, une petite nouvelle vole à travers la maison et circule de bouche en bouche : Alice Jusserand, la douce, va reprendre à Paris l'emploi qu'elle avait quitté pour venir vivre au Désert. Elle aura un train, de bon matin, chaque jour. Elle rentrera le soir. La décision est irrévocable. Jusserand donne aux copains des clartés sur cet arrangement : « Il y a, dans un ménage, des dépenses inévitables et qu'on ne peut demander à la collectivité. Le vêtement, par exemple. Je n'ai même plus un complet à me mettre sur le dos. C'est une mesure de convenance personnelle, rien de plus... »

Rien de plus, il va sans dire. Et pourtant, toute une soirée, nous sommes assaillis par maintes et maintes pensées que nous n'osons pas dire.

## CHAPITRE XV

PERTURBATION DU RÉGIME ÉCONOMIQUE. LE PROVISOIRE ET LE DÉFINITIF. ENTRETIEN SUR LES HONNEURS. UNE MIGRATION DU CLAN PASQUIER. LA PROPRIÉTÉ COLLECTIVE. SUZANNE ET LES JEUNES HOMMES. SE PEUT-IL QUE LA MUSIQUE NE SUFFISE PAS A TOUT? HÉROÏSME DE PICQUENART. DISCORDES VÉNIELLES. UN ACCIDENT DU TRAVAIL.

Dès le lendemain, ces pensées vinrent au grand jour.

La mère Clovis, je crois l'avoir dit, n'avait pas été remplacée. Brénugat nous fit entendre que sa femme ne pouvait, seule, se charger de la cuisine. Florence avait le soin de sa fille, de son mari, d'elle-même. Sans élan, mais sans mauvaise grâce, elle avait jusqu'à ce jour assisté la bonne Alice dans le rude travail de la cuisine et de la table. Puisque Alice quittait la partie, Florence Brénugat se déclarait vaincue. Elle pleurait en reniflant. Le peintre montrait ce visage terrorisé de

l'homme qui, chaque soir, affronte dans la chaleur du lit quelque chuchotante et sanglotante scène de ménage.

Jusserand fit une proposition :

— Nous pourrons bientôt, sans aucun doute, engager une cuisinière. En attendant, et de manière toute provisoire, mangeons chacun chez nous.

Je croyais que cette idée serait repoussée de tous. Or, elle rassembla tout de suite une grande majorité. On eût dit que les copains, sans trop l'avouer franchement, avaient désir de retrouver leur libre solitude, leurs petites manies, leurs goûts personnels. Je leur prête un tel sentiment car je l'éprouvais moi-même. Justin seul protesta. Il ne cessait de répéter : « Faites bien attention ! C'est gravel ! » On avait l'habitude, au Désert, de voir Justin ramer contre les courants et les brises. Chose douloureuse à dire, il ne parlait que de concorde et de communion, mais, presque toujours, il s'opposait à l'opinion générale. Si je ne l'avais assisté, je pense qu'il aurait, dès ce temps, vécu dans un isolement farouche. Jusserand, pour le calmer, répétait : « C'est provisoire. » Et la décision fut prise.

Il en résulta, tout de suite, une légère perturbation dans le rythme du travail. Nous commençâmes de tirer chacun de notre côté, à l'heure des provisions. Justin, comme trésorier, nous allouait de petites sommes. Il appa-

rut bientôt que nous avions tous des réserves secrètes et qu'elles allaient intervenir selon nos penchants et nos caprices. Testevel, qui faisait partie du groupe des carnivores, cuisinait dans sa chambre, sur un réchaud à l'esprit de bois, des rôtis dont le fumet allait plus loin provoquer et scandaliser l'odorat des végétariens.

Très vite, Sénac soumit au méticuleux Testevel des propositions d'alliance : « Nous ferons popote ensemble ! » Et Testevel accepta. Le bon géant cuisinait et Sénac allait aux provisions. Il en profitait pour prendre en chemin divers apéritifs. Il n'en disait rien à personne ; son haleine le trahissait.

Alice Jusserand, chaque soir, préparait avec amour de petits plats que Bernard mangeait froids le lendemain. Que je le dise tout de suite, afin de ne l'oublier point, Jusserand, vers cette époque, fit d'assez fréquentes absences. Il allait à Paris dans le milieu du jour. Il ne partait presque jamais par le même train que sa femme et s'arrangeait le plus souvent pour revenir avant elle. Il nous disait : « Je vais là-bas pour des affaires de famille. Qu'Alice n'en sache rien. Inutile de l'inquiéter. » Nous tâchions d'observer cette consigne.

Justin, Larseneur, les Brénugat, Picquenart et moi-même, nous nous succédions à la cuisine pour y préparer nos repas. L'un de nous allumait un feu dont les autres profitnaient. On

entendait parfois des réflexions naïves : « Ah ! vous mangez de l'andouillette, vous autres. Fichtre ! vous vous mettez bien. » Parfois, Sénac lâchait pour une heure son Testevel nourricier, à la suite d'une chamaille. Il nous disait avec rancune :

— Il m'a dit, Testemusle : « Laisse-moi les pommes de terre frites et je te donne tout le pâté. » C'est juste de pommes frites que j'avais envie aujourd'hui. Et maintenant, c'est fini, j'en aurai envie tout le restant de mon existence. C'est une envie rentrée. Qu'est-ce que vous mangez là ? Du hareng ? Drôle de goût. Passez-moi donc un bout de votre hareng, pour voir. »

Justin soupirait, en piquant dans une assiette quelque tranche de saucisson : « Ils disent que c'est provisoire. Moi, moi, je sais bien que c'est définitif et que c'est déplorable. »

Sur ces entrefaites, surgit à la traverse un événement très minime dont je préférerais ne rien dire et dont, en mémorialiste exact, je dois quand même parler.

Je reçus, un jour, au courrier du matin, une lettre dont la lecture me bouleversa. Jusserand, grand spécialiste de la correspondance, me l'avait remise en disant : « C'est du Dr Hermerel. Si, si, tu peux en être sûr. Son nom est sur l'enveloppe. »

Je la lus à l'atelier et me sentis rougir.

*Mon cher ami, disait M. Hermerel, je sais que vous allez bien et que vous vous rétablissez dans une retraite champêtre. Nous ne vous oubliions pas. J'ai fait, avec le Professeur Letulle, une démarche à votre sujet. Nous avons vu M. Briand, ministre de l'Instruction Publique, et nous lui avons raconté comment vous avez éprouvé sur vous-même, au péril de votre vie, le vaccin antipneumococcique. Mon cher ami, vous allez recevoir la croix de la Légion d'honneur et soyez sûr que le monde scientifique tout entier s'en réjouira. Le ministre a voulu que toutes les formalités fussent abolies. Vous allez faire partie de la promotion de juillet, qui est un peu en retard. Votre nom fera l'objet d'une citation spéciale. Ne me laissez pas sans nouvelles. A vous de tout cœur. HERMEREL.*

Je retournais la lettre entre mes doigts tremblants. Jusserand, qui m'observait, dit :

— Mauvaises nouvelles?

Je mis la lettre dans ma poche et tournai le dos pour cacher ma rougeur.

Deux jours de suite, je ruminai cette nouvelle extraordinaire sans en parler à personne et pas même à Justin Weill. Le matin du second jour, Jusserand, qui lisait le journal avec une passion mal celée, s'écria tout à coup :

— Tiens, c'est énorme! Il y a un Laurent Pasquier, même nom et même prénom, qui vient de recevoir le ruban rouge.

Jusserand lisait encore, son mince visage entre les feuilles, et, soudain, il s'exclama :

— Mais, pas possible! Mais, c'est toi! L'élève de Jean Hermerel... Le laboratoire de Boucicault... La grande maladie. C'est toi! Ah! cachottier!

Nous étions à l'atelier, endroit des réunions plénières depuis que nous avions cessé de prendre nos repas en commun. Je sentis que tous les visages étaient tournés vers moi. Je n'osais regarder personne.

— Ah! cachottier, répétait Jusserand plus bas. Tu le sais depuis deux jours. — Si, si, la lettre que je t'ai remise avant-hier, c'était ça. — Tu le sais depuis deux jours et tu ne nous as rien dit!

Justin avait posé son compositeur. Il vint jusqu'à moi et il m'embrassa joliment. Puis les autres dirent leur mot. J'écoutais mal. J'aurais voulu, sans savoir pourquoi, me dissimuler sous terre.

— Si cela peut te faire plaisir... fit Sénac en hochant la tête.

Et Testevel ajouta :

— C'est une nouvelle qui s'arrose!

L'entretien retomba tout de suite. Il y eut un silence gêné, puis un froid persistant. Je donnai quelques explications qui ressemblaient à des excuses et, pour finir, je balbutiai : « C'est une grande surprise et surtout,

c'est trop, beaucoup trop. Vous savez bien tous que je n'ai rien demandé de tel. »

— Nous le pensons bien, dit Larseneur, ces choses-là, cela s'accepte; cela ne se demande pas.

Sénac avait tourné la tête :

— Tu dis cela s'accepte? Franchement, c'est une chose à voir. Nous aimons tous Laurent. Ce n'est pas une raison pour ne pas considérer le phénomène avec ce que j'appellerai la rigueur expérimentale. Nous sommes des esprits libres. Nous n'attachons et ne devons attacher aucune ombre d'importance aux distinctions officielles. Chacun de nous fait ce qui lui plaît. Je peux quand même déclarer qu'à la place de Laurent je n'aurais pas accepté. C'est une question de principe.

— Allons, dit Brénugat, assez! Foutons-lui la paix quand même et qu'il n'en soit plus question. Il nous payera le champagne, puisque c'est l'usage. Moi, je ne juge pas ces choses-là du point de vue philosophique, comme Sénac. Je pense plutôt que les rubans, les médailles, les honneurs, c'est pour les vieux. Ça les console de ce qu'ils ne peuvent plus faire l'amour. Les gens de notre âge ont heureusement d'autres plaisirs.

Mais, fis-je, tout désemparé, puisque je vous répète que je ne savais rien et que c'est une surprise.

— Nous le pensons bien, dit Junserand. En

ce qui te concerne, c'est l'évidence. Et c'est quand même comme cela que l'on pourrait justifier beaucoup de choses, beaucoup de calculs, beaucoup de petites ambitions. Ah! il faut faire attention.

Le silence retomba sur ces mots. J'étais soudain très malheureux. J'avais le sentiment de la culpabilité et même et surtout de la honte.

Il y eut, tout le jour, des entretiens à voix basse dont je me sentais exclu. Justin ne disait rien, soucieux comme à son ordinaire. Le soir, pendant que nous nous promenions dans le parc, après le souper, il souffla, hochant la tête:

— Bah! ils s'y habitueront. Au fond, c'est très étonnant pour nous tous. C'est très heureux, bien sûr, et nous en sommes tous fiers puisque c'est la récompense d'une action méritoire. Mais c'est très loin de nos préoccupations ordinaires. Il faut qu'ils s'habituent à cette idée, les autres. Ils s'y habitueront. Ils ont d'abord cru que cela te faisait plaisir et c'est ce qui les choquait un peu.

— Justin, fis-je tout à trac, et si je te disais, à toi, que cela m'a fait plaisir.

Justin s'arrêta et me regarda fixement.

— Vraiment? Cela t'a fait plaisir? Tiens! Tu m'étonnes, tu m'étonnes. Enfin, tout est possible.

— Attends, dis-je encore. Cela m'a fait plaisir sur le moment. Maintenant, c'est fini, c'est gâté, c'est perdu. Cela ne me fait plus

aucun plaisir et c'est même tout le contraire.

Nous parlâmes d'autre chose. Cet épisode, que je rapporte parce qu'il n'est pas sans intérêt pour l'intelligence de mon récit, eut d'autres conséquences. Je reçus beaucoup de lettres et d'abord de mes parents. Mon frère Joseph m'expédia certain petit billet que j'ai conservé dans une liasse et que je vais transcrire ici.

*Mon cher Laurent, disait-il, j'ai comme tout le monde appris la nouvelle et je m'en suis réjoui. Tu es bien jeune et j'espère que cela ne te tournera pas la tête. Je pensais figurer aussi sur la promotion du Commerce. On m'a joué un mauvais tour, une fois de plus. Je l'affirme que cela ne me frappe pas beaucoup. Il ne faut accorder à ces choses-là qu'une attention très modeste. Le principal est d'abord de se comporter comme un honnête homme, ensuite d'acquérir des biens plus substantiels. Il y en a qui font les malins avec leurs décos et qui sont incapables de trouver une situation convenable. Je suis bien sûr que nous sommes du même avis et que tu ne te laisseras pas éblouir par un petit colifichet. A ta place, je ne la porterais pas, cette décoration, etc..., etc...*

Le conseil de Joseph me parut judicieux. Je l'ai longtemps suivi. Mais je reprends mon récit.

Dans les premiers jours d'août, mes parents

vinrent s'installer, pour les vacances, au petit village d'Igny, qui est en aval de Bièvres, à quelques minutes de marche. Mes parents possédaient, depuis notre installation de Crétteil, un surcroît de mobilier qui ne trouvait pas sa place dans un logis parisien, qui moisissait au garde-meuble et dans lequel j'avais puisé pour garnir ma chambre du Désert. Mon père, depuis longtemps, rêvait d'une maison de campagne, d'abord parce qu'il avait gardé le goût de la terre et du jardinage, ensuite, et je ne tardai pas à le comprendre, parce qu'entre deux maisons, celle de la ville et celle des champs, il retrouverait plus aisément sa liberté de manœuvre, des prétextes pour s'absenter, des occasions toutes naturelles de s'évaporer, de s'enfuir. Il avait, lors de la fête, déclaré le pays délicieux. Il l'explora sans me rien dire, découvrit, dans le bas d'Igny, une maisonnette assez propre, la loua pour trois ans et y fit porter les meubles. Huit jours plus tard, ma mère et Suzanne y venaient prendre leurs quartiers, avec Ferdinand et Claire, ma petite belle-sœur.

Je ne saurais laisser croire que cet établissement me causa le moindre plaisir. Si l'idée de voir ma mère et Suzanne la ricuse m'était d'un réel agrément, je redoutais, instruit par une douloreuse expérience, quelqu'une des complications dramatiques dont mon père avait le génie. Il fit en sorte, au début, de me

rassurer un peu. Il allait à Paris tous les jours de la semaine pour y tenir son cabinet et pour expédier quelques visites. Ces jours-là, je ne le voyais pas. Le dimanche, il passait au Désert, de bonne heure, dans la matinée. Il était rasé, poudré, parfumé. Sa chevelure fauve avouait un léger vernis de brillantine. Il souriait ironiquement dans ses longues moustaches de chat. Il portait sa veste sur son bras, car la chaleur était déjà vive et, comme il méprisait les bretelles, sa chemise bouffait un peu au-dessus de la ceinture. Il faisait, dans cet appareil, le tour de notre jardin. Je le suivais, saisi d'une crainte confuse. Il s'en tenait, ordinairement, à de vénielles boutades, à des remarques tracassières. Il tirait de sa poche un petit sécateur et taillait les arbustes à sa fantaisie. Ou bien, il arrachait des plants dans les carrés de Brénugat. Je finissais par lui dire :

— Papa, je te demande pardon. Fais ce que tu voudras dans le jardin d'Igny; mais ici, ne touche à rien. Je te le demande comme un service personnel.

Il laissait tomber sur moi son regard d'azur hivernal.

— Es-tu chez toi, oui ou non?

— Je suis chez moi, sans doute, mais je n'y suis pas seul.

— Cela signifie, par conséquent, que tu n'es pas chez toi sans pourtant être chez les autres.

Tant pis, mon ami, tant pis! Quand je vais chez ton frère Joseph, à la Pâquellerie, il me prie de ne toucher à rien, justement parce qu'il est chez lui et qu'il veut tout faire à sa tête. Et, quand je viens ici, tu préfères que je ne touche à rien parce que tu n'es pas chez toi.

— Ce n'est pas tout à fait si simple. Je suis quand même chez moi. Tu ne sais pas ce que c'est que la propriété collective?

— J'aime autant ne pas le savoir. Quelle heure est-il? Dix heures. Alors, mon garçon, je m'en vais.

Il ne partait pas tout de suite. Il trouvait le temps de dire au passage, à Jean-Paul, quelque insolence délicate, de débiter des galanteries obscures à Florence ou même à la tendre Alice. Florence avait, le dimanche, des bas très fins à travers lesquels on apercevait ses jambes couvertes de longs poils bouclés. Elle portait, pour la campagne, une robe courte, villageoise, qui découvrait ce curieux dispositif. Le visiteur s'attardait à des remarques gauloises. En présence d'une femme, il faisait tout de suite « des frais », il faisait tout de suite ce que je lui entendis, un jour, appeler « le minimum ». Il avait l'air de penser : « Après tout, on ne sait jamais », comme ces gens d'affaires qui traitent en client toute personne de rencontre.

Il s'en allait, pour finir, et l'idée que mes

camarades pouvaient le juger sans douceur me torturait longuement.

J'eus le sentiment très net, du moins dans les premiers temps, que cette intrusion de ma famille au Désert allait provoquer de la part des solitaires des remarques désobligeantes. Et les choses tournèrent bientôt de manière à dissiper mes craintes. Suzanne s'ennuyait beaucoup dans la maisonnette d'Igny. Elle venait l'après-midi, pénétrait dans l'atelier et se prenait à bavarder, à réciter des poésies de Laforgue, à commenter les pièces que l'on avait représentées à Paris, pendant l'hiver, à singer Sarah Bernhardt. Elle était beaucoup plus jeune que moi, je la traitais en petite fille et je lui dis, un jour :

— Suzanne, tu nous empêches de travailler sérieusement.

Testevel et Larseneur protestèrent d'une seule voix.

— Mais non, mais non, disaient-ils. C'est un rayon de soleil. Restez, mademoiselle.

Suzanne resta, puis revint. Et je veux bien reconnaître qu'elle était si fraîche et si gaie qu'on ne pouvait la regarder sans plaisir. Je la rencontrais à toute heure du jour, dans les allées de notre parc, avec l'un de ses deux soupirants. Larseneur lui disait : « Vous avez une très belle voix. » Il tâchait de lui faire apprendre le rôle de Girmamire dans son fameux opéra. Vers ce temps, il écrivit pour elle deux

ou trois lieder que nous avons tous fredonnés et que j'ai, depuis, plusieurs fois, entendus dans les concerts.

Un soir, en entrant dans ma chambre, je surpris une conversation de Larseneur et de Testevel. Leurs voix étaient sans douceur.

— Qu'est-ce que tu viens me chanter là ? criait Testevel. Je l'ai connue bien avant toi.

— Cela ne veut rien dire, mon vieux. Et ce n'est même pas vrai. Il y a bien plus de deux ans que Laurent me l'a présentée. On me recevait dans la famille.

— Ça va bien. Fous-moi la paix.

Ils venaient d'entendre le bruit que j'avais fait en ouvrant ma fenêtre.

Et puis, tout sembla s'arranger et j'oubliai cette querelle.

Cécile vint me voir un jour et ce me fut une grande joie. Cécile manquait à ma vie, surtout depuis le Désert.

Justin accourut la saluer avec cette courtoisie très noble et un peu théâtrale que j'avais admirée chez lui dès notre première rencontre. Et, tout de suite, il se retira.

J'emmenai ma sœur Cécile se promener sous les grands arbres. Elle me dit :

— Tu es content ? As-tu la paix ? As-tu trouvé ce que tu cherchais ?

Comme je ne répondais rien, elle ajouta, la voix changée :

— Je commence à comprendre que je vais rester vieille fille.

Elle essayait de sourire, mais ses traits étaient crispés. Elle se tenait droite, l'encolure soudain rétive, pleine d'orgueil et de refus.

— Sœur, lui dis-je, il y a dans cette maison un homme qui t'aime encore et que tu as désespéré.

Elle secoua la tête et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Non, disait-elle. Non, c'est fini. Je n'ai pas pu et j'en ai été aussi malheureuse que lui. A ma façon, il va sans dire. Ah! vous ne me connaissez pas. Toi, non plus, Laurent. Il y a deux ans, à la Pâquellerie, chez Joseph, pendant cette nuit de juin où vous étiez tous fous, as-tu pu croire que je ne souffrais pas? Oh! tu ne songeais pas à moi. Est-ce que tu penses vraiment que je suis séparée du monde? Eh bien! non, c'est terrible, mais j'attends, j'attends, comme toutes les femmes. Comprends bien, j'attends quelqu'un et, quand je donne un concert et que j'ai fini de jouer, je regarde dans la salle et je cherche, oui, je cherche en me disant qu'il est peut-être là. Non, non, je ne resterai pas vieille fille.

Je l'avais prise par l'épaule et la serrais contre moi, ne sachant que lui répondre. Alors elle murmura, tout bas, une chose extraordinaire :

— Nous disions autrefois : « La musique et c'est tout et c'est assez. » Je sais, maintenant, que la musique ne suffit pas.

Nous revînmes à la maison sans prononcer une parole et Cécile me quitta.

Malgré toutes ces distractions, l'imprimerie allait son train. Il y avait des moments miraculeux où la besogne se trouvait faite. Nous avions quelque raison de nous demander par qui et, cette question posée, nous devions adresser à Maître Picquenart une petite action de grâces. Un soir, comme nous devions assez mollement de nos comptes et du budget, le trésorier perpétuel, Justin Weill, nous fit une révélation.

— Vous n'avez pas l'air de savoir, s'écria-t-il tout à coup, que, depuis plus de six semaines, Picquenart n'est plus payé, parce que nous n'avons pas d'argent. Eh bien ! le plus beau, le plus chic, c'est qu'il reste quand même, qu'il travaille plus que nous tous et qu'il ne réclame rien.

Picquenart souriait, l'air gêné :

— Mais non, mais non, disait-il, ça vaut pas la peine d'en parler.

Cet héroïsme silencieux frappa tous les compagnons pendant une soirée entière. Par la suite, nous en vinmes à le trouver naturel et nous n'y pensâmes plus. Sézac avait presque chaque jour un accès de mélancolie qu'il ne dissimulait guère. Il faisait craquer les

articulations de ses doigts et disait d'une voix maussade :

— Au fond, qu'est-ce qui peut nous arriver, en mettant les choses au mieux? C'est simple : il peut nous arriver de ranger toute notre vie de petits bouts de plomb dans des composteurs. C'est un travail de forçats.

Un débat s'engageait là-dessus qui tournait tout de suite à l'aigre. Justin, recru de fureur, ne disait presque plus rien. Jusserand prenait le parti de morigéner le lunatique. Il entraînait Sénac au jardin et lui parlait longuement. Il venait ensuite nous rendre compte de la scène.

— Je lui ai déclaré : « Tu ne devrais pas dire des choses aussi bêtes et aussi décourageantes. Tu es le plus intelligent d'entre nous, le plus doué, l'esprit le plus original. »

— Vrai, tu lui as dit tout ça?

— Oui, pour l'amadouer. Et, le plus drôle, c'est qu'il n'a pas dit le contraire.

— Tu pensais qu'il allait dire le contraire?

— Dame! Il aurait dû protester. Eh bien! non. Il a pris ça pour de l'argent comptant.

— Il paraît que ce n'était pas de l'argent comptant?

— Si, mais il aurait dû protester. Dans ces cas-là, on proteste.

Nous éclations tous de rire. Quelques minutes plus tard, une autre bombe partait. Larseyne et Brénugat fonçaient comme de jeunes

taureaux. Le musicien, plus tard, nous disait en haussant les épaules :

— Brénugat est une brute. Il est très gentil, mais c'est une brute. Je l'aime bien, mais c'est quand même une brute. Et puis, il ne comprend rien à la musique. Je lui siffle *l'Enchanted du Vendredi Saint*. C'est comme si je sciais du bois. Il croit que c'est *la Valse bleue*.

Là-dessus commençait une grande controverse sur la pureté, sur la pureté de l'esprit, la pureté de l'art, etc..., etc... Jusserand disait : « Oh! oh! oh! Il faut, pour faire une grande œuvre, une pureté parfaite. Moi, je suis pour la pureté. »

Là-dessus Sénac, revenu et croyant que nous parlions de l'amour, commençait à donner des symptômes d'agitation.

— Moi, disait-il, je n'embrasse pas n'importe qui. Par pudeur? Non, pas par pudeur : parce que je suis un vrai sensuel. A mon sens, voilà ce que j'appelle exactement la pureté. C'est le contraire de la confusion. Le seul impur, c'est celui qui confond les catégories, en amour aussi bien qu'en art.

Une discussion telle, certain jour, menaçait de s'éterniser quand Testevel qui travaillait à la presse, fit entendre un terrible hurlement. Il venait de se faire pincer deux doigts dans la mécanique. Je l'examinai tout de suite. Les plaies étaient souillées d'encre. Je n'avais presque rien pour les traiter convenablement.

Effrayé par la vue du sang, Jusserand nous avertit qu'il allait tomber faible. Il fallut s'occuper de lui en même temps que du blessé. Minute pénible. Je réussis, en définitive, à panser Testevel avec des matériaux provisoires. Justin s'en fut chercher une voiture et je conduisis le blessé à l'hôpital de Versailles, laissant tout le monde, au Désert, dans une grande consternation.

## CHAPITRE XVI

CONSOLATIONS DU BLESSÉ. SOPHISTIQUE SÉNACIENNE. APOLOGIE DE LA LANGUE VERTE. DÉLICES QUALIFIÉES BAUDELAIRIENNES. L'ATTIQUE AUX ATHÉNIENS. LES EXIGENCES DU GÉNIE. DÉTRESSE D'ALICE LA DOUCE. MONMERQUÉ OU LE SENTIMENT DE L'ARSOLU.

**J**E pus, dès le soir même, ramener Testevel. Le chirurgien de l'hôpital avait l'espoir de lui conserver ses doigts; mais le blessé souffrait encore. Pendant trois ou quatre semaines il allait être hors d'état de nous assister en rien.

— Il existe, paraît-il, dit Sénac, une loi sur les accidents du travail...

Justin secouait la tête avec impatience.

— Cette loi ne joue pas pour nous. Nous n'avons pas de patron et Testevel n'est l'employé de personne. Nous sommes indépendants. Tu m'entends bien, Jean-Paul, in-dé-

pen-dants. Cela signifie que nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

— Et si Testevel avait perdu, par exemple, un bras, l'usage d'un bras?

— Il aurait perdu son bras et nous ne pourrions rien y faire.

Cette déclaration tomba dans un profond silence.

J'avais apporté de Versailles un matériel de pansement. Les premières douleurs passées, Testevel retrouva sa gaieté naturelle. Il portait sa main en écharpe et se promenait dans le parc. Il ne s'y promenait pas seul. Suzanne venait chaque jour et lui tenait société. Larseneur tomba dans une profonde mélancolie. Peut-être rêvait-il, en secret, à quelque accident heureux. Mais de tels accidents restent le fruit du hasard. Larseneur, en outre, avait pour ses mains musiciennes toutes sortes de ménagements que nous comprenions fort bien.

Sous la fenêtre de la cuisine se trouvait un banc de pierre qui s'adossait à la maison. Un jour que, seul devant l'évier, j'épluchais quelques vagues légumes en révassant, je surpris soudain les bribes d'un entretien, ce qui me fit dresser l'oreille.

— Quand vous dites que vous ne m'aimez pas, soupirait Testevel, je me demande si ce n'est pas pour sauver mon avenir.

Et, caline, la voix de Suzanne :

— Oui! c'est peut-être pour cela.

— En sorte, reprit le garçon, que, quand vous me parlez ainsi, je ne sais pas si c'est par générosité ou par indifférence.

Il y eut un instant de silence et Suzanne répondit, d'une voix pénétrée, d'une voix de troisième acte :

— Mon cher ami, dites-vous que c'est par générosité.

Je connaissais assez bien ma petite sœur Suzanne et ces propos n'étaient pas de nature à m'inquiéter. Je la voyais, en imagination, ouvrant un beau sourire solaire et fermant à demi les paupières pour mieux faire briller ses yeux. Mais Testevel interprétait les moindres mots, les moindres signes, dans le sens le plus favorable. Il était radieux et ne le cachait pas. Il avait dû renoncer à cuire les entre-côtes et les escalopes pour lui-même et pour son compère. Sénac, affamé, ne décolérait plus. Il errait par la maison en récriminant sans retenue : « Ah! ça ne va pas! Ça ne va pas! Si nous sommes ici pour avoir faim et soif, mes petits enfants, c'est le comble! »

Comme nul ne répondait, le mélancolique Jean-Paul revenait à la charge :

— C'est incompréhensible! Quand nous vivions chacun de notre côté, nous avions tous de quoi manger et de quoi boire. Et maintenant que nous sommes réunis — l'union fait la force, je vois cela — nous

sommes réduits à crever littéralement de faim.  
Dis-moi pourquoi, Larseneur.

— Que veux-tu? C'est qu'alors chacun de nous travaillait pour gagner sa vie.

— Tu en as de bonnes! Et maintenant, on ne travaille pas, peut-être? Moi, je ne fais que ça, je ne fais que ça. Tous les soirs j'ai des courbatures.

Il travaillait modérément, il va sans dire. Dès qu'il avait fait quelque chose, si peu que ce fût, il prenait à témoin l'univers tout entier. Puis il retombait en mélancolie :

— En somme, nous rêvions d'une vie noble, et voici la réalité : aligner de petits bouts de plomb, des centaines de petits bouts de plomb.

— Mais, s'écriait Jusserand, ces petits bouts de plomb, c'est un symbole.

— De quoi? je te le demande. Un symbole de la pensée, peut-être? De la pensée de Fonfreyde, de Tartempouille et de Montenbroche? Moi, je ne suis pas sûr que ce soit cela, la pensée.

Et il reprenait sa plainte :

— J'ai faim et soif. Voilà le plus clair.

Brénugat soupirait :

— Un gigot de chien, par exemple.

Jean-Paul Sénac fit un bond :

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis qu'un gigot de chien, ce doit être dur, malheureusement.

— Oui, soupira Larseneur, et ça doit sentir la niche.

Sénac tremblait de fureur :

— Vous êtes des brutes sanguinaires, avec vos grands airs de pureté. Former des pensées pareilles! Tu les entends, Maminouche? Tu les entends, mon sans-pudeur? Mais ne crains rien, ne crains rien. Ils me passeront sur le corps avant de toucher un seul poil de ta petite peau dégoûtante, de ta petite personne adorée, mon seul compagnon de misère.

Quand il avait prodigué de grandes tendresses au cabot, Sénac devenait lyrique et, par une transition pour nous peu compréhensible, il se prenait à parler des femmes et de l'amour.

— J'ai quitté Margot-la-piquée — c'est moi qui l'appelait comme cela — parce qu'elle avait la manie de m'embrasser en appuyant sur la gorge, à une place... toi, Laurent, qui sais l'anatomie... il doit y avoir des nerfs qui passent par là. Cela me portait au cœur et ça me donnait toujours une bizarre petite douleur du côté de la tempe gauche — c'est drôle, un corps. — Oui, j'ai quitté Margot. Après, j'ai eu une bossue. Vous me croirez si vous voulez, il faut faire des expériences.

Un sourd grognement courait au ras des casses. L'atelier tout entier criait : « Assez! assez! On ne demande pas de confidences. »

Mais Sénac élevait la voix avec obstination :

— La langue française est belle, mais pauvre. Elle ne serait rien sans l'argot. Le malheureux écrivain dispose en tout et pour tout d'un seul mot pour désigner la femme. En argot, il y a cent mots et, ce qu'il y a de plus chic, c'est que tous ces mots d'argot ne sont pas synonymes. Fichitre non ! Margot-la-piquée, par exemple, était exactement ce que j'appelle un choléra. Un choléra, c'est une petite femme brune, pas très soignée de sa personne, avec des ongles en deuil, et maigre, surtout maigre, à montrer les os des hanches et les côtes et tout le bazar. La même personne qui serait grasse, on l'appellerait un boudin. Si, par hasard, elle est plus grande, pas très grasse et mal peignée, c'est un raquin qu'il faut dire. La taille au-dessus, encore, avec un brin de fesse, un brin de téton et puis tout à l'avenant, alors, ça devient très bath et c'est proprement une gonzesse. Et si la gonzesse est vraiment maousse, houlpète, à l'arnache autrement dit, alors, c'est une ménésse, quelque chose de tout à fait bien, l'article vraiment supérieur. Une ménésse qui prend de la bouteille, ça tourne vite en rombière, surtout si l'encolure commence à gagner en largeur. Et quand une rombière engraisse en gardant de la fermeté, c'est déjà presque une pétasse. Mais, malheur ! si ça ramollit, nous tombons dans la poufiasse, horreur, et dans la grognasse, et on ne sait plus où l'on va !

Justin haussait les épaules et criait avec fureur :

— As-tu fini? as-tu fini?

— Mais non, je n'ai pas fini. Des mots, j'en cite une dizaine et je vous dis qu'il y en a cent et que c'est une richesse épataante. Tiens, je crache par la fenêtre parce que mon mégoït jute. Eh bien! en argot, je connais cinq mots pour dire crachat et je répète que ces cinq mots ne sont pas des synonymes. Vous ne voulez pas les connaître? C'est que vous n'êtes pas curieux. C'est que vous n'aimez pas la langue. Et puis, vous n'aimez pas non plus le peuple. Vous êtes, au fond, vous autres, des anarchistes mâtinés d'aristocrates.

Parfois, au meilleur du travail, Sénac, sans raison sensible, disparaissait brusquement. Nous sommes qu'il allait boire au petit café de la Gare. Il courtisait la patronne et disait : « Ce n'est pas une ménasse, ce n'est pas une pétasse. Exactement, une moukère. »

Comme, un jour, il s'attardait dans cette société damnable, Justin dit à Larseneur :

— Va le chercher, vieux frère. Moi, je ne peux pas. D'abord parce que cela me rend malade de colère, ensuite parce qu'il m'a pris en grippe et qu'il ne fait jamais rien de ce que je peux lui demander.

Larseneur partit et revint seul.

— Il est là-bas, dit-il. Mais il ne veut pas céder. Il est profondément saoul. Il est debout,

devant le comptoir et... C'est embêtant quand même.

— Quoi? De quoi parles-tu?

— Il est debout devant le comptoir. Il récite à la patronne des poèmes d'amour. Il est si totalement saoul qu'il a fait pipi tout le long de son pantalon et, par terre, sur le carrelage, il y a une petite mare. Il ne s'en aperçoit pas. Il continue de parler d'amour. Pas moyen de l'arrêter.

— Allez-y, s'écria Justin, allez-y et ramenez-le, par honneur pour nous tous, pour la maison, pour l'idée!

Nous allâmes chercher Sénac et parvinmes à l'arracher à ces délices qu'il osait qualifier baudelairiennes. Justin commença de faire, d'une voix mal contenue, des allusions à ce qu'il appelait l'abjection de Sénac. Sénac en riait. Il chantait à pleine gorge :

— Je vois dans cette maison deux espèces de bonshommes : les vertueux et les dépravés. Je demande que l'on me nomme président de la commission des dépravés. Je mettrai ça sur mes cartes.

Quand il était en pleine crise, il débitait à Florence, d'une voix insolente et canaille, toutes sortes d'énormités. Brénugat restait longtemps calme. Pour finir, il articulait :

— Nous allons entendre le joyeux bruit des gifles!

Brénugat était de taille moyenne et bâti comme un hercule. Sénac se taisait soudain. En manière de vengeance, il se plaignait de l'enfant que, pourtant, nous n'entendions guère. La petite fille de Brénugat était d'une sagesse exemplaire. Pour peu qu'elle commençât de pleurer, de rire, ou de chanter, Sénac disait :

— Les enfants, c'est très joli. A part ça, leur climat n'est pas celui de l'intelligence pure.

Le peintre prit une rage.

— Je ne sais pas, criait-il, ce que vous appelez l'intelligence, vous autres, mais ça ne me dit rien qui vaille. Si c'est cela l'intelligence, j'aime encore mieux être un imbécile. Je vais m'en aller loger dans la maison du jardinier. Au moins, là, nous serons tranquilles.

Nous fimes, Justin et moi, le possible et l'impossible pour détourner Brénugat d'un projet si téméraire. Nous n'y parvinmes pas, hélas ! Il était fort entêté. Pendant quatre ou cinq jours, il peina dans la masure pour la rendre habitable. Il boucha certaines fenêtres, mit des bouts de vitre aux autres et finalement s'installa, non sans pousser des soupirs de soulagement et, disait-il, de délivrance. Il ne revint à l'atelier qu'après une grande semaine. Il déclara, pour s'excuser :

— En somme, je reste le seul à m'occuper du potager. Comme ça, je serai sur place.

Sénac allait répétant : « Bon débarras ! bon

débarris! Les barbares sont refoulés. L'Attique aux Athéniens! »

Nous touchions à la fin d'août quand survint un événement qui, dès qu'il nous fut sensible, occupa toutes nos pensées.

Depuis plusieurs semaines, les absences de Jusserand devenaient par trop fréquentes. L'esprit même de notre association nous interdisait de lui faire à ce sujet un semblant de réprimande. Toutefois nous le plaisantions et même nous tâchions de donner à nos propos un goût de blâme et de reproche. Un jour, l'un d'entre nous fit observer que, depuis une grande semaine, Alice n'était pas venue, comme elle faisait d'habitude, passer les nuits au Désert. Et, soudain, le drame éclata.

Nous étions à l'atelier, vers la fin de l'après-midi, quand Jusserand parut. Il arrivait de Paris. Il était fort bien vêtu d'un complet d'étoffe anglaise, tout neuf et que nous ne lui connaissions pas. Il fut accueilli par une salve de brocards : « Encore une journée de loupée! Au composteur! Au composteur! Quelle élégance, messieurs! »

Jusserand avait le visage dur, obstiné d'un enfant qui a fait une faute. Il haussa les épaules et murmura :

— Sénac, je voudrais te parler.

Je me demande encore aujourd'hui pourquoi, cherchant un confident, Bernard avait eu la pensée de s'adresser à Jean-Paul. Plus

encore qu'un confident, il souhaitait un avocat.

Sénac s'essuya les mains et sortit avec Jusserand. L'entretien ne fut pas très long. Quand Sénac revint parmi nous, il se prit à siffloter. Il faisait un visible effort pour avoir l'air dégagé, désinvolte et même sceptique. Je finis par lui demander :

— Bernard t'a-t-il donné l'adresse de son tailleur?

Sénac secoua la tête :

Non. Je la lui demanderai.

— Alors que t'a-t-il dit? Est-ce qu'on peut le savoir?

Sénac commença de rouler une cigarette. Puis il répondit soudain, d'une voix faussement légère :

— Bernard Jusserand se marie. Je suis chargé de vous le faire savoir.

Il y eut quelques sourires. Pourtant, nous sentions tous, à l'accent même de Jean-Paul, qu'il se passait quelque chose de grave.

— Il se marie! Avec Alice? Il n'était donc pas marié? Ah! le sournois, le petit lâche... Il aurait bien pu nous le dire... Ici nous vivons en marge de la société... Marié ou pas marié, pour nous c'est la même chose... C'est bien extraordinaire!

Sénac alluma sa cigarette, souffla la fumée par les narines et dit très, très doucement :

— Le fâcheux, c'est que Jusserand ne se marie pas avec Alice.

Il y eut, sur ces mots, un moment de silence mortel.

— C'est impossible, dit naïvement Larseur. Sa femme, c'est Alice. Ils portaient tous deux une alliance.

— C'est impossible, reprit Sénac, oui, c'est impossible, et c'est quand même comme ça. Ah! j'oubliais d'ajouter que Bernard, à cette occasion, se retire du Désert. Il donne sa démission.

— Voyons, voyons, fit Justin devenu soudain tout pâle. Je ne comprends pas. C'est incompréhensible. Bernard n'était pas marié avec Alice? Et nous ne le savions pas et il ne nous en a jamais rien dit? Mais, s'il ne l'épouse pas, c'est qu'il en épouse une autre.

— Apparemment.

— C'est impossible! s'écria Justin avec une froide fureur. Où est Jusserand? Dans sa chambre?

— Non, dit Sénac. Il a repris, sans perdre une minute, le train de cinq heures dix-sept que vous venez d'entendre siffler. Mais il viendra. Vous le verrez : il viendra chercher ses frusques. Il avait quelque scrupule à vous faire, sur un tel sujet, une conférence publique. Il m'a pris comme intermédiaire, c'est tout.

— C'est impossible, répétait Justin. Il ne peut pas faire une chose pareille. C'est monstrueux, et c'est idiot. Pour commencer, il va

sûrement mourir. Qui donc le frictionnera trois fois par jour? Qui lui préparera ses régimes? Et quand il veut lire ses œuvres à haute voix, qui l'écoutera et lui dira des choses tendres?

— Je ne sais pas, fit Sénac. Si j'en crois ce qu'il m'a raconté, Jusserand n'est pas sans excuses.

— Il n'y a pas d'excuses.

— Hum! Il ne faut pas s'embarrasser. D'abord, il a parlé de passion. La passion, c'est quelque chose d'éminemment respectable.

— Fous-nous la paix avec la passion, s'écria Brénugat. Et dis-nous plutôt qui Jusserand doit épouser.

— Il épouse la baronne.

— Quoi! Cette dame avec laquelle il se promenait toujours, le soir de la fête.

— Exactement. Oh! c'est une personne très bien.

Justin avait le visage dur. Il dit :

— Je vais aller lui parler.

— Mon vieux, tu perdras ton temps. Et puis, tu ne le trouveras pas! Tu penses bien qu'il n'est pas d'humeur à discuter sur l'article. Il est même très agacé, oui, très agacé contre nous tous.

— Contre nous? Qu'avons-nous fait?

— Oh! rien. Il pense peut-être à ce que nous pouvons penser et cela ne doit pas lui plaire. Toi, qu'est-ce que tu penses, Laurent?

— Moi, fils-je avec effort, je voudrais être juste, modéré, raisonnable. Je trouve cette histoire désespérante; mais je ne me crois pas le droit de faire des reproches à Jusserand et de jeter même une paille en travers de son destin. A part cela, je suis très triste. Je commençais d'aimer Alice comme une sœur.

Justin secoua la tête avec violence :

— La passion n'est pas une excuse. Les passions, on les surmonte. Je vais écrire à Bernard.

— Et tu perdras ta peine. Et puis ce n'est pas si simple. Jusserand m'a dit, en substance : « J'ai du génie ! » Oh ! il n'a pas prononcé le mot, mais il n'y avait aucun doute. Il pense donc : « J'ai du génie et je ne veux pas consumer ma vie tout entière dans l'attente d'un événement heureux qui pourrait ne pas se représenter deux fois. Il se présente et je l'accepte. Je joue ma chance, parce que je suis, somme toute, responsable de mon génie. » Voilà, résumée, la thèse de Jusserand. Cela peut se défendre.

Il y eut un moment de silence général et puis une question fut posée, je ne saurais dire par qui :

— Cette dame, cette baronne, a-t-elle de la fortune ?

Sénac, de la tête, fit oui. Et le silence retomba. Nous travaillâmes sans rien dire pendant plus d'une heure. Après quoi, j'allai

me promener seul au jardin. Justin vint m'y rejoindre. Il disait, entre ses dents :

— Je lui parlerai. Je lui dirai ce que je pense. Rien ne me fera croire qu'il a vendu son âme pour un morceau de brioche, pour une place en taxi, pour un vêtement d'étoffe anglaise...

— Oh! répondis-je enfin, vendre son âme, ça le regarde. Mais il y a une autre âme à laquelle on peut penser.

Les trois jours qui suivirent furent empoisonnés, pour nous, par ce drame Jusserand.

Le quatrième jour, qui était un mercredi, nous eûmes la visite d'Alice.

Ma sœur Suzanne se promenait dans le parc avec son amoureux blessé. Nous étions à l'atelier où la besogne pressait, d'autant qu'il manquait deux travailleurs. Testevel introduisit Alice au milieu de nous et Suzanne, sentant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, demeura dans le jardin.

Je vois encore la scène, qui fut brève et déchirante. Le bon Picquenart offrit un tabouret de bois. Alice s'assit une minute. Elle faisait, je le compris bien, un effort surhumain pour surmonter sa détresse. Et, tout de suite, elle dit de ces choses qu'une amante au cœur généreux trouve toujours à de telles heures : « Je suis d'accord avec Bernard. Son destin et son œuvre sont en jeu. Son œuvre doit passer avant tout... »

Elle ne parlait pas de passion. Elle cherchait, éperdument, quelque raison raisonnabla : « Il ne faut pas lui en vouloir. Nous resterons bons amis. Je vous donnerai l'exemple. Nous avions dit, dès le début, que nous nous laisserions, l'un à l'autre, une liberté totale. Le principal, pour moi, c'est que Bernard soit heureux. »

Elle trouva, ce disant, la force de sourire.

— Alice, s'écria Justin qui renonçait mal à ses mouvements de colère, m'autorisez-vous à voir Bernard, à lui dire tout ce que je pense, à lui faire comprendre, enfin...

Alice secouait la tête.

— Je vous demande, au contraire, de ne rien essayer de tel. Ma résolution est prise. C'est moi-même qui...

L'entretien fut interrompu par l'entrée de Suzanne. Elle avait la voix et l'accent que prennent les ingénues pour dire que le petit chat est mort.

— Il y a, dehors, dit-elle, un monsieur qui veut vous parler. Il a frappé, mais si doucement que vous ne l'avez pas entendu.

— Dis-lui, Suzanne, fit Justin, qu'il attende un petit instant.

Toutes nos pensées, de nouveau, se tournèrent vers Alice. Elle était au bout de son effort et souhaitait de rester seule pour glaner, dans la chambre, ce qu'elle pouvait y prendre.

Justin, au nom de tous, l'embrassa fraternellement. Elle commença de pleurer.

— Venez, disait Larseneur, venez vivre avec nous. Vous êtes aussi notre amie. Tout au moins venez nous voir.

Suzanne, à cet instant, entra de nouveau dans la pièce.

— Le monsieur, dit-elle, a répondu qu'il préférât s'en aller.

— Eh! s'écria Testevel en jetant l'œil par la fenêtre. C'est Monmerqué. Diable! Je le connais, nous l'aurons, sans le vouloir, profondément blessé.

— Que veux-tu? répondit Brénugat, c'est une circonstance trop grave.

— Oh! pour Monmerqué, rien n'y fait. Vite, courons après lui. Je vous dis que je connais l'homme.

Alice nous fit comprendre qu'elle allait monter dans sa chambre et qu'elle préférait demeurer seule. Nous courûmes, tous en bande, sur les pas de Monmerqué. Nous le rattrapâmes à la grille.

— Excusez-nous, fit Justin hors d'haleine. Nous ne savions pas que le monsieur, c'était vous, et nous étions autour d'une amie qui est malheureuse.

Monmerqué se retourna, montrant un visage glacé.

— Cela ne fait rien, souffla-t-il. Vous direz tout ce que vous voudrez, vous avez eu tort.

Je ne retourne jamais dans les maisons dont on m'a, même une seconde, refusé la porte. Je ne peux souffrir d'avoir l'air d'un importun.

— C'est absurde, dit Sénac : nous vous faisons des excuses. Nous ne pouvions pas savoir.

Monmerqué venait de s'arrêter, au moment de franchir la grille. Il avait les traits durcis, l'air triste et obstiné.

— Les excuses n'y font rien. Si j'essayais de revenir, je penserais, malgré moi, que vous m'avez mal reçu. Non, non, c'est fini. Adieu!

— Ah! dit Larseneur avec rage, personne, dans tout cela, ne met de bonne volonté.

Monmerqué leva les épaules. Un terrible entêtement se lisait sur son visage clos :

— Non, vous m'avez laissé attendre et vous m'avez mal reçu. Ce ne sont pas des choses que l'on se fait entre amis. Tant pis! Vous n'y penserez plus dans deux heures. Mais quand j'ai décidé quelque chose, j'ai la fierté de m'y tenir. Je regrette. C'est fini. Je ne reviendrai plus ici.

Nous restions stupides. Monmerqué noua ses mains derrière son dos et s'en fut sans tourner la tête.

— Je vous l'avais bien dit, soupira Testevel. Vous ne le connaissez pas. Et, le plus triste, c'est que, pendant bien des jours, il va souffrir de son côté. C'est une nature très malheureuse.

Nous revenions vers la maison. Justin saisit la calotte qu'il portait à l'atelier et soudain il la jeta par terre avec fureur :

— Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ! criait-il. Mais est-ce que les hommes sont fous ! Alice, Bernard et maintenant Monmerqué. Monmerqué, pour une bêtise ! Trois amis d'un seul coup. Si ça continue comme ça, qu'est-ce que nous allons devenir ?

## CHAPITRE XVII

UN GRAND INCOMPRIS. PROPOS SUR L'ALIMENTATION DES MILLIONNAIRES. QUE LA MÉDISANCE N'EST PAS LE PROPRE DES FEMMES. AMERTUME DE JUSTIN. VISAGE DE SÉNAC. CE QU'ON APPELLE « UNE NATURE ». « TU QUOQUE », LARSENEUR !

JUSTIN Weill est assis dans le petit bureau poudreux dont il a fait son campement. Une paire de lunettes chevauche le nez aux grandes narines membraneuses. Justin porte un foulard au col, parce que les matinées de septembre sont déjà fraîches. Il a l'air — mais je ne lui en dirai rien — d'un vieux juif compteur de sous.

Il compte, en effet, il compte. De temps en temps, il laisse ouverte sa bouche aux grosses lèvres humides. Il rêve et soupire :

— Les affaires ne vont pas mal. Nous travaillons bien, malgré l'accident de Testevel et le départ de Bernard. Nous avons des com-

mandes. J'ai trouvé des commandes. On nous paye tant bien que mal et la situation financière est cependant déplorable. C'est qu'il doit y avoir une faute cachée dans l'organisation de notre affaire. Il ne s'agit même pas de lutter avec les maisons concurrentes, puisque nous avons des commandes. Cela doit tenir à nous, à notre façon de travailler. Même en allant à l'économie, cette maison est un gouffre. Je vais tâcher de m'arranger avec le proprio pour qu'il nous donne un peu de jeu : le terme d'octobre est proche.

Il se remet au travail, puis regarde par la fenêtre, à la poursuite d'un chiffre et, soudain, il pousse un cri :

— C'est Jusserand ! Il est dans le parc ! Il se promène avec Jean-Paul.

Et nous voici tous deux cachés derrière les rideaux, à suivre de l'œil Jusserand et son compagnon. Nous ne voudrions pas l'avouer : notre cœur bat plus vite et nous sommes très émus :

— J'ai réfléchi, dit Justin, et je ne lui parlerai pas. Pourtant, rien que de le voir, j'en ai le cœur à l'envers. Il nous a tous trahis en même temps, Alice et nous autres.

Les minutes passent et je me sens gagné par l'inquiétude :

— Est-ce qu'il va partir sans même nous serrer la main ?

Il vaudrait peut-être mieux que Bernard eût

ce triste courage. Il vient nous serrer la main, d'un air distrait et détaché. Pour cette opération, il extrait ses doigts agiles de beaux gants couleur beurre frais qu'il porte non boutonnés, tout comme M. de Fonfreyde. Nous voudrions plaisanter, trouver à dire quelque bourde. Hélas! le cœur nous manque. Nous sommes terriblement muets. Le front de Jusserand s'assombrit. Il a fait venir de Paris une paire de coltineurs qui lui déménagent ses hardes. Il essaye, mais d'une voix fausse, de pousser, en exhortant les bonhommes, ces « oh! oh! oh! » et ces « ah! ah! ah! » qui nous ont longtemps réjouis.

Puis il recommence de déambuler au bras de Sézac dans les allées du jardin. Enfin, il s'en va, il s'enfuit.

Nous ne sommes pas soulagés. Un poids terrible va peser tout le jour sur notre poitrine. Jean-Paul, goutte à goutte, distille ses commentaires :

— Il dit que nous ne pouvons pas le comprendre. C'est exactement cela : il joue les grands incompris, les héros poursuivis par la fatalité tragique. A l'entendre, il est le gaillard qui veut vivre au ban de la société, le réprouvé, le damné.

— C'est beaucoup trop, gronde Brénugat en haussant les épaules. Il voudrait nous faire croire que son affaire n'est pas simple. Et, justement, c'est tout simple.

— Lui as-tu dit, soupire Testevel, qu'on ne lui en voulait pas?

— Je l'ai dit, répond Sénac, et le plus curieux, c'est que ça n'a pas semblé lui faire plaisir du tout. J'ai même eu l'impression que je lui retirais quelque chose. Il a soif de tempête, le petit frère, soif de vitriol et de sang. Nous lui donnons de l'orgeat, de bonnes paroles et notre bénédiction. Je pense qu'une engueulade l'aurait mis beaucoup mieux à son aise.

Justin fronce les sourcils :

— Il n'est pas digne de l'engueulade. Gardons ça pour ceux que nous aimons.

Sénac s'incline gracieusement et le silence retombe. Un peu plus tard, Justin reprend, comme pour lui-même :

— Il avait du génie, Jusserand, sans aucun doute, puisqu'il n'avait rien fait encore. Quand il commencera de travailler vraiment, il cessera d'avoir du génie. Il n'aura plus qu'à faire la conquête du talent. Et c'est déjà difficile.

Nouveau silence. Puis encore :

— Il avait une trop belle voix. Quand on a une voix pareille, il faut être Shakespeare. Il n'était que Jusserand.

Nous ne répondons rien. Nous regardons avec mélancolie Bernard Jusserand s'enfoncer dans l'imparfait de l'indicatif.

Je fais popote avec Justin. Nous cuisons

vaguement, sur le feu commun, de vagues lambeaux de bidoche que nous venons mastiquer dans la chambre de Justin, entre les caisses et les paquets de papiers sur lesquels neige la poussière.

— C'est triste, soupire Justin. Cela ressemble à ces bureaux morts dans lesquels on ne fait rien. Et pourtant, je travaille. Et c'est justement pour cela que je n'ai pas le temps de nettoyer ma cambuse.

Justin travaille, certes, et beaucoup plus que nous tous. Il trouve même le temps d'aller à Paris pour y rendre quelques visites et pour y traiter des affaires. Il dit en revenant :

— J'ai déjeuné chez la comtesse Gratz. Elle m'avait invité pour m'entendre parler de ce qu'elle appelle « notre délicieuse utopie ». Est-ce qu'il n'y a pas de quoi pleurer ?

— Au moins, glisse Jean-Paul, tu as eu la chance de manger à ta faim.

— Mais non, ne crois pas cela. On mange mal, chez les gens du monde et presque toujours des repas économiques. Tous ces gail-lards-là ont mal au foie. Oh ! je n'ai pas mangé grand'chose. En outre le larbin qui passait les plats et qui me soufflait dans le cou sentait la dent cariée. Cela m'a coupé la chique.

Justin part à bougonner. Il a perdu toute bonne grâce. Il gourmande Testevel qui recommence à cuisiner de petits plats dans sa turne :

— Tu manges trop. Tu vas sombrer dans la matière.

Testevel fait de naïfs aveux.

— C'est vrai, je mange trop et ça me dégoûte moi-même. C'est à cause de cette grande carcasse qui réclame. Quand je n'ai plus faim, je prends des résolutions admirables. Et tu n'imagines pas comme je suis sûr de moi, dans ces moments-là, comme je me sens affranchi. Et puis, les heures silent. Je me mets à table. La faim est revenue. Je me dis : passe pour cette fois, ce sera la dernière. Et ça recommence et c'est toujours la même chose.

Justin lâche Testevel et cherche une autre proie. Il s'acharne sur Sénac :

— Jean-Paul, grogne-t-il, ne fera jamais rien de bon.

— A quoi vois-tu cela ?

— Il marche sur le contrefort de ses chaussures. Il transforme tout de suite un chausson en savate, en babouche.

— Ah ! dis-je en riant. Tes ancêtres en portaient, des babouches.

— Peut-être, mais pas à l'âme. Sénac a l'âme en savates. Il n'a pas le sentiment de l'effort.

Justin baisse la voix et dit avec rancune :

— Tu as remarqué, peut-être, que, depuis près de deux mois le grand platane qui pousse près de la maison a toutes ses feuilles rousies, brûlées, d'un côté. Je sais maintenant ce

que c'est. Sénac n'a pas de pissoir. Il se lève le matin et il asperge notre arbre. Il finira par le faire crever. Tout cela pour ne pas se déranger.

Justin parle de Sénac avec une sorte de haine méprisante :

— C'est le mauvais génie de notre entreprise. Je l'ai senti dès le début.

Je tente de le calmer. Il ne veut rien entendre. Il est têtard, tyrannique. Il surveille nos sorties, nos entrées, nos repos et nos jeux. Il rêve encore d'imposer une discipline. Il dit :

— Testevel n'est pas rentré coucher la nuit dernière. Qu'est-ce que cela signifie?

— Il est allé voir sa famille.

— Il aurait dû me prévenir.

Testevel sent peser sur lui la réprobation. Je l'entends qui souffle à Sénac :

— Il paraît que le sous-off est mécontent.

Jean-Paul ferme une paupière à moitié.

— Peuh! répond-il, les juifs tiennent rarement l'emploi de sous-officier. Ils sont généraux tout de suite, ou bien soldats furtifs.

Justin n'a rien entendu. Pourtant, il vit l'oreille ouverte. Et il se plaint :

— Ils ne m'aiment pas. Tous, ils jabotent, je le sens bien. Ah! nous parlons des femmes, nous disons : « Si les femmes s'en mêlent, avec leur mauvaise langue! » Mais, nous aussi, les hommes, nous sommes bavards et méchants.

Il arrête sur moi, quelques instants, un regard presque bigle tant il est chargé de fureur :

— Quand les gens m'ont fait souffrir, ou quand ils m'ont blessé, comment t'expliquer ce qui se passe en moi? Je rêve tout de suite qu'ils sont morts, que j'ai le pouvoir magique de les supprimer, de les effacer de ma vie. J'ai déjà tué Sénac, ainsi, une bonne vingtaine de fois. Est-ce que ce n'est pas affreux?

Il fait le geste de chasser les papillons noirs :

— Voilà! Je me suis piqué. Regarde, cela saigne. Il y avait une épingle dans ces pappresses. Quand il y a une épingle quelque part, c'est toujours pour mes doigts. Une fatalité! C'est que, vois-tu? je suis un imbécile. Et, puisque tu m'écoutes, tu es aussi un imbécile. Nous sommes tous de regrettables imbéciles. Tu vois, je suis en proie au plus noble désespoir. Mais si j'avais seulement un furoncle à la nuque, ou un petit mal blanc, je ne penserais qu'à mon furoncle, à mon mal blanc. Vive le furoncle, Laurent!

Il sourit, s'apaise et dit tout bas :

— Pardon. C'est cette longue souffrance pour Cécile, c'est cela qui m'a gâté le caractère.

— Ah! Justin, dis-je en soupirant, tu n'étais pas ainsi autrefois.

Et le voilà qui repart à souffrir :

— Si, mais autrefois tu m'aimais.

Nous avons encore de bonnes heures, tous ensemble; pourtant l'habitude est prise de la colère, l'habitude est prise des jugements corrosifs. Justin a beaucoup de peine à souffrir Brénugat, qu'il trouve obtus et borné.

— Nous ne l'entraînerons jamais. C'est un bon peintre, c'est-à-dire un œil et une main. Rien de plus. Nous l'ennuyons sans profit. Il a vingt-six ans et il a déjà renoncé à l'effort intellectuel. Dès que nous parlons ou lisons, il commence de s'endormir. Il fait d'inutiles efforts pour rassembler ses traits en déroute. Il essaye de réfléchir, le pauvre, et les rides de son front, tu n'as pas vu? lui font comme un paquet de nouilles à la racine du nez...

Justin s'arrête et rougit.

— C'est immonde! C'est immonde! Je suis aussi méchant que Sénac.

Entre Sénac et Brénugat s'éternise une querelle non point sourde, mais loquace et même bruyante. Brénugat n'est guère jaloux, mais il ne peut souffrir les façons qu'a Jean-Paul de regarder Florence et de lui tenir, à la faveur d'une rhétorique bien personnelle, toutes sortes de propos orduriers mêlés de considérations philosophiques. Brénugat, dans le débat, est vite à court d'arguments et même de vocabulaire. Il bégaye une menace mystérieuse et fort à la mode : « Tu vas te faire enlever le ballon! » Sénac se frappe la cuisse et dessine avec des variantes et des fantaisies ce geste

irrévérencieux dont je crois avoir parlé déjà.

Parfois, Brénugat, saisi d'un accès de cordialité, s'écrie :

— La paix avant tout! Il a tous les torts. Eh bien! vous allez voir, je vais lui tendre la main et même lui faire des excuses.

Il commence d'exécuter ce beau programme, s'échauffe petit à petit, retombe en male fureur et dépasse de beaucoup ses premiers excès de langage. Il hurle :

— Non, non, tu n'es qu'un voyou. Je voulais te faire des excuses et voilà que je fais tout le contraire. C'est ta faute, c'est ta faute. A cause de toi, je partirai d'ici. Cela finira par craquer.

Sénac regarde le peintre avec une insolence parfaite.

— Un mot de plus, dit-il froidement, et je m'en vais pour la nuit à l'hôtel de la Gare. Au moins, là, j'aurai la paix.

En fait, Sénac consacre une bonne part de ses journées au restaurant de la gare. Il y entraîne Testevel et fait à voix haute de belles déclarations sur ce qu'il nomme la technique de la soulographie. « Le goût et le parfum ne suffisent pas. Il faut lamper à grandes gorgées. La bête veut être bien sûre qu'elle absorbe, qu'elle enfile et se transforme. La bête ne se contente pas d'une caresse. Elle veut l'amour total. Elle demande la possession épuisante, le

sentiment de l'invasion, de la plénitude. Et après, il n'y a plus que la mort.

Testevel tâche à suivre ces conseils compétents. Le résultat est déplorable. Justin lui crie avec mépris : « Je le dirai à la petite Suzanne. »

Sénac a déjà sous les yeux des poches mauves et translucides. Il est sale avec lyrisme. Il a l'air de suer la crasse, de la produire, de la sécréter, exactement, de la faire sourdre des profondeurs de son être. Il se promène en égrenant de légers chapelets de ces bruits qu'il appelle « bruits inconsidérés ». Il traîne un violent rhume de cerveau et ne se lasse pas d'en esquisser l'étiologie : « Nous habitons dans un trou. La maison est mal exposée. Cette pièce d'eau nous dispense une humidité redoutable. Nous périrons de rhumatismes. Il aurait fallu trouver quelque chose là-haut, sur la route de Versailles ou sur le plateau de Châtillon. Nous finirons par crever. Ce sera la solution. »

Il me dit toutes ces choses quand il est loin de Justin qu'il redoute un peu, malgré tout. Nous allons parfois ensemble acheter des provisions. Et c'est pendant une de ces courses — sommes-nous donc dimanche ? je finis par ne plus savoir — que je fais soudain une rencontre. Oh ! une très pénible rencontre. Mon père marche sur le chemin, nous allons l'atteindre. Il n'est pas seul. Il donne le bras

à quelqu'un. Hélas! C'est Paula Lescure, cette maîtresse qu'il a depuis sept ans et qui même n'est pas sa scule maîtresse. La route n'est pas très large. Nous passons si près les uns des autres que nous pourrions nous toucher. Et père nous dit bonjour avec une désinvolture admirable. Pour moi, je suis désespéré. Bièvres soudain me fait horreur. J'ai voulu fuir mon ancienne vie : elle me poursuivra partout. Je marche en me mordant les lèvres, sans dire une syllabe.

— Le savais-tu? dit Sénac.

— Non, je ne le savais pas.

— Mon vieux, tu es le seul. Nous le savions tous, au Désert. On ne t'en a jamais rien dit parce que, sur cette question, tu es un peu clergyman. Le Dr Pasquier a fait venir cette dame au début du mois d'août et il l'a logée dans une petite maison, du côté du bois de Verrière.

Je ne réponds même pas. Je rêve, confusément. Les hommes sont incorrigibles. Je suis, sans doute, moi-même, incorrigible à ma façon. Jean-Paul, cependant, donne sur la conjoncture une opinion tolérante :

— Ton père, au moins, dit-il, c'est ce que j'appelle une nature, et c'est même un rigolo. La vie doit être amusante avec les gens de cette espèce.

Nous revenons au Désert et c'est pour apprendre une désolante nouvelle. Justin

Weill et Larseneur sont en grande conversation. Ce n'est pas une querelle. Cela se passe presque à voix basse. Justin se tourne vers nous et dit, le souffle coupé :

— Larseneur veut s'en aller. Vous comprenez ? Il nous quitte. Il prétend qu'il ne peut plus remplir ses obligations.

Larseneur écarte les bras du corps. Il a l'air triste et buté.

— Je vous l'ai dit : c'est ma mère. Je consens à vivre de pain et de fromage. Ça ne me fait vraiment rien. Mais je dois gagner de l'argent pour ma mère qui est malade.

Il continue sur ce thème. Je ne l'écoute pas. Je sais qu'il parle de sa mère et qu'il pense à Suzanne. Il ne connaît pas bien Suzanne. Il s'imagine que Testevel, son rival, pourrait être un rival heureux. Il souffre et devient, jour à jour, neurasthénique.

Saisi soudain de courroux, il s'écrie en regardant ses pieds :

— Au fond, l'imprimerie, c'est bien, mais ce n'est pas mon affaire. Pour moi, somme toute, ce n'est rien de sérieux. Mon vrai travail, c'est la musique, la création. Tout le reste est du temps perdu, et je m'en fous.

— Il est regrettable, siffle Justin d'une voix aigre, il est regrettable que tu n'aies pas compris cela dès le début.

Larseneur tourne la tête et s'éloigne sans rien dire. Je le connais. Je sais qu'il songe à

la petite Suzanne. Il est fait pour souffrir. Il souffrira.

Justin lâche, dans un souffle :

— Encore un! Encore un! Et, malheureusement, un des meilleurs. Si, du moins, c'était Séznac. Il ne s'en ira pas, celui-là! Qu'est-ce que nous allons devenir?

## CHAPITRE XVIII

PRESTIGES DE L'AUTOMNE. DISSERTATION SUR LE REQUIN. LES TORTURES DE L'AMITIÉ. HÉRITAGE DES PROPHÈTES D'ISRAËL. UN JEUNE PRÊTRE. PREUVES INDISPUTABLES. APPARITION DE JOSEPH. RÉVÉLATIONS DIVERSES. IL NE FAUT JAMAIS DIRE NON.

L'AUTOMNE était arrivé quand la voix de Larseneur déserta le concert du monde. Notre musicien avait promis de venir passer les dimanches à Bièvres. Il vint, mais son âme était ailleurs. Mes parents avaient fermé la maisonnette d'Igny. Nous cessâmes de recevoir la visite de Suzanne. Testevel aussi connaît l'ennui. Testevel recommençait à manier le compositeur. Ses doigts blessés demeuraient gourds. Le grand garçon pensait qu'il allait rester infirme. Il se manifestait en tout comme un disciple de Sézac, buvait, sans virtuosité, mais avec application, montrait, à critiquer les hommes, les choses et les événements, une

verbeuse diligence et une joviale balourdise.

Justin avait obtenu des délais indéfinis pour le terme d'octobre qui demeurait donc impayé. Grâce à cet allégement, il était ressaisi d'espoir : « Nous allions nous redresser, récolter de belles commandes, éblouir la clientèle, chercher d'autres adeptes, repeupler la maison. » Il y avait des jours où ces extravagances enivraient nos jeunes cœurs. Il y avait même des jours où l'automne et ses prestiges nous relançait, par quel miracle ! au sommet de l'enthousiasme. Le parc était d'or et de carmin. Brénugat brossait des toiles qui sont demeurées, pour nous tous, de poignants souvenirs. Il disait : « Composez, les gars. Moi, c'est trop beau : il faut que je peigne. Je me rattraperai ce soir. »

Nous étions peu, devant les casses. Le gros poêle avait été rallumé, car l'atelier sentait l'humide. L'achat d'un sac de houille soulevait de grands problèmes et de véhémentes discussions. Justin nous expliquait :

— Si je n'avais pas obtenu l'indulgence du propriétaire, nous aurions dû fermer boutique. Et, comme nous allons toucher au port, ce serait vraiment la guigne.

Au seul mot de propriétaire, Jean-Paul Sénac écumait :

— Tu parles d'indulgence ! Le mot est à frémir. Voilà, nous dépendons de l'indulgence de ce monsieur, nous dépendons de la bienveil-

lance d'un requin. Voilà notre fameuse liberté.

— Tu n'es pas raisonnable, fit Justin, et tu manques de gratitude. Le propriétaire pourrait nous mettre à la porte et faire saisir le matériel. Il nous donne au contraire de grandes facilités et tu le traites de requin.

Sénac se mit à rire :

— J'ai des idées sur le requin. Un homme peut être charitable, doux, clément, vraiment humain en tout, satif dans le domaine dont il a fait sa carrière. Là, forcément, il est une bête qui prend, donc un rapace, ou, comme j'ai l'honneur de te le dire, un requin.

Justin exécrat la dialectique sénaciennne. Il fronça les sourcils.

— Et les saints? Que fais-tu des saints? Est-ce à moi, qui suis juif, de te rappeler les saints?

Sénac n'était jamais pris sans vert. Il répondit de sa voix obstinée :

— C'est justement là que la concurrence est terrible. Dans l'ordre de la sainteté, les plus grands sont des requins aussi : ils veulent tous être à la droite du Père et il n'y a qu'une place. A mon avis, le vrai saint, le modèle du renoncement, c'est celui qui renoncerait, par exemple, à la sainteté. Je suis peut-être celui-là.

Justin cessait de répondre. Sénac, sur ce thème amer, multipliait les variations : « L'homme épatait », expliquait-il à Testevel,

auditeur bâtant, « l'homme admirable, somme toute, c'est celui qui, lorsqu'il a trouvé quelque chose de bon à prendre, referme sa patte dessus, comme tout le monde, comme tout le monde, mais la referme avec élégance, la referme sans que cela se voie. C'est ce qu'on peut appeler le requinisme inapparent, le requinisme mondain ».

Testevel avalait ces billevesées comme paroles d'évangile. Dont Justin restait furieux.

Le pauvre Testevel s'en fut raconter un jour à Florence Brénugat que Larseneur était parti pour fuir le caractère exécrable du sous-off. Le propos, après quelques détours, vint aux oreilles de Justin. Le pauvre en fut navré si grièvement qu'il alla trouver Testevel.

— Expliquons-nous, lui proposa-t-il. Rien ne vaut une franche et ferme explication. Je te connais depuis longtemps, mon vieux, et je ne te crois pas capable d'avoir imaginé toi-même une telle canaillerie.

— Et pourquoi donc? s'écria l'autre.

— Oh! parce que toi, tu es bon.

Testevel battait des paupières. Il était soudain vexé :

— Bon! Mais non! Pas si bon que ça!

Quand nous étions seuls, Justin, recru de considérations sur le budget, les fournisseurs, la nourriture et la clientèle, retombait en proie aux tortures de l'amitié :

— Je ne sais plus par où les prendre. J'au-

rais tout donné pour les aimer comme des frères. On ne peut pas me reprocher le manque de dévouement.

Avec une maladresse de noyé, Justin, dans les querelles, faisait état de ce dévouement que nul ne jugeait discutable.

— Que veux-tu ? mon cher, s'écriait soudain le très brutal Brénugat, on préfère, ici, que tu sois un peu moins dévoué, mais que tu nous foutes la paix un peu plus. J'en ai marre des gens dévoués !

Sénac se hasardait rarement à des combats corps à corps. — Je devrais dire âme contre âme. — Il préférait les manœuvres médiates, le carambolage par la bande, la navigation entre deux eaux. Il fermait un œil à moitié, montrait Justin d'un mouvement du compositeur et soufflait :

— Moi, je suis dreyfusard par raison, et anti-dreyfusard par goût. Tout pour Dreyfus, c'est entendu, mais à condition que les Juifs ne nous empoisonnent pas l'existence. Justin est un esprit distinguiche, charmiblèche et même aristocratouille et tout cela n'empêche pas qu'il commence à me graboter le zanzibar.

Jour à jour, la colère s'accumulait, comme la soif et la faim. A certaines heures, elle exigeait assouvissement. Après de véhéments assauts, Justin cédait, s'humiliait.

— Je cède, m'avouait-il dans le silence revenu. Je cède et ça m'est égal d'avoir cédé.

Ça m'est égal d'être méprisé. Ça m'est égal de passer le dernier dans les portes, d'aider les autres à mettre leur pardessus, et même de me prosterner et même de recevoir des coups de pied au cul. Tout cela n'a pas d'importance. Tout cela ne peut m'empêcher d'être Justin Weill. Voilà! La seule chose terrible, pour moi, serait de n'être plus Justin Weill.

A d'autres moments, son orgueil cherchait de nouvelles carrières.

— Non, non, je suis un lâche, comme tous les copains d'ici. Je n'ai d'énergie que pour me brosser les dents. Dame! pour me brosser les dents, je ne manque pas de courage. Pour le reste, je suis un mollusque. Je ne vois autour de moi que des mollusques, des limaces, oui, des limaces, des moules et encore des moules. Ah! nom de Dieu! Une grande canaille! Un grand criminel! Qu'on me montre un vrai monstre, quelque chose de dur et de vigoureux.

Il avait, à de tels moments, cette éloquence virulente des prophètes de sa race qui furent presque tous des pamphlétaires lyriques. Descendu de ces cimes arides, il retombait à l'amertume, à la mélancolie :

— Il y a une conspiration contre moi. Tu le sais, toi, Laurent. Ils disent tous que je suis insupportable. Alors, je vais me retirer. Je vais donner ma démission. Comme cela nul ne pourra plus dire que je suis un juif ambi-

tieux, un arriviste et un dominateur. C'est entendu. Je vais me retirer.

Je m'évadais de tels entretiens l'âme lourde et les membres rompus. Je m'efforçais, un jour, en vain, de cuver une disgrâce telle quand j'entendis sonner à la grille. J'étais seul dans le jardin. En général, et faute de règle, nul de nous n'allait ouvrir. Les visiteurs finissaient, quand ils en avaient envie, par potisser la porte de fer et par trouver leur chemin. Comme la sonnette appelait pour la seconde fois, je m'en fus jusqu'à la porte. C'était la fin de l'après-midi. Je ne saurais dire si nous avions passé la Toussaint. Je me rappelle seulement que les peupliers n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles et je voyais ces feuilles, d'un or maladif, trembler à des souffles pour moi presque insensibles. Une brume légère s'accumulait par couches horizontales, avec les fumées du village, dans le fond de la vallée .

J'aperçus, en approchant de la grille, une longue et noire silhouette et, tout à coup, je compris que c'était un prêtre. Nous sortions d'une de ces querelles dont j'ai déjà trop parlé. J'avais les joues brûlantes, les yeux injectés de sang et le cœur chargé de rancune contre mes amis, contre moi-même et contre le monde entier.

J'ouvris la grille à demi. C'était un assez jeune prêtre, à peine plus âgé que moi si j'en

jugeais sur l'apparence. Il avait un visage rouge, aux traits rustiques, une grande carrière osseuse, des mains maladroites dont il ne savait que faire et de gros souliers à clous noués par des lacets de cuir.

— Que voulez-vous, monsieur? lui dis-je.

Il fit un ou deux pas et pénétra dans le jardin. Il s'efforçait de sourire et préparait laborieusement une phrase qui ne se formait point.

— Ah! fis-je avec amerume, vous venez sans doute pour le denier du culte ou pour vos œuvres. Je regrette, monsieur, ici nous ne sommes pas riches et surtout nous ne sommes pas de vos paroissiens.

Le jeune prêtre secoua la tête et répondit d'une voix de paysan :

— Je ne suis pas le curé de Bièvres. L'abbé Gray, le curé de Bièvres, est malade, à la clinique. Je ne suis que le remplaçant. Oh! je ne viens pas vous demander de l'argent.

— Alors, pourquoi venez-vous?

Le jeune prêtre fit, des épaules, un mouvement indécis.

— Oui, fis-je durement, vous venez pour voir ce qui se passe dans cette maison. Les gens du pays ont parlé. C'est une maison mystérieuse. Alors, vous venez jeter un coup d'œil. On vous a peut-être envoyé.

Le visiteur fit, de nouveau, ce mouvement des épaules qui devait suppléer, sans doute, une élocution laborieuse.

— Non, dit-il enfin, non. Je vous ai vus, dans la rue, vos camarades ou vous-même, et j'ai pensé que, peut-être, nous pourrions parler ensemble.

— Vous vous ennuyez, ici?

Il fit un singulier sourire.

— Je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Mais je ne connais personne. Et puis, on m'a parlé quand même, vous n'avez pas tort de le croire. Ce que vous tentez ici, ce n'est pas ordinaire.

— Ah! fis-je avec ressentiment, ne vous faites pas d'illusion. Nous cherchons notre chemin. Si vous voulez que je vous le dise, nous ne l'avons pas trouvé. Nous venons de nous disputer une fois de plus.

Le jeune homme écarta les mains.

— Ça, rien d'étonnant. On se dispute partout un peu. Au séminaire, autrefois, je me suis disputé souvent... Cela ne vous ferait rien, monsieur, si nous marchions? Il ne fait pas fort chaud.

Il avait de longues jambes raides qu'il mit tout de suite en route. Je le suivis dans les allées. Cette visite imprévue m'intéressait soudain.

— Marchons, si vous voulez, lui dis-je. Nous pouvons même causer. Vous tombez mal, monsieur l'abbé. Ce n'est pas une maison pour vous que cette maison où vous êtes. Ici nul ne croit en Dieu. Moi, j'ai cru, mais c'est fini. Et

même, comment vous dire? Je respecte trop l'idée de Dieu pour la rendre responsable d'un monde aussi absurde.

Le prêtre ouvrit la bouche. Il me regardait en silence et semblait très étonné. Nous allions l'un près de l'autre et, soudain, saisi par un besoin d'épanchement, de confidence, je me pris à monologuer :

— C'est fini. Oui, pour moi, c'est fini depuis dix ans. Les premiers temps, si vous voulez le savoir, j'en avais comme de la rage, une rage de destruction. J'aurais voulu me faire du mal à moi-même et faire du mal à Dieu en moi, faire du mal à l'idée de Dieu en moi... Dans ma famille, nous avons tous été élevés religieusement, sans excès... Et puis, la rage a fini par s'épuiser. Maintenant, je suis très calme. Je ne crois plus. Je ne peux plus croire et je ne croirai plus jamais. Je ne souhaite même pas que le don de croire me soit jamais rendu. Mais je sens bien que c'était beau, cette promesse d'un amour éternel, d'un revoir éternel, d'un repos éternel. Si Jean-Paul Sénac m'entendait — vous ne connaissez pas Sénac, évidemment; c'est un de mes amis d'ici. C'est un esprit sceptique et même cruel, mais curieux, — eh bien! si Sénac m'entendait, il se mettrait peut-être à rire. Cela m'est parfaitement égal. Au fond, voyez-vous, monsieur l'abbé, j'en suis au point de penser que, dans un monde aussi incohérent, l'existence de Dieu ne

serait pas une chose plus folle que la non-existence de Dieu.

Le jeune prêtre s'arrêta, me saisit par le bord de ma veste avec une familiarité pleine de gaucherie.

— Répétez, dit-il, répétez. Vous parlez trop vite.

Je répétai, non sans peine. Le visiteur écoutait, puis il secoua la tête.

— Vrai ! murmura-t-il, vous ne croyez pas au Christ ? Vous dites que vous ne croyez pas ! Et si je vous donnais la preuve, alors, vous seriez obligé de croire.

— Qu'est-ce que vous appelez la preuve ?

Mon interlocuteur baissa la tête et regarda fixement le bout de ses gros souliers.

— Si je vous dis : j'ai vu le plus gros diamant du monde, au Louvre. Ou j'ai entendu chanter les Bénédictins, à Solesmes, avant la séparation. Vous me croyez, n'est-ce pas ? puisque j'ai vu et puisque j'ai entendu et puisque je ne mens pas.

Il releva les yeux, me regarda paisiblement et dit :

— Et si je vous dis : Dieu existe parce que je l'ai vu et entendu. Alors, vous êtes bien obligé de me croire.

Il y eut un long silence. J'étais profondément déçu. Je ne le serais certes pas aujourd'hui dans une circonstance telle, mais je l'étais ce jour-là. Sans me l'avouer à moi-

même, j'attendais, j'attendais quelque révélation surprenante et le petit paysan ne trouvait à me dire que cette phrase enfantine ou qui, du moins, me paraissait telle.

— Ah ! fis-je avec ressentiment, et c'est tout ce que vous voulez m'apprendre ?

Le jeune homme répétait avec une sorte d'entêtement :

— Puisque je vous dis que j'ai vu et entendu !

Je frappais le sol du pied. Puis nous fimes quelques pas sans rien dire. J'étais triste et mécontent. Je dirigeais, sans en avoir l'air, nos pas vers la grille de la rue. Alors le jeune prêtre me regarda. Ses gros yeux de faïence claire étaient pleins de larmes. Il dit, d'un air honteux :

— Puisque je suis absolument sûr.

Je lui serrai la main et le poussai dehors.

Une minute plus tard, je rouvris la porte et courus dans la ruelle, derrière le visiteur.

— Je vous remercie, murmurai-je. Si j'étais capable de croire, je pense que vous m'auriez convaincu.

Je n'osais pas lui dire que, dans le fond de mon cœur, je saluais seulement ses larmes et qu'elles étaient, à mon regard, plus puissantes que toute preuve.

Comme je regagnais l'atelier, Sézac soupira, d'une voix onctueuse :

— Notre Laurent va se convertir. Il mène une vie édifiante. Il fréquente les ratichons.

Il y avait, près de la machine, un grand pot dans lequel trempait l'éponge qui servait à mouiller les feuilles de papier. Je pris l'éponge toute ruisselante et je l'envoyai tout droit sur le nez de Sénac.

De moi, Sénac ne pouvait guère s'attendre à des mouvements de cette sorte. Il commença de s'essuyer les joues et la moustache avec le pan de sa blouse. Il soupirait :

— La religion ne lui vaut rien. Il va devenir enragé, comme les autres, comme nous tous.

Deux jours de suite, je vécus dans le souvenir de cette étonnante visite et j'y songeais encore quand survint mon frère Joseph.

Il avait l'air furieux et mordait sa moustache rognée à l'américaine.

— Ma voiture est là, fit-il. Vite, mets un vêtement propre et suis-moi. Pas une minute à perdre.

— Qu'est-ce qu'il y a? Mère est malade?

— Mais non. Il s'agit de papa. Tu devrais bien t'en douter. Je t'expliquerai ce qui se passe, tout à l'heure, en roulant. C'est excessivement sérieux.

— Dis-moi quand même quelque chose.

— Va t'habiller. Et prends ta brosse à dents. On ne sait jamais. Ne roule pas des yeux de veau. Je te dis que c'est assez grave.

Je montai dans ma chambre où Justin vint me rejoindre.

— Puisque tu pars avec ton frère, vois donc un peu s'il n'y aurait pas moyen de lui emprunter quelque chose. Oh! cinq cents ou mille francs, pas davantage, pour faire notre fin novembre. Pardonne-moi, je parle de ça, mais je sens, à ta figure, que ça ne va pas, chez vous. Alors, n'oublie pas l'argent. On donnera des intérêts et même un gage : le matériel d'imprimerie, par exemple.

Pauvre Justin ! Il ne songeait qu'au Désert. Il en perdait parfois le sens.

Quand nous fûmes dans l'automobile, Joseph commença de parler. Il ménageait ses effets :

— Je ne te dirai pas tout. C'est inutile, tu vis avec des idées, des rêves, des blagues. Tu n'es pas dans le réel. Tu sais peut-être quand même que, pendant les deux mois d'été, père a logé Paula Lescure à Bièvres, du côté de l'église. Je lui ai dit que c'était trop près d'Igny et que cela risquait d'être découvert par maman, c'est-à-dire de faire des drames. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? Non. C'est énorme. Il m'a dit : « Laissez-moi tranquille. Je veux mes commodités. Et puis, je n'ai pas le temps de faire des kilomètres. » A Paris, il a trois ménages. Il va passer une heure, chaque jour, dans chacun des deux ménages illégitimes. Je me demande ce qu'il y fait. Car,

enfin, il a soixante-deux ans. Tant pis! Laissons Paula Lescure. Ce n'est d'ailleurs pas pour ça que je suis venu te chercher.

— Dis-moi quand même pourquoi. Tu me fais bouillir.

— Tu sais ou plutôt tu ne sais pas que papa, sans me prévenir, a signé un billet... Je ne peux pas t'expliquer cela : tu ne comprends rien aux affaires. Imagine que papa s'est avisé d'imiter ma signature. Ce qu'on appelle un faux. Oh! il m'a prévenu à temps. Je n'avais plus qu'à payer. Deux mille francs, à peu près. La carte forcée. J'ai payé, ne t'inquiète pas. Pour dire vrai, il a pris la chose comme un service à me demander. Bref, il s'est foulé de moi, ce qui n'est pourtant pas facile. Je te répète que j'ai payé. Je lui revaudrai cela. Je tiens même tout de suite à te dire que je ne supporterai pas cette dépense-là tout seul. C'est entendu avec Cécile. Nous couperons la somme en trois, Ferdinand et Suzanne restent en dehors, il paraît. Je le mettrai sur ton compte. Et ne parle pas devant maman : elle entend tout à demi mot. Deux ménages en ville, sans compter le ménage légitime, ça mange beaucoup de galette. Mais ce n'est pas pour cela que je t'éminène aujourd'hui. Ne te mets pas en colère. Tu n'as pas de sang-froid, c'est fâcheux pour un jeune savant et surtout pour un médecin... Papa est au petit parquet, depuis onze heures du matin. Cela ne te dit

rien. Je m'explique. Papa est arrêté; maintenant, tu piges. Il s'est disputé ce matin, sur le boulevard de l'Hôpital, avec un agent — parfaitement, un sergent de ville — qui brutalisait une marchande des quatre saisons. L'esprit chevaleresque, toujours! La querelle a mal tourné. Papa, tout de suite, a traité l'agent de cocu et même il a levé sa canne — oh! cette canne! si je pouvais la brûler, la détruire, la faire disparaître! — Résultat, le commissariat d'abord, et non sans résistance. Là, papa s'est refusé formellement à décliner son identité. Les gens du commissariat l'ont fait conduire au petit parquet, près de la Sainte-Chapelle, dans le Palais de Justice. Il a fini par se nommer, quand on a prévenu le juge d'instruction de service. Là-bas, on croit que c'est un fou. On parle de le transférer à l'Infirmerie spéciale. J'ai tout su par téléphone. J'ai un mot d'Urbain Lévêque, le vice-président de la Chambre, ce bonhomme à qui, tu te rappelles, j'ai acheté une croûte pour la somme de vingt mille francs... Il n'est d'ailleurs pas mal du tout, ce tableau. Je l'ai fait expertiser. Alors, nous allons au petit Parquet. Nous y serons vers trois heures, avant l'interrogatoire, et je vais arranger cela. Je ne peux pas me passer de toi, s'il y a des complications. Tu ne dis rien?

— Eh! fis-je, il n'y a rien à dire.

Joseph cessa de parler pendant plusieurs

minutes. Je le regardais à la dérobée. Il ressemblait étrangement à tante Anna, cette sœur de notre père que nous avions tous en horreur. Il ouvrit de nouveau la bouche. Il parlait comme pour lui-même.

— Ce n'est pas un père de tout repos. Ah! fichtre non! Maman non plus, c'est drôle à dire, n'est pas très raisonnable. Les parents, ça ne s'étonne de rien. Je croyais qu'à la longue ils comprendraient qui je suis, ce que je suis devenu. Bah! Vas-y voir! Ils ne songent qu'à leurs affaires, à leur temps, à toutes les histoires de leur vie à eux. Attends, je vais dire au chauffeur de prendre des bidons d'essence. Voilà comme je suis : j'aime les réserves. Quand je n'ai que vingt litres d'essence dans ma voiture, je commence à être inquiet. Quand il ne reste sur la table qu'une demi-bouteille de vin, je ne me sens pas tranquille. Il faut que je voie une autre bouteille toute prête, à côté de moi. J'exècre la pauvreté. Pour les deux mille francs, tu vois, ta part sera de six cent soixante-six francs, sans les frais, bien entendu.

— Ah! fis-je, avec un amer sourire, et Justin qui me parlait, le pauvre, de t'emprunter de l'argent.

— Tiens, tiens. Moi, je pensais vous dire : « Si votre affaire marche bien et si vous mettez de l'argent de côté, alors confiez-le moi. Je chercherai des placements. » Ah! Justin t'a

demandé ça. Eh ! mais, je ne dis pas non. C'est à voir. Il ne faut jamais dire non. Voici le palais de Justice. Suis-moi. Et surtout ne t'éloigne pas.

## CHAPITRE XIX

ÉBAUCHE D'UN PROGRAMME. ENTRETIEN DANS UNE VOITURE. LA GRANDE MALADIE DE PAPA. CÉCILE FAIT UNE COLÈRE PASQUIER. UN APPEL DE JUSTIN.  
LEVEZ-VOUS ET MARCHEZ. QUE LE TACT EST UNE BELLE CHOSE.

Nous commençâmes par attendre fort longtemps, sur une banquette de bois, dans un couloir. Joseph, avec sa manche, lustrait le feutre de son chapeau melon. Il disait, de temps en temps :

— Urbain Lévéque est très puissant. Il sera peut-être garde des sceaux, si le cabinet vient à tomber. La lettre qu'il m'a donnée doit faciliter les choses.

Comme l'attente se prolongeait, Joseph se pencha vers moi. Sa voix était rauque et fervente :

— Le monde, c'est, en réalité, vingt sociétés différentes et séparées par des cloisons étan-

ches. Il faut conquérir les clefs qui permettent d'ouvrir le plus grand nombre de portes. Ici, ce n'est pas comme à la Bourse. Ici, on ne me connaît pas. Mais, un jour, on me connaîtra. Ecoute bien ce que je te dis. Un jour, plus tard, quand je viendrai par ici, les portes s'ouvriront toutes seules et les gens, du plus petit au plus huppé, me salueront à cul ouvert. Et même, je ne viendrai pas : je me contenterai de téléphoner mes ordres. Voilà.

Comme Joseph disait ces mots, un employé surgit qui le cherchait.

— Tu vois, dit-il : elles s'ouvrent quand même, les portes ; mais on m'a fait patienter. Eh bien ! tout ça changera. On me dit de passer tout seul. Alors, reste ici. Je peux avoir besoin de toi. N'aie pas l'air neurasthénique. Il faut être beau joueur et sourire, même dans les pires moments.

Il tira sur les revers de sa jaquette, remonta le col de son pardessus pour le remettre en juste place, s'éclairent la voix en toussant deux ou trois fois et disparut derrière l'employé.

Je regardais, par les fenêtres, le ciel gris que la lumière allait bientôt abandonner. La pluie de novembre tombait. On alluma, dans les couloirs, un bec de gaz asthmatique. Joseph tardait à revenir. Malgré moi, je comptais les minutes.

Joseph reparut enfin. Je l'entendis pérorer dans l'ouverture d'une porte. Il disait :

— J'étais bien certain, monsieur, que vous auriez à cœur d'arranger cette malheureuse affaire. Pour les suites, oui, je comprends, vous ne pouvez rien dire encore. Enfin, nous verrons plus tard. Tous mes remerciements, monsieur.

— C'est fini, me souffla-t-il au passage, l'affaire est dans le sac. Va m'attendre à la voiture. Il y en a pour dix minutes.

J'attendis non pas dix minutes, mais une bonne demi-heure. Il faisait nuit noire quand Joseph reparut, accompagné de notre père. Ils parlaient tous deux, à voix basse, avec une sourde animation.

— Mais enfin, disait papa, de quoi vous mêlez-vous? Comment! Et Laurent est là! C'est parfaitement incroyable! Puisque tu as ta voiture, eh bien! reconduis-moi du moins jusqu'à la maison. Comme cela, tu ne te seras pas dérangé pour rien du tout.

— Tu penses bien, dit Joseph avec une sourde fureur, tu penses bien que je ne vais pas te laisser prendre le tramway dans l'état où ces gens l'ont mis.

— Mon cher, ces malandrins deviennent, à l'occasion, de redoutables bêtes fauves. Et sois sûr que, pour ce qui est du cocu, je n'ai rien exagéré. La tête du cocu dans toute sa perfection. Pour les cocus, j'ai le flair ou, comme on dit, l'intuition. Je ne retire pas une syllabe de tout ce que j'ai pu dire. Mon cher, tu ne peux

pas comprendre : tu n'assistais pas à la scène.

— Heureusement ! soupira Joseph.

— Non, tu n'assistais pas à l'algarade. Une algarade magnifique ! Je peux, d'ailleurs, t'affirmer que tout le boulevard de l'Hôpital me donnait son approbation. C'était presque triomphal. Attention, ne me pousse pas. J'ai quelque chose qui me fait mal. Je ne suis pas sûr de n'avoir pas une côte plus ou moins cassée. Le pardessus est hors d'usage. Cette espèce de cocu, je parle du sergent de ville, m'a, je peux le dire, manqué d'égards. Tiens-moi mon chapeau de forme. C'est malheureusement un chapeau tout à fait perdu. Il ne faudrait jamais avoir le moindre rapport avec des gens de cette espèce. Un manque d'éducation complet.

Il respirait avec effort. Je le voyais, de temps en temps, lever la main pour lisser sa belle moustache dont tous les poils, irrités, tâchaient à retrouver une espèce d'indépendance. Mais ses doigts tremblaient, malgré qu'il en eût. Il se roidissait de son mieux pour sourire et plaisanter.

— Vraiment, reprit-il encore, de quoi vous êtes-vous mêlés ? Je ne vous demandais rien.

Joseph haussa les épaules. Nous arrivions quai d'Austerlitz. Mon père monta les degrés avec une peine évidente. Je l'avais pris sous le bras et il ne protestait pas, ce qui me parut d'un pronostic fâcheux.

Maman nous attendait sur le palier, la porte grande ouverte. Et, tout de suite, sans dire un mot, avec cette espèce de résignation muette et sévère qu'elle avait les grands jours d'orage, elle se mit à la besogne.

Papa se laissait dévêtrir en poussant, de temps à autre, un gémississement de douleur. Ma mère avait la main sûre et légère. Elle posait des serviettes chaudes, appliquait l'alcool camphré, glissait un tricot sec. N'était-ce pas la centième fois qu'elle disputait à la maladie, peut-être même à la mort, ce vieil enfant intraitable?

Dès qu'il fut dans son lit, notre père entreprit de raconter, une fois encore, le magnifique esclandre dont il se montrait fort glo- rieux. Puis il se prit à tousser. Nous l'adju- râmes de se taire. Il y consentit enfin.

→ Laurent, me dit Joseph, en me poussant dans l'antichambre, ta place est maintenant ici. D'abord parce que tu es médecin ou pres- que médecin : les malades, c'est ton métier. Ensuite parce que maman ne peut pas rester toute seule et que, moi, j'ai mes affaires, des affaires qui n'attendent pas. Je n'ai jamais bien compris ce que tu farfouilles à Bièvres. Personnellement, je crois que tu perds ton temps. Cela ne me regarde pas. N'en par- lons plus. Je reviendrai demain. J'ai fait ce que je pouvais faire. Chacun son tour. A toi, maintenant.

Il s'esquiva sur ces mots et je retournai m'asseoir dans la chambre du malade. Il venait de s'endormir. Ma mère dit :

— Il veut se soigner lui-même avec ses pilules, ses infusions et ses liniments. Tu feras venir un médecin, Laurent, un excellent et sûr médecin. Il faut que ce médecin ait bon caractère et qu'il puisse entendre au besoin des choses désagréables.

— Je ferai venir Chabot. Il est interne, et c'est mon ami. Je pense qu'il sait tout comprendre.

Chabot vint le lendemain et il parut fort inquiet.

— Il a une côte fêlée, me dit-il. En outre, j'entends des râles. Il y a de la congestion. J'ai bien peur qu'il ne nous fasse une pneumonie traumatique ou quelque chose comme ça. Je viendrai deux fois par jour. Ne le quitte pas une minute. Il faut trouver le moyen de lui donner un bain chaud.

L'appartement du quai d'Austerlitz n'avait point de salle de bains. La salle de bains était un luxe, en cette année 1907. Nous fimes venir une baignoire. Deux hommes en maillot rayé montaient, avec de grands seaux de cuivre rouge, l'eau chaude qu'ils avaient apportée dans un réservoir de tôle. Mon père ne refusa pas le bain, mais il jurait, d'une voix hale-tante.

Le bain donné, le malade marqua du soula-

gement. La maison tomba dans le silence. On entendait un orgue de barbarie qui jouait, à l'angle du quai, parmi les bourrasques de novembre, le grand air de *Cavalleria rusticana*. Cette mécanique lamentable avait deux notes brisées et la mélodie se trouvait entre-coupée de silences et d'accès de suffocation. J'étais assis sur une petite chaise, un livre aux doigts, et je regardais le visage de mon père. Il fermait les yeux. Je devinai qu'il luttait contre le mal, sans aucune bonne humeur, mais avec une confiance, une véhémence, une conviction, un amour de la vie que je ne pouvais pas envier, car je ne les comprenais pas.

Cinq ou six jours passèrent dans l'inquiétude. Chabot venait chaque matin, examinait le malade qui s'efforçait en vain d'improviser une colère. Chabot tournait alors vers moi son fin visage fatigué par les veilles.

— Je ne peux rien dire encore. Attendons.

Pendant que je l'accompagnais dans l'esca-lier, un jour, il ajouta :

— Cela peut s'arranger, mais c'est grave. Je ne serai tranquille que si la fièvre tombe, et elle ne veut pas tomber.

Je voyais Cécile chaque jour. Joseph passait le matin. Ferdinand et Claire, sa femme, ren-daient visite au malade à la sortie de leur bureau, c'est-à-dire à la fin du jour. Vint un dimanche et nous nous trouvâmes tous réunis. Nous devisions, nous, les enfants, — sauf

Suzanne, il va sans dire, — nous devisions à voix basse, dans le cabinet de consultations. Et, soudain, Ferdinand proféra une chose étonnante :

— Il ne va pas fort. La preuve, c'est qu'il demande à voir Paula Lescure.

Il y eut un grand moment de silence. Puis, Joseph lança tout bas, dans un souffle :

— Voir Paula! C'est phénoménal! Et comment sais-tu qu'il veut voir Paula?

Ferdinand regarda Claire et celle-ci fit un signe imperceptible qui signifiait : « Tu n'as plus qu'à continuer. »

— Je le sais, dit Ferdinand, parce qu'il me l'a dit.

— Je vois, gronda Joseph, qu'il a bien choisi son ambassadeur.

— Il n'a pas si mal choisi, reprit Ferdinand. J'ajoute que, ce qu'il demande, au fond, eh bien! je le comprends. Vous dites qu'il est très malade. Il va peut-être mourir. C'est presque une question d'humanité...

Ferdinand parlait de sa voix nasillante à laquelle il s'efforçait d'imprimer un accent de sentimentalité dramatique.

— C'est insensé! fis-je soudain. Tu parles comme si maman n'existe pas. Voyons, Ferdinand, réfléchis une seconde. Tu nous vois introduire ici la maîtresse de papa, sous prétexte qu'il est malade? Et que ferait notre mère? Et que dirait notre mère? La lecture

des mauvais romans te gâte l'imagination.  
As-tu pensé vraiment à ce que dirait maman ?

Claire et Ferdinand échangèrent un long regard et Ferdinand reprit enfin :

— Je ne peux rien affirmer, mais j'ai presque la certitude que maman ne dirait rien et qu'elle s'arrangerait pour supporter cela aussi. Bien entendu, elle ne resterait pas là.

Alors Cécile, qui n'avait pas encore parlé, se jeta dans le débat. Elle était froide et terrible.

— Eh bien ! non, dit-elle. Eh bien ! non ! Cette femme ne viendra pas. Je ne veux pas. Je ne le supporterai pas. Que papa fasse ce qu'il voudra, ça m'est égal. Nous en avons tous assez souffert. Maintenant, c'est comme si j'avais toute une partie du cœur insensible, brûlée, morte. J'ai donné de l'argent à papa, malgré les avis de Joseph. Ce que l'argent est devenu, je ne veux même pas le savoir. Mais que cette femme vienne ici, je ne le supporterai pas. Je resterai plutôt à la porte pour la battre et la chasser.

— Comprends-tu, dit Ferdinand, qu'il y a des circonstances où nous devons tout pardonner ? Papa va peut-être mourir.

Cécile nous regarda tous. Elle était défigurée par la colère, toute pâle, presque laide.

— Eh bien ! qu'il meure ! Il ne verra pas cette femme.

D'une même voix, Joseph et moi, nous nous écriâmes :

— Cécile a raison !

Maman parut sur ces derniers mots. Elle nous regardait tous d'un air soupçonneux. Elle dit :

— Laurent, ton père te demande. Il me semble qu'il va mieux.

Le lendemain, je reçus une lettre de Justin Weill.

*« Vieux frère, m'écrivait-il, tu m'as dit, dans ton dernier billet, que ton père était malade et j'en suis bien désolé. Que la tranquillité vous soit promptement rendue ! J'ai hâte de te revoir ici. Ce n'est pas pour te donner des nouvelles favorables. Je suis triste à périr et je ne sais plus que faire. Brénugat nous a quittés, vendredi dernier, avec sa femme et sa petite fille. Je ne peux te dire à quel point je suis désespéré. Je pensais qu'un jour Sénac finirait par s'en aller. Mais Brénugat ! J'avais en lui toute confiance. Il ne travaillait pas beaucoup pour l'imprimerie. Il était assez sauvage et, somme toute, inintelligent; mais il avait du cœur et il se contentait de peu pour lui et sa petite clique. Et, tout à coup, il m'a déclaré qu'il voulait partir et qu'il allait s'en aller tout de suite. Il a dit, mais c'est un prétexte, que la maison du jardinier, où ils vivaient les derniers mois, ne peut se chauffer suffisamment et qu'ils allaient crever de froid. Je le répète : c'est un prétexte. Il s'en va parce*

*qu'il ne peut plus supporter le terrible Sénac. Les disputes devenaient de plus en plus fréquentes. Quelle tristesse! Sénac a trouvé cela très drôle. Il chante, depuis deux jours, ce qu'il appelle une cantate de délivrance. Je peux bien te l'avouer, j'ai fait de grands efforts pour retenir Brénugat. Je me suis même humilié. J'ai promis je ne sais quoi, des choses assurément que je ne peux donner. Brénugat était inflexible et sa femme encore plus butée que lui-même. Pour finir, je me suis mis en colère et c'est absurde. En sorte que nous nous sommes quittés sans même nous serrer la main. Sénac dit que c'est parfait et qu'il vaut mieux aboutir à des situations franches. Ah! Sénac, lui, est fidèle! Il ne s'en ira pas, le misérable. Enfin, l'imprimerie marche très mal. Il y avait une commande urgente. Nous la faisons exécuter par un imprimeur de Versailles. C'est une abomination. Reviens, je t'en prie, dès que la santé de ton père cessera de te tourmenter. J'ai besoin de te sentir là.*

*Ton frère en solitude et en amertume.*

*Justin W. »*

Je mis la lettre dans ma poche. Le malade venait de passer une nuit très mauvaise. Il recommençait de gronder, il esquissait des colères et faisait des effets de voix, entre deux quintes de toux.

J'écrivis, pour Justin, un billet très bref disant qu'il m'était impossible, pour l'instant, d'aller à Bièvres, mais qu'à la moindre éclaircie, je sauterais dans le train.

Je venais de porter ce billet à la poste — c'était le lendemain matin — quand, montant l'escalier qui se trouvait assez obscur, j'entendis, au-dessus de moi, le bruit d'une porte que l'on ferme, puis un pas saccadé. Je me mis à monter plus vite, saisi d'une confuse inquiétude. Et, soudain, je vis mon père.

Il était tout habillé : redingote et pardessus. Il était rasé, coiffé, le haut de forme sur la tête. Un flot de sang brûlant lui colorait les pommettes. Il tenait la rampe d'une main et, de l'autre, une paire de gants.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui dis-je. As-tu donc envie de te tuer ?

Il fit ce sourire bleu pâle qui me donnait du malaise.

— Mon garçon, dit-il... Hum... Hum... C'est fini. Je suis guéri. Je n'ai plus de température. Dix jours de lit, c'est excessif. Ça ne m'arrivera plus jamais.

— C'est fou ! m'écriai-je. Tu risques ta vie.

— Pff... je ne risque rien du tout. Je me sens parfaitement bien. Et je m'en vais prendre l'air. Allons, range-toi, mon garçon.

— Je ne comprends pas que maman ait pu te laisser sortir.

— Mon garçon, ta mère est allée faire quel-

ques provisions. Ta mère est une personne extrêmement pusillanime sur les questions de santé. Je suis taillé pour vivre cent ans. Laisse-moi passer, mon cher.

— Ah! dis-je, tu vas chez cette femme. Tu vas risquer ta vie pour aller chez cette femme.

Il déplaça légèrement son épingle de cravate et dit avec simplicité :

— De laquelle parles-tu?

— Probablement de Paula.

Il poussa deux ou trois « hum! » vigoureux dont l'escalier retentit et il reprit avec un sourire :

— Dix jours, mon cher, dix jours que je ne suis pas allé chez Paula. C'est trop. C'est beaucoup trop. Et la politesse? Que fais-tu de la politesse? Me prendrais-tu, par hasard, pour un grossier personnage? Allons, mon cher, à midi! Nous déjeunerons ensemble. Et tu diras à ta mère que je me sens parfaitement bien et que je vais voir mes malades. Arrange cela, mon garçon. Tâche d'avoir un peu de tact.

## CHAPITRE XX

LE DÉSERT DE BIÈVRES. DOULEUR DE JUSTIN. LE BONHEUR ET LE CHANGEMENT. COURROUX. RUMEURS ET FANTOMES. SANGLOTS DANS LA NUIT D'HIVER. JUSTIN SE REPREND A RÊVER.

**L**a porte de la grille était fermée à clef, ce qui m'étonna beaucoup : il nous arrivait rarement de la fermer, même le soir. Il me fallut donc sonner.

Il était, je me le rappelle, un peu plus de trois heures après midi. La pluie tombait depuis le matin. Une pluie de novembre, paisible et glacée. À travers la grille, j'apercevais la maison et, soudain, elle me parut telle que nous l'avions découverte, par ce crépuscule de janvier où notre rêve avait soudain trouvé sa voie et son visage. Les persiennes étaient presque toutes ouvertes et l'on voyait encore des rideaux à la plupart des fenêtres. Pourtant la maison semblait inanimée. Le parc était, de nouveau, clair et froid, sans profondeur. Tou-

tes les feuilles gisaient à terre. Seul témoignage de la saison vivante, des grappes de baies rouges achevaient de se flétrir dans la ramure des sorbiers. Une feuille de platane, suspendue par un invisible fil d'araignée, tournait sur elle-même, à l'abri du petit auvent sous lequel était fixée la clochette du portail.

J'allais sonner de nouveau quand je vis Justin sortir de la maison. Il portait une blouse de peintre, toute souillée d'encre et de graisse. Il arborait, ce jour-là, peut-être à cause du froid, un tarbouch qu'il avait rapporté, naguère, de Jérusalem et qu'il montrait seulement les jours de mélancolie, quand il s'ennuyait et grondait : « Ma patrie n'est pas ici. Je finirai par m'en aller, par retourner en Asie. »

De loin, il me fit un signe, un geste amical de la tête. Il avançait, sans trop de hâte, les mains dans les poches, à cause de la pluie. Quand il fut tout près de la grille, je vis qu'il avait les traits tirés et qu'il ne s'était pas fait la barbe, en sorte qu'un duvet roux lui courrait sur les mâchoires. Il portait, à la pommette droite, une tache verte et violette un peu plus large qu'un écu.

— Excuse-moi, dit-il, en faisant tourner la clef. J'ai fermé parce que je suis seul.

— Tu es seul? Où sont les autres?

— Je te le raconterai tout à l'heure. Donne-moi d'abord des nouvelles de ton père.

— Oh! répondis-je, mon père va bien. C'est presque incroyable à dire. Nous l'avons jugé perdu. Chabot lui-même parlait de faire venir ses patrons pour une grande consultation, comme on en organise à la dernière extrémité. Nous étions tous très inquiets. Et, soudain, il a fait un bond. Oui, il a sauté dans la vie. Il disait : « La crise est libératrice! » Il a pris sa redingote, son haut de forme et sa canne. Et frrrt... il a filé. Il est allé... Je te dirai cela. N'en parlons plus pour l'instant. À midi, pendant le déjeuner, il parlait d'écrire un libelle contre ce qu'il appelait les excès de la clique policière. Il n'avait plus besoin de moi. Je devais même le gêner un peu. Alors, je reviens. Mais pourquoi es-tu seul, ce soir?

Justin refermait, derrière moi, la porte de la maison.

— Conserve ton pardessus, dit-il. Je n'ai pas allumé de feu. Je n'ai que du bois humide. Et puis le courage me manque. Oui. Tu me regardes avec étonnement? C'est pourtant la vérité: je suis au bout de mon courage. Oh! je travaille, je compose... Je voudrais finir quelque chose avant, avant de...

— Dis-moi quand même où sont les autres?

Justin baissa la tête et je le vis, d'un doigt qui tremblait un peu, fouiller dans un cassetin pour y saisir une lettre.

— Il n'y a plus... d'autres, dit-il d'une voix basse et calme. Voyons, quel jour sommes-

nous? Jeudi, je crois. Nous sommes bien jeudi? N'est-ce pas vendredi dernier que je t'ai écrit cette lettre? Non, c'est samedi, après le départ de Brénugat. Non, c'est dimanche. Ah! je ne sais plus comment je vis. Je ne sais même plus si je vis. Eh bien! Sénac est parti, lundi dans la matinée. Il a emmené Testevel qui le suit comme son ombre et qu'il va tout à fait corrompre. Il a emmené Mignon-Mignard. Oh! je n'ai pas protesté. J'aurais voulu le voir emmener tout avec lui, la maison, le pays et la terre et le monde entier. Il faut que je t'explique les choses. A peine Brénugat parti, Sénac a chanté ce qu'il appelait sa cantate de la délivrance. Et puis, tout de suite, il s'est pris à bâiller et à gémir. Il disait : « Je voudrais fumer des cheveux dans une petite pipe en os... On s'ennuie dans cette baraque! » Tu comprends qu'il n'avait plus personne à tourmenter. Testevel, c'est une baudruche, il ne résiste jamais. Quant à moi, rien à faire : depuis déjà bien des semaines, je n'adressais même pas la parole à Sénac. Il ne travaillait presque plus : une heure par-ci, dix minutes par-là, quand il était fatigué de se traîner d'une chambre à l'autre. Et figure-toi qu'il se plaignait, ce qui est le comble. Il se plaignait de n'être pas libre, d'être moins libre que chez Coualieux, son ancien patron, le député. Finalement, ils sont partis.

— Mais Picquenart? Où est Picquenart?

Justin releva la tête, respira longuement et dit avec un soupir :

— Picquenart! Picquenart! Quel chic type! Il se nourrissait, comme moi, depuis quatre ou cinq semaines, de haricots et de fromage. Et il ne se plaignait pas.

— Mais où est-il en ce moment?

— Il est parti pour Paris, hier matin. Il va chercher du travail. C'est moi qui l'en ai prié. Je ne peux quand même pas abuser plus longtemps de cet honnête homme.

— Attends, Justin, dis-je encore. Qu'est-ce que tu as sur la joue? Cette espèce d'ecchymose?

Il contint mal un mouvement d'humeur.

— Oh! j'ai eu de la visite. Brénugat est revenu hier, pour chercher des toiles à lui qu'il avait exposées dans la salle commune. Tu l'as traversée, la salle commune? Les murs sont nus. C'est funèbre. On voit la place des tableaux : le papier y est plus sombre. Il n'était pas à la bonne, le peintre. On s'est même disputé. Je lui ai dit : « Emporte tout! » Il a répondu : « C'est à moi. » J'ai dit encore : « Tu es un pilleur de cadavres... »

— Mais, murmurai-je avec douleur, vous ne vous êtes pas battus?

Justin, de la tête, fit : « Si ».

Puis, comme j'allais m'asseoir sur une chaise, il étendit la main :

— Ne t'assieds pas là-dessus.

— Pourquoi?

— C'est la chaise à Sénac.

— Et qu'est-ce que cela peut faire?

Justin montrait un sourire coloré de répugnance.

— Il se mettait les doigts dans le nez. Oh! il doit se les mettre encore. Et ce qu'il en tirait, il le collait sous sa chaise, oui, contre le bois de la chaise. Je le voyais très bien. Cela me dégoûtait tellement que je faisais l'impossible pour ne pas lui laisser voir que je le voyais. Mais, quand il reviendra, car il reviendra sans doute chercher quelques bricoles, et bien! je lui dirai cela et tout le reste. Oh! Sénac est un être abject! Et il pense être un poète, un esprit supérieur! Supérieur à qui, à quoi?

Justin, petit à petit, sortait de la torpeur. Il détendit soudain son bras avec rage et lança loin de lui le composteur qu'il venait, tout en devisant, de remplir et de bloquer.

— Voilà! C'est fini! C'est fini! La semaine dernière encore, je voulais recommencer, chercher de nouveaux compagnons, aller voir mon père et le supplier, à genoux, de me prêter un peu d'argent. Non, je suis trop fatigué. Tu comprends bien? C'est fini!

Il était là, debout dans l'atelier glacé, les mains vides, les bras pendants, les cheveux en désordre et cette large ecchymose verte sur son visage enflammé. Je le saisis par les épaules.

— Que vas-tu faire maintenant? Vas-tu revenir à Paris?

— Oui, dit-il, avec les miens, avec ceux de ma bande, jusqu'au pogrome final, jusqu'au massacre ou à l'expulsion. J'étais arrivé, non sans mal, à me dégager de ma famille. Quelle ironie! Il a fallu que j'en refasse une. Et combien triste! L'homme est incapable de vivre seul et il est incapable aussi de vivre en société. Comment faire? Comment faire?

Il se dégagea de mon bras, fit quelques pas dans l'atelier en touchant les uns après les autres tous les objets, d'un doigt distrait. Il murmura :

— Tu vois, au début de notre séjour ici, je disais : « C'est trop beau! Nous sommes trop heureux! Il va nous arriver quelque chose. » Il est arrivé quelque chose. Je commence à croire qu'on a encore plus besoin de changement que de bonheur. Quand le bonheur dure trop longtemps... Mais je ne dis que des sottises. Le bonheur n'a pas duré trop longtemps. Ils m'ont tout empoisonné dès le début. Ils m'ont gâté toute joie.

Tout à coup, Justin s'empara d'une lourde barre de fer qui nous servait de levier pour déplacer la machine. Il la fit tournoyer en l'air et, saisi soudain de fureur, il commença de frapper les casses, faisant voler de tous côtés les petits morceaux de plomb. Il criait :

— Aide-moi donc! Aide-moi donc! Puisque

c'est fini, brisons tout et qu'il n'en soit plus question. Qu'il ne reste rien, rien, rien, pas même un souvenir.

Non sans peine, je finis par lui reprendre la barre. Il haletait, le visage décomposé par la douleur :

— Laisse-moi, je veux tout casser.

— Tu n'y penses pas? lui dis-je. C'est une petite fortune. Tu peux encore la donner.

— A qui?

— Mais à Picquenart.

Il se calma tout de suite. Il disait :

— Tu as raison. Je suis odieux. Pardonne-moi, mon pauvre Laurent. Et même, prête-moi la main. Nous allons tout ramasser et tout remettre en place. Comme je suis bête et méchant! Je ne vaux pas mieux que les autres. Est-ce qu'il y a beaucoup de mal? Tu n'as rien reçu, j'espère? Il en a volé partout. Oh! Je suis impardonnable.

— Attends un moment, lui dis-je, il faut allumer la lampe.

— Non, il n'y a plus de pétrole.

— Est-ce qu'il reste des bougies?

— Oui, un demi-paquet, chez moi.

Nous ramassâmes, à la lueur des bougies, les poignées de caractères que Justin avait dispersées. Nous étions à croupetons. La flamme des bougies dansait et nos ombres informes rampaient au pied des murailles. Justin, très

calme, très las, parlait presque à voix basse. Des bribes de phrases incohérentes où se marquait le désordre de sa pensée. Il disait : « Jules de Goncourt est mort à temps. Il en a eu de la chance ! Tu comprends que, s'il avait vécu, les deux frères auraient fini par se haïr. Tu vois bien que je suis malade. Oui, toi, tu es un frère véritable. Je n'ai rien à te reprocher... Je ne suis pas toujours juste avec toi. Je suis seul à le savoir... Il y a, pour chaque homme, une quantité de joie fixée. Les uns la dépensent en mille petites parties. Moi, je gaspille tout d'un seul coup... J'ai brisé complètement une des casses. C'était la casse de Sénac, naturellement. Comment ai-je pu jamais croire que Sénac était mon ami?... Il reste, dans la cuiainc, un bout de pain et un demi-camembert. Et puis, nous ferons du café. J'ai du tabac. Avec le tabac, on peut se dispenser de nourriture. Il y a moins de dégâts que je ne croyais tout d'abord. Je me suis comporté comme une brute, comme un simple Brénugat, pas autrement... J'ai cru, vers le début de mars, que nous étions sauvés. Pff... les hommes ne veulent pas être sauvés. On est sauvé pour une heure, pour dix minutes. Et il faut recommencer. Ce doit être cela que les théologiens appellent le péché originel... Si tu as faim, il faut le dire. Moi, je n'ai plus jamais faim... Quelle aventure, quand même... J'ai cassé

beaucoup de lettres? Je suis un type impossible. »

Quand l'atelier fut en ordre, nous allâmes à la cuisine et nous mangeâmes un morceau. La vapeur du café montait dans l'ombre humide. Justin, entre deux bouchées, reprenait son monologue.

— Il y a des traîtes impayées. Je ne sais pas comment tout cela va s'arranger. Il faudra probablement consulter l'honorable Simon Weill, mon père. Il débrouillera nos affaires, bien qu'il m'ait presque maudit. Nous n'étions pas en société régulière. C'est moi qui signais les traîtes. Je vais peut-être aller en prison.

Comme je tentais de le rassurer, il dit avec une sorte de rancune bientôt colorée de tendresse :

— Oh! toi, Laurent, tu n'y as jamais bien cru, à cette histoire du Désert. Tu n'as peut-être marché que pour me faire plaisir. Je n'ai jamais eu le sentiment que tu y allais de ton voyage, que tu étais vraiment parmi nous de toute ton âme. Ne proteste pas. C'est la vérité. Je te remercie quand même d'avoir été près de moi. Si tu n'étais pas là, ce soir, je serais seul, comme hier. J'ai passé la nuit tout seul, comme au début, en février. Je ne sais si tu as encore faim, mais il n'y a plus rien de mangeable. Nous n'avons plus qu'à nous coucher. Ne serait-ce que pour avoir chaud.

Je suis botté de glace jusqu'à la moitié des cuisses.

Il me prit par le bras et dit, d'une voix déchirée :

— Viens coucher dans ma chambre. On va descendre ton matelas. Comme ça, nous pourrons parler.

J'allai chercher mon matelas et le descendis sur mon dos. Justin éclairait les marches, une bougie dans chaque main. Il dit, citant le poète avant la lettre et même avant l'œuvre :

— Le vent se lève !

Le vent commençait, en effet, de soupirer sous les portes. Une persienne détachée claqua contre la muraille. Justin haussa les épaules.

— Et moi qui leur disais, toujours, de bien fermer leurs persiennes... Bah ! Laissons cela. Tant pis !

Je fis mon lit par terre entre les paquets de papier, dans le bureau de Justin. Il rêvait, l'œil au plafond, et, soudain, il mit un doigt sur ses lèvres :

— Ecoute ! On a bougé dans la chambre de Larseneur.

— Non, fis-je. Tiens-toi tranquille. Il ne faut pas s'affoler.

— Oh ! je ne m'affole pas. Je vis très bien avec les fantômes. La nuit dernière, j'étais seul et je les entendais tous. Ils toussaient, ils se mouchaient, ils parlaient à voix basse. Ils

déplaçaient les meubles. Ils versaient de l'eau dans les brocs. Sénac a même chanté...

Comme nous nous glissions dans nos lits, il soupira, d'une voix lente :

— Tout cela est assez misérable. De petites trahisons. De petites faiblesses. Des lâchetés minuscules. Ce n'est pas de la tragédie. En somme, personne n'est mort. Tout le monde est désespéré, voilà tout.

Je ne savais que répondre et je ne répondis rien. Justin souffla les bougies. Un grand moment plus tard, j'entendis un bruit étouffé qui n'était pas le bruit du vent. Je compris que Justin sanglotait, la tête sous sa couverture. J'allai jusqu'à son lit, à tâtons, dans l'obscurité. Je cherchais à le consoler. Il dit :

— Couche-toi près de moi. Tu vas attraper la mort. Cette chambre est terriblement humide. Non, ce n'est rien, ce n'est rien. Si je pleure un bon coup, je m'endormirai peut-être. Je voudrais tant m'endormir. Non, tu ne me gêneras pas. Au contraire, au contraire. Dis-moi, Laurent, pourquoi donc as-tu le cœur pur, toi? Pourquoi as-tu la grâce, alors que moi, je ne l'ai pas?

— Mais, fils-je, tu te trompes tout à fait. Je n'ai pas la grâce, comme tu dis. Au contraire : je me dégoûte et me déteste.

— Vraiment? Vraiment? répétait-il. Au fond, c'est peut-être plus sage et c'est aussi plus humain de dériver vers soi-même un peu

de l'immense dégoût, de l'immense détestation. Ecoute. J'aurai, dans cinq ou six ans, l'âge auquel Jésus est mort. Vous croyez, vous autres, que vous le comprenez, Jésus! Mais non, c'était un des nôtres, un petit juif, comme moi. Seulement moi, je n'ai rien fait, je n'ai rien fait de grand, je n'ai pas bouleversé le monde. J'échoue dans une toute petite chose. Elle me paraissait quand même, à moi, cette petite chose, très grande et belle et symbolique.

Il commençait de s'agiter. Bientôt il sortit du lit.

— Excuse-moi, dit-il : j'ai envie de pisser. Ce n'est pas honteux, sans doute. C'est quand même humiliant pour un homme qui souffre. Une seconde, s'il te plaît... J'aurais pu dire uriner, parce que c'est plus scientifique, ou même faire pipi, comme les gens bien élevés. Bah! Nous sommes des animaux. Je suis un animal désespéré.

Il vint s'allonger de nouveau. Deux ou trois heures passèrent et je crus même, un instant, qu'il venait de s'endormir. Soudain, d'une voix claire, dans le silence de la nuit, il dit, ne doutant pas de me trouver l'oreille ouverte :

— Au fond, l'idée d'une association humaine qui ne serait pas subie, mais demandée, mais acceptée avec joie, ce n'est pas absurde. Nous sommes des intellectuels, nous autres, c'est-à-dire de mauvaises têtes. Notre échec ne

prouve rien pour la foule des autres hommes.  
Tu m'écoutes quand même, Laurent? Tu ne  
dors pas, je pense?

Je ne dormais pas. J'écoutais. Et je com-  
mençais à comprendre que Justin n'était pas  
guéri des rêves et ni même à bout de courage.  
Il parla longtemps encore. Le sommeil nous  
délivra comme le jour allait poindre.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

CHAPITRE I. — Songe d'un soir d'hiver et prélude à notre aventure .....	5
CHAPITRE II. — Laurent reprend la plume du mémorialiste. Sénac, ou la crainte du ridicule. Location d'une requinquette. Un grand projet qui reste mystérieux. La caverne à Papillon. Esquisse de Testevel et silhouette de Monmerqué. Conversation dans le métro. Il n'y a pas cent façons d'inspirer confiance	21
CHAPITRE III. — Réunion plénière. Où prendre l'argent? Une fausse manœuvre de Schleiter. Visite au prince des Orchidouilles. Rêve d'indépendance. Des jeunes gens qui veulent vivre. Le phénomène de l'envol. Première vue sur le désert. Evasion dans la vie .....	44
CHAPITRE IV. — Echouage sur un bas-fond. Etat et signalement du corps expéditionnaire. Divagations de Justin Weill. Allusion à d'autres récits. Un tremblement tout à fait anormal .....	59
CHAPITRE V. — Brève relation d'une grande maladie. Le D <sup>r</sup> Pasquier écrit ses mémoires. Songes et récits de Justin. André Antoine à l'Odéon. Pouvoirs du philosophe. Une élève de Sarah Bernhardt. M. Jean Herméral et	

les maladies à pneumocoque. Contributions volontaires. La sagesse d'Alfred Vallette. Perversion de l'amour maternel. Joseph Pasquier et les petits comptes. Les diamants Goldenstein. Avantages de la culture potagère. Perrette et le pot au lait. Révélations sur les causes d'une maladie .....	68
<b>CHAPITRE VI.</b> — Plan de la maison des solitaires. Le déménageur inconstant. Une veillée purificatrice. Larseneur et son animal sacré. Petits croquis de Florence et d'Alice. Débauches de générosité. L'ennemi du luxe. Jugement critique sur un peintre célèbre. Que la nouvelle vie commence! .....	95
<b>CHAPITRE VII.</b> — Inutilité des lois dans la république idéale. Sénac ou la résurrection quotidienne. Jusserand, le parfait solitaire. Eloge de M <sup>me</sup> Clovis. L'ami des animaux. Un disciple de Wagner. A propos de la mandoline ..	111
<b>CHAPITRE VIII.</b> — Avantages de la presse en blanc. Picquenart, notre maître imprimeur. Nous brûlons nos vaisseaux. Considérations sur le caractère élévir. Initiation. Un métier d'une simplicité sublime .....	125
<b>CHAPITRE IX.</b> — Apprentissage dans l'enthousiasme. Les solitaires à la besogne. Le bureau du comptable. Nous sommes sauvés pour la première fois. Le chant national du désert. Premiers souffles du printemps et mystères dionysiaques .....	133
<b>CHAPITRE X.</b> — Un disciple de Tolstoï. Choix d'un pseudonyme. M. de Fonfreyde se montre exigeant. Un métier monotone. Rayons de soleil et gelées matinales. Souffrances et triomphe de Sénac. Un petit plongeon dans le siècle. Calme de la nuit .....	146

<b>CHAPITRE XI.</b> — Explosion de notre printemps. Variations sur la justice. Les prominouches et les antiminouchards. Intermède horticole. Eloge du liseron. L'ange des porte-plume. Monologue de Monmerqué sur le bon sens et le goût. Chasse au lièvre. Le chant des oiseaux. Effets de la lumière sur Brénugat. Tapeurs et visiteurs .....	160
<b>CHAPITRE XII.</b> — Souveraineté de la poussière. Divertissements aquatiques. Qu'il faut avoir des rhumes de cerveau. Projets de réjouissances. Picquenart prêche pour les monches. Dictature et démocratie. La commission des fêtes. Passage d'un poète. Travail à façon .....	181
<b>CHAPITRE XIII.</b> — Sénac et le baromètre. Ten- dressses électives. La bonne mort. Un végéta- rien exemplaire. Nocturne. Justin se juge guéri. Le goût de la grandeur. Querelle sur la langue anglaise. Une fête artistique et litté- raire. Menus propos dans le tumulte .....	196
<b>CHAPITRE XIV.</b> — Colloque dans les haricots. Jean-Paul Sénac prend du relief. Notre grande humiliation. Que les Juifs sont intrai- tables. Encore Sénac. L'unanimité ou rien. Tentatives de conciliation. La règle ou la mort. Alice déserte le désert .....	211
<b>CHAPITRE XV.</b> — Perturbation du régime écono- mique. Le provisoire et le définitif. Entretien sur les honneurs. Une migration du clan Pas- quier. La propriété collective. Suzanne et les jeunes hommes. Se peut-il que la musique ne suffise pas à tout? Héroïsme de Pioque- nart. Discordes vénierables. Un accident du tra- vail .....	224
<b>CHAPITRE XVI.</b> — Consolations du blessé. Sophis- tique sénacienne. Apologie de la langue verte. Délices qualifiées baudelairiennes. L'attique	

AUX Athéniens. Les exigences du génie. Défresse d'Alice la douce. Monmerqué ou le sentiment de l'absolu .....	243
CHAPITRE XVII. — Un grand incompris. Propos sur l'alimentation des millionnaires. Que la médisance n'est pas le propre des femmes. Amertume de Justin. Visage de Sénac. Ce qu'on appelle « une nature ». « Tu quoque », Larseneur! .....	262
CHAPITRE XVIII. — Prestiges de l'automne. Dissertation sur le requin. Les tortures de l'amitié. Héritage des prophètes d'Israël. Un jeune prêtre. Preuves indiscutables. Apparition de Joseph. Révélations diverses. Il ne faut jamais dire non .....	276
CHAPITRE XIX. — Ebauche d'un programme. Entretien dans une voiture. La grande maladie de papa. Cécile fait une colère Pasquier. Un appel de Justin. Levez-vous et marchez. Que le tact est une belle chose .....	294
CHAPITRE XX. — Le désert de Bièvres. Douleur de Justin. Le bonheur et le changement. Courroux. Rumeurs et fantômes. Sanglots dans la nuit d'hiver. Justin se reprend à rêver ....	307

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq février mil neuf cent trente-sept

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

EXTRAIT DU CATALOGUE DU  
MERCURE DE FRANCE

---

<b>Antonio Aniante</b>	Le Combat . . . . .	12 >
<i>L'Assunzione, Saint</i>	Confession de Minuit . . .	15 >
<i>Fascisme</i> . . . . .	Deux Hommes . . . . .	15 >
<i>La Paix, l'Action et la</i>	Discours de Réception à	
<i>Victoire</i> . . . . .	l'Academie Française . . .	10 >
<i>Ad. van Bever</i>	Elégies . . . . .	9 >
<i>et Paul Léautaud</i>	Entretiens dans le tumulte .	15 >
<i>Aujourd'hui, 3 vol.</i>	Fabien de mon Jardin . . .	12 >
<i>à 15 fr. . . . .</i>	Géographie cordiale de l'Europe . . .	15 >
<b>Léon Bloy</b>	Les Hommes abandonnés . . .	15 >
<i>Nécessité de Napoléon</i> . . .	Le Jardin des Bêtes sauvages . . .	15 >
<i>Sortie de l'Apocalypse</i> . . .	Journal de Salavie . . . . .	15 >
<i>Dieu pleure . . . . .</i>	La Journée des Aieux, suivie de Quand vous voudrez . . . . .	12 >
<i>Cavalier de la Mort</i> . . .	Lettres au Patagon . . . . .	12 >
<i>des Ténèbres</i> . . . . .	La Lumière . . . . .	7,50
<i>Les Frères Colonnes de</i>	Le Notaire du Havre . . . . .	15 >
<i>Malice</i> . . . . .	La Nuit d'orage . . . . .	15 >
<i>Le Drapé</i> . . . . .	La Nuit de la Saint-Jean . . .	15 >
<i>Loges des Lieux Communs, I et II, chaq. série .</i>	Paul Claudel . . . . .	15 >
<i>Le Prince Pauvre</i> . . . .	La Pierre d'Horeb . . . . .	15 >
<i>Le Roi de Louis XVI</i> . . . .	Les Plaisirs et les Jeux . . . .	15 >
<i>Notes désobligeantes . . . .</i>	Les Poètes et la Poésie . . . .	15 >
<i>Discret</i> . . . . .	La Possession du Monde . . .	15 >
<i>d'Are et l'Allemagne</i> . . . .	Le Prince Jaffar . . . . .	15 >
<i>Mémoires d'un solitaire en</i>	Querelles de Famille . . . . .	12 >
<i>lendemain ingrat, 2 vol.</i>	Remarques sur les Mönnaires	
<i>Journal, 2 vol. . . . .</i>	imaginaires . . . . .	5 >
<i>Choisies . . . . .</i>	Scènes de la Vie future . . .	15 >
<i>Théâtre de l'Absolu</i> . . . .	Les Sept dernières plaies . . .	15 >
<i>La Fête des Humbles</i> . . . .	Tel qu'en lui-même . . . . .	12 >
<i>Quatre ans de captivité à</i>	Vie des Martyrs, 1914-1916 . . .	12 >
<i>Châlons-sur-Marne, 2 vol.</i>	Le Voyage de Moscou . . . .	15 >
<i>Sang de sang . . . . .</i>		
<i>Le Vieux de la Montagne</i>	<b>J. Flotole</b>	
<b>Henry Bordeaux</b>	Scientisme et Science . . . .	12 >
<i>Reception de M. Georges</i>	<b>Fernand Fleuret</b>	
<i>Amiel à l'Académie</i>	De Gilles de Rais à Apollinaire . . .	12 >
<i>Française : Réponse au</i>	De Ronsard à Baudelaire . . . .	15 >
<i>Discours de M. Amiel</i>		
<b>Gabriel Brunet</b>	<b>André Fontainas</b>	
<i>Une femme se cherche, roman d'aventures intérieure . . . .</i>	Dernière publication :	
<b>John Charpentier</b>	Confession d'un Poète . . . .	12 >
<i>Napoléon et les Hommes de</i>	(Voir notre catalogue détaillé)	
<i>lettres de son temps . . . .</i>		
<b>Paul Claudel</b>	<b>Edouard Ganche</b>	
<i>Art poétique . . . . .</i>	Frédéric Chopin . . . . .	15 >
<i>Connaissance de l'Est . . . .</i>	Dans le Souvenir de P. Chopin . . .	15 >
<i>Théâtre, I à IV, chaque vol. . . .</i>	Voyages avec P. Chopin . . . .	20 >
<b>Colette</b>	Souffrances de P. Chopin . . .	20 >
<i>La Retraite sentimentale . . .</i>		
<i>Sept Dialogues de Bêtes . .</i>	<b>André Glise</b>	
<b>Henry Dérieux</b>	L'Immoraliste, roman . . . .	15 >
<i>Face à Face (prix Léon</i>	Nouveaux Prétextes . . . .	15 >
<i>Dierx)</i>	Oscar Wilde . . . . .	5 >
<i>Histoire de la Poésie fran-</i>	La Porte étroite, roman . . . .	15 >
<i>çaise contemporaine . . . .</i>	Prétextes . . . . .	15 >
<b>W. Drabovitch</b>		
<i>Fragilité de la liberté et séduction des Dictatures . . . .</i>	<b>Maxime Gorki</b>	
<i>Le Chemin de velours . . . .</i>	L'Angoisse . . . . .	12 >
<i>Les Chevaux de Marma... . . .</i>	L'Annonciateur de la Tempête . . .	12 >

J.-H. Rosny ainé

Les Compagnons de l'Univers	12	>
Les Néphos	4,29	
<b>André Rouveyre</b>		
Singulier roman (Voir catalogue détaillé)	15	>
<b>Albert Samain</b>		

Le Chariot d'Or	12	>
Contes	12	>
Des Lettres	12	>
Aux Flancs du Vase	12	>
Au Jardin de l'Infini	12	>
Oliveraïades	15	>
Polyphâmes	2	>

**Cécile Sauvage**

Quatuor : Tantôt que la Terre tourne. L'Amie en hiver. Mélancolie. Tuado. Le Vallon. Printemps. Fragments	25	>
---	----	---

**Oswald Spengler**

Armes décisives (trad. de l'Allemand)	15	>
---------------------------------------	----	---

**Laurent Tailhade**

Poèmes aristophaniques	12	>
Poèmes élégiaques	12	>

**Marc Twain**

Le Capitaine Tétrapode	12	>
Contes chinois	12	>
Exploits de Tom Sawyer	12	>
Le Loup de bâton dollars	12	>
Le Part de Milliardaires	12	>
Les Potokinés	12	>
Plus fort que Sherlock	12	>
Le Prétendant américain	12	>

**Emile Verhaeren**

Les Ailes rouges de la Guerre	12	>
A la Vie qui s'élargit	12	>
Les Bâtiments mourants	12	>
Chœur de Poètes	12	>
Les Délices (manuscrit en fac-similé)	200	>
Deux Drames	12	>
Les Fleurs Rares	12	>
Les Fourmis Incurables	12	>
Hélène de Sparte. Les Aubes	12	>
Les Heures du Soleil printanier des Heures éclatantes et des Heures d'Automne-Midi impressionnantes, I, II, III, IV, V, VI	12	>
La Multiple splendeur	12	>
Poèmes	12	>
Poèmes, nouvelle série	12	>
Poème, poème à soi	12	>
Les Pyramides envoûtantes	12	>
Toute la Flandre, 3 vol. à	12	>
Les Villes vénitudiantes, les Campagnes balladines	12	>
Les Visages de la Vie	12	>

**Paul Verlaine**

Ré höchst, recueilli par Paul Verlaine	12	>
--	----	---

**Francis Vielé-Griffin**

Chœurs de Poètes	12	>
Le Dernier Royal	12	>
Lais Venetia	12	>
Le Livre des Reines	12	>
Pins brûlés	12	>
La Rose au Front	12	>
La Sagouine d'Ulysse	12	>
Vois d'Homme	12	>

(Voir notre catalogue détaillé)

**Villiers de l'Isle-Adam**

I. L'Eve future	12	>
II. Contes cruels	12	>
III. Tribunal Bouhane, suivi de Nouveaux Contes crus	12	>
IV. Axel	12	>
V. L'Amour suprême. Abdysenfri	12	>
VI. Histoires Insolites	12	>
VII. La Révolte. L'Exécution.	12	>
Le Nouveau Monde	12	>
VIII. Morgane. Eliza	12	>
IX. Isis	12	>
X. Prophéties grecques	12	>
XI. Prophéties d'Ancient. Chez les Païens. Pages posthumes	12	>

**H.-G. Wells**

L'Amour et M. Lewisham	12	>
Anne Vermilion	12	>
Anticipation	12	>
La Barrière. Équipe du Cycliste	12	>
La Découverte de l'Avril	12	>
Douze HistOIres et un Rêve	12	>
Effroi et Fantasmagories	12	>
La Guerre dans les airs, 3 v.	12	>
La Guerre des Mondes	12	>
L'Histoire de M. Pulty	12	>
Un Histoire des Temps à venir	12	>
L'Île du Docteur Moreau	12	>
La Machine à explorer le Temps	12	>
La Merveilleuse Vieille	12	>
Miss Wester	12	>
Le Pays des Aurores	12	>
Les Pirates de la mer	12	>
Plains des Géants	12	>
Les Premiers Hommes dans la Lune	12	>
Quand le Désert a été arrosé	12	>
Le Temps et le Compte	12	>
Une Utopie moderne	12	>

**Edward Westermarck**

Histoire du Mariage, Tome I.	12	>
II et III	12	>

**Walt Whitman**

Feuilles d'herbe, 2 vol.	12	>
Pages de journal	12	>
Oscar Wilde		
Balade de la Grotte de Beaumug	12	>
De Profundis	12	>
<b>Willy et Colette Willy</b>		
Classification en ménage	12	>

Envoi franc du catalogues détaillé sur demande

# MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

FONDATEUR : ALFRED VALLETTE  
DIRECTEUR : GEORGES DUHAMEL

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique sociale, des poésies, des coups, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisés. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.600 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-8<sup>e</sup>